QUESTIONS VITALES

GENÈVE

IMPRIMERIE ALBERT KÜNDIG

FRANK THOMAS

QUESTIONS VITALES

DERNIÈRE SÉRIE

Essais de philosophie religieuse et de morale sociale.

INTRODUCTION. — DIEU EST-IL VAINCU ? — SOMMES-NOUS LIBRES DE CROIRE ? — LES CROYANTS SONT-ILS DES FOUS ? — LA CONSCIENCE ET LA BIBLE — RAISON ET FOI. — LA MORALE SANS DIEU. — LA TRISTESSE CONTEMPORAINE. — MOÏSE ET DARWIN. — L'IDÉALISME DE TOLSTOÏ ET CELUI DE JÉSUS-CHRIST. — UN CHRÉTIEN PEUT-IL ÊTRE SOCIALISTE ? — LE PLUS GRAND AMI DU PEUPLE.



GENÈVE
LIBRAIRIE J.-H. JEHEBER, ÉDITEUR
28, Rue du Marché, 28

PARIS, 6me, LIBRAIRIE FISCHBACHER, 33, RUE DE SEINE



INTRODUCTION

INTRODUCTION

C'est aux intellectuels que nous désirons offrir ce volume, car nous connaissons les difficultés dans lesquelles ils se débattent, et les doutes qui les assaillent et les troublent parfois profondément. On a certes raison de s'occuper de la classe ouvrière : les questions sociales, la lutte contre l'alcoolisme, par exemple, offrent un intérêt palpitant. On fait bien de s'efforcer d'amener à l'Evangile les ouvriers que tant de causes en éloignent ; mais il serait tout aussi nécessaire, si ce n'est plus peut-être, de se préoccuper sérieusement des classes cultivées, car elles renferment, en beaucoup plus grand nombre qu'on ne se l'imagine, des hommes sincères qui voudraient croire et ne le peuvent pas, leur culture intellectuelle, les études qu'ils ont faites ayant suscité à leur foi des obs-

tacles qui leur paraissent insurmontables. C'est à ces douteurs-là que je voudrais m'adresser, car je ressens pour eux la plus profonde et la plus sincère sympathie.

Que ceux, par contre, qui se plaisent dans leurs doutes, et s'en font même un jeu, ne s'attendent pas à être convaincus par les pages qui suivent : ils y trouveront bien plutôt, je le crains, de nouvelles raisons de douter et même de nier, car, dans le domaine de la foi, qui est celui de la liberté, on ne peut persuader que ceux qui veulent bien l'être.

On entend souvent répéter aujourd'hui, et cela dans bien des milieux, que la religion va bientôt disparaître parce qu'elle n'est plus nécessaire à l'homme moderne. Eh bien, en dépit des apparences contraires, je déclare fausse, ou du moins illusoire, une pareille prétention, car jamais la question religieuse n'a tant agité, ni tant préoccupé les hommes.

Et pourquoi pensons-nous que l'humanité n'en a pas encore fini avec la religion ? Pourquoi l'humanité de demain nous semble-t-elle, malgré certaines apparences, devoir être aussi religieuse, peut-être même plus religieuse encore, que les autres généra-

tions ? A cause de l'instinct religieux, à l'état plus ou moins latent, caché au fond de toute âme d'homme. On connaît le mot célèbre de Buffon : « L'homme est un animal religieux. » Le grand naturaliste, qui connaissait à fond les animaux, avait découvert chez eux de l'intelligence, du cœur, de la volonté, presque une âme, en tout cas beaucoup d'instincts, mais jamais l'instinct religieux, pour la bonne raison qu'il est spécifiquement humain.

Qu'est-ce que cet instinct qui, en devenant conscient, doit se transformer en sentiment ? D'après Schleiermacher, il s'éveille ou se réveille en l'homme à mesure que celui-ci découvre, en apprenant à se connaître, qu'il est un être dépendant. A mesure qu'il voit davantage son néant, sa petitesse, son ignorance extrême, il cherche instinctivement quelqu'un en qui trouver ce qui lui manque : la plénitude, la grandeur, la lumière. D'autre part, il passe, et combien souvent ! par des épreuves, par des souffrances de toutes sortes, et la tristesse envahit son cœur. Tout meurtri par la vie, il soupire après un consolateur qui bande ses blessures, sèche ses larmes, et dans le sein duquel il puisse verser l'amer-

tume de son âme. Souvent aussi le sentiment de la solitude s'empare de lui, même au milieu d'une société nombreuse et joyeuse, et il cherche un être qui puisse le sortir de cette solitude en remplissant son cœur. Parfois encore, il se demande avec angoisse d'où il vient et où il va, et ne trouvant aucune réponse qui le satisfasse, il lève les yeux en haut, et devine que l'Auteur de ses jours, qui est en même temps le but de sa vie, pourrait bien être quelqu'un de supérieur à lui, tout en lui étant semblable. Enfin et surtout la conscience est là qui lui parle d'une façon claire et souveraine; le sentiment d'obligation morale, l'impératif catégorique est une expérience qui l'émeut et qui l'effraye tout à la fois. Qui donc lui parle ainsi en Maître souverain? Qui se permet de lui donner des ordres, sans qu'il ait le droit de les discuter? Quelle est la voix qui, partant des profondeurs mystérieuses de son être, vient le troubler quand il a fait le mal, et l'approuver quand il a fait le bien? Au-devant de qui va-t-il comparaître? et qui pourra lui donner la paix qu'il a perdue, une paix indépendante des hommes et des circonstances, une

paix profonde, infinie, qui tranquillisera son cœur ?

Toutes ces expériences font deviner à l'homme l'existence d'un être supérieur dont il dépend absolument et qui peut entrer en relation personnelle avec lui. En tout cas, cet instinct est si fort que lorsqu'il n'aboutit pas à la religion et à la piété, il produit la superstition, qui n'est autre chose que la caricature de la religion. On a souvent cité l'exemple de cet enfant élevé dans les idées de J.-J. Rousseau, auquel son père n'avait jamais parlé de Dieu parce qu'il voulait se rendre compte si réellement la religion est chose innée au cœur de l'homme. Ce père s'aperçut un jour que son enfant se rendait chaque matin au bout du jardin ; intrigué par ces promenades matinales, il le suivit et l'entendit faire une prière au soleil. Le pauvre petit ayant besoin d'un Dieu et ne sachant à qui s'adresser, avait pensé que ce Dieu devait être le soleil.

On connaît, d'autre part, l'expérience d'un Auguste Comte, le fondateur de la philosophie positiviste qui, après avoir émis la célèbre théorie des trois états successifs par les-

quels l'humanité doit passer : l'état religieux qui est celui de l'enfance, l'état philosophique qui est celui de la jeunesse, et l'état scientifique qui est celui de l'âge mûr, inventa bientôt après une religion dont il se fit le grand prêtre et dont le genre humain était la divinité.

Chassez le naturel, il revient au galop !

Rien de plus curieux et de plus triste en même temps que de voir aujourd'hui tant de gens irréligieux tomber dans la superstition : ils ne veulent pas être *treize* à table ; ils ont peur de renverser une salière ; ils n'oseraient pas se mettre en voyage un vendredi ; ils ont peur de donner ou de recevoir une paire de ciseaux ou un couteau qui risquent de couper l'amitié, et d'autres choses semblables aussi absurdes les unes que les autres. On cite même l'exemple de Gambetta qui, tout libre-penseur qu'il était, refusa de sortir en ballon de Paris assiégé parce que c'était un vendredi ! Il aima mieux attendre quelques jours, et opérer sa sortie dans des conditions beaucoup moins favorables.

Il est beaucoup d'hommes aujourd'hui qui

se vantent de n'avoir aucune religion ; ils en ont cependant une, mais l'objet de leur adoration, pour lequel ils seraient prêts à tous les sacrifices, porte un tout autre nom que le Dieu des chrétiens.

L'homme normal, l'homme véritable est celui qui a une religion, et non pas celui qui s'en passe ou prétend s'en passer. La religion n'a pas encore disparu de la surface de la terre. Tant qu'il y aura des intelligences que tourmentent la soif de connaître, la nostalgie de l'inconnaissable ; tant qu'il y aura des cœurs qui veulent aimer et aimer toujours plus, qui soupirent après un objet vraiment digne de leur amour et qui ne peuvent pas prendre leur parti de voir disparaître, sans aucune espérance de revoir, ceux qu'ils ont aimé ; surtout tant qu'il y aura des consciences qui poussent les hommes vers la perfection morale en leur donnant le dégoût de leur vie de péché, la religion subsistera ; elle ne pourra pas ne pas subsister. Et si, par malheur, elle venait à disparaître, il faudrait pleurer sur l'humanité et en prendre le deuil, car ce serait le signe qu'elle est morte et qu'il n'y a plus d'espoir pour elle. Au lieu d'avan-

cer par une évolution normale, elle aurait reculé ; elle serait retournée à son origine première ; je ne parle pas du sauvage primitif qui était religieux, mais de l'animal qui ne l'était pas. Etant données les passions et les convoitises qui l'animent, on pourrait s'attendre aux plus effroyables catastrophes, à des luttes, à des guerres, à des haines infiniment pires que toutes celles que l'on a vues jusqu'ici.

Le plus grand homme de l'histoire, celui qui a su le mieux réaliser la destinée humaine, le type parfait de l'humanité transformée, Jésus-Christ, a été en même temps l'homme le plus religieux de tous. Que dis-je ? Il n'a atteint la perfection morale que parce qu'il réalisait la religion parfaite : le secret de sa vie, de ses paroles et de ses actes, de son caractère et de son œuvre n'est autre que sa communion profonde avec Dieu. Il n'a jamais agi, jamais parlé sans être inspiré de Dieu ; il a su, dans une vie très humble de travail et de privations, rester sans cesse en relations intimes avec Dieu. Tant que les libres-penseurs incrédules ne nous auront pas donné un type d'homme athée qui soit à la

hauteur du Christ, tant qu'ils ne nous auront pas montré un homme vraiment homme, réellement supérieur tout en étant humain, un surhomme authentique, absolument débarrassé de l'instinct religieux, nous garderons notre Christ et nous le considérerons comme le représentant parfait de la race humaine. Qu'est-ce à dire ? sinon que la piétié est nécessaire à l'humanité, et que, par conséquent l'homme de demain sera religieux ou il ne sera pas ; il sera même d'autant plus religieux qu'il réalisera davantage l'idéal humain.

Mais alors, comment expliquer la réaction formidable qui s'opère contre la religion ? Par ce fait que sous le nom de religion, les hommes ont commis, et commettent encore, des actes monstrueux : ils ont déclaré des guerres, élevé des barrières ; ils sont tombés dans des étroitesses qui expliquent, à elles seules, l'horreur instinctive de tant de gens contre différents cultes et ceux qui les pratiquent. Il faudra donc de plus en plus distinguer entre *la religion* et *les religions* : tandis que celles-ci disparaîtront, ou tout au moins se transformeront radicalement, la

religion, elle, se maintiendra au travers de tous les changements, et ira même en s'approfondissant toujours plus. Il faut nous attendre à voir mourir un grand nombre des formes actuelles de la religion : je me demande même si les deux formes qui nous sont le plus familières, le catholicisme et le protestantisme, ne devront pas, elles aussi, subir des transformations radicales. Je ne suis pas éloigné de penser que, sans que nous nous en doutions, il se prépare aujourd'hui une nouvelle forme du christianisme plus large et mieux adaptée aux besoins de l'âme moderne. Ce qui me le fait croire, c'est ce qui se passe dans les pays orientaux, au Japon, par exemple, où les nouveaux convertis s'approprient le Christ et rappellent à nos missionnaires d'Amérique ou d'Europe que Jésus étant un oriental comme eux, il est plus près d'eux que de nous. Aussi s'efforcent-ils de prendre à leur compte l'évangélisation de leur pays et des pays voisins. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que, une fois converti à l'Evangile, le Japon fût un jour la grande puissance évangélisatrice de l'Extrême-Orient, de la Chine en particulier,

et qu'il devînt capable de présenter aux multitudes de ces contrées, un christianisme mieux compris et surtout mieux approprié à leurs besoins.

Ce qui me le fait croire encore, c'est ce qui se passe dans nos vieux pays chrétiens, où les cadres sautent de toutes parts, où les vieilles outres éclatent sous la pression du vin nouveau. Le christianisme a jeté dans le monde des principes et des idées qui ont fait leur chemin et qui, après avoir entraîné nos sociétés modernes dans des voies nouvelles, font apparaître les anciennes formes religieuses comme tout à fait surannées. Rien de plus piquant, et de plus poignant en même temps, comme de constater l'impression d'antiquité que produisent beaucoup des formes ecclésiastiques et des conceptions dogmatiques actuelles ; c'est à coup sûr l'une des principales raisons de l'abandon des lieux de culte par la multitude, par les hommes surtout. L'enfant, devenu grand, ne reconnaît plus sa mère, il en a presque honte et risque fort de se détourner d'elle pour toujours si elle ne consent pas à se rajeunir avec lui.

Voilà pourquoi les vrais croyants de toutes

les Eglises se rapprochent les uns des autres en un mouvement qui est encore à son début et tout instinctif, mais qui pourrait bien devenir irrésistible. Ces croyants ne sont pas assez satisfaits des formes de culte de leurs églises respectives pour les juger parfaites et définitives. Aussi leur viendra-t-il de moins en moins l'idée de juger et d'anathématiser les autres. A mesure qu'ils voient mieux ce qui leur manque, ils sont amenés à professer une tolérance mutuelle toujours plus grande. Ils cherchent à se comprendre et à se compléter les uns les autres, car ils savent que la vérité est complexe, et qu'elle ne peut être l'apanage d'un seul individu ou d'une seule Eglise.

Pouvons-nous, dès à présent, discerner certains courants généraux de la religion de demain ? Je le crois : il en est deux qui s'affirment et s'accentuent de plus en plus, celui de la paternité divine, et celui de la fraternité humaine. Plus cette religion future aidera l'homme à voir des frères dans les autres hommes, à les aimer et à les respecter, plus elle rencontrera de la sympathie. Or, remarquez-le bien, cette religion-là, c'est le

christianisme authentique : son fondateur, qui est en même temps l'objet de notre foi, n'apparaît comme le Fils de Dieu que dans la mesure où il se montre le Fils de l'homme. S'il aime de tout son cœur les hommes ses frères, c'est qu'il aime de toutes ses forces Dieu leur Père, et s'il nous demande de nous unir étroitement à lui par la foi, ce n'est pas uniquement pour que nous nous unissions à notre Père céleste, c'est aussi pour que nous nous unissions à nos frères. La piété filiale engendre l'amour fraternel ; seule elle en est capable, car il n'y a aucune raison pour que les hommes s'appellent frères, s'ils n'ont pas le même Père. En d'autres termes, le christianisme nous apparaît de plus en plus comme la religion absolue et celle de tous les temps, parce qu'elle réalise à la perfection le but de toute vraie religion qui est d'unir à la fois l'homme avec Dieu et les hommes entre eux. La dernière prière de Jésus, son testament, est, on s'en souvient : « Que tous soient un comme toi, Père, tu es en moi et comme je suis en toi, afin qu'eux aussi soient un en nous, pour que le monde croie que tu m'as envoyé. Je leur ai donné la gloire que

tu m'as donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux et toi en moi, afin qu'ils soient parfaitement un et que le monde connaisse que tu m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé ». (Jean 17, 21 à 23.)

Qui ne voit que cette union étroite de tous les membres est pour l'humanité une question vitale ? L'humanité de demain adoptera et pratiquera la religion de Jésus-Christ, faite d'amour et de service du Père dans l'amour et le service des frères, ou elle ne sera pas.

Dieu est-il vaincu ?

ou

l'impuissance apparente de Dieu.

Toute puissance m'a été donnée sur la terre et dans les cieux.
Matth. 28. 18.

La question que nous abordons ici, à savoir la toute-puissance de Dieu, est une de celles qui préoccupent à juste titre beaucoup de nos contemporains cultivés. Il n'en était pas ainsi autrefois. La parole adressée par Jésus à ses disciples au moment de les quitter : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre, » paraissait toute naturelle; Jésus-Christ n'est-il pas l'envoyé et le représentant du Dieu créateur auquel de tout temps les théologiens ont attribué, comme une qualité essentielle, la toute-puissance ? Le symbole des Apôtres ne nous enseigne-t-il pas à dire : « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant ? » Douter de cette puissance eût paru un vrai blasphème. Seuls les incrédules la niaient, et, plus logiques que maints théologiens, ils en concluaient que Dieu

peut se passer dans ce coin de l'univers des choses déconcertantes, sans qu'on ait le droit d'en inférer qu'il en est ainsi partout. « Mes pensées, dit l'Eternel, ne sont pas vos pensées, mes voies ne sont pas vos voies, mais autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes pensées sont élevées au-dessus de vos pensées et mes voies au-dessus de vos voies. » (Esaïe LV, 8.)

Nous ne le nions pas, mais alors nous nous demandons pourquoi Dieu, qui nous a donné la raison, a permis qu'elle soit si souvent choquée par les spectacles que nous avons sous les yeux. N'aurait-il pas pu faire qu'il en fût autrement ?

On répond encore qu'il en est ainsi à cause du mal qui règne dans ce monde, du mal moral particulièrement, le péché étant ce qui ne doit pas être, la chose illogique par excellence. Nous n'y contredisons pas, mais nous en concluons que ce serait une raison de plus pour que Dieu apparaisse dans sa toute-puissance afin de le détruire : moins l'existence du mal est compréhensible, plus Dieu aurait dû l'empêcher. N'y a-t-il pas dans le mal lui-même une preuve de l'impuissance de Dieu ?

En face d'un tel mystère, on comprend que tant de gens se posent la douloureuse question de l'impuissance de Dieu. De deux choses l'une, disent les esprits logiques : ou bien Dieu ne peut pas faire disparaître le mal et ses terribles conséquences, et alors il n'est pas Dieu; ou bien, il ne

le veut pas, et alors il est méchant, cruel, c'est presque un monstre, et notre devoir est de délivrer la pauvre humanité de cet horrible cauchemar.

Que penser de tout cela ? Reconnaître d'abord que les difficultés sont réelles, et que si nous proposons une solution sur le terrain pratique, elles ne sont pas entièrement supprimées pour cela.

Avant tout, nous dirons qu'il nous est impossible de croire que Dieu veuille le mal. Notre cœur et notre conscience nous disent, nous crient que si Dieu est, il doit être bon et saint; qu'il ne peut pas ne pas l'être, et que par conséquent il doit vouloir le bien et le bonheur parfait de ses créatures.

Pourquoi donc ne fait-il pas disparaître le mal ? Ici se pose une nouvelle alternative : ou bien il ne le peut pas, par le fait de son essence même; ou bien il ne le peut pas, momentanément, par un acte mystérieux de sa souveraineté. Dans le premier cas, c'est une impuissance essentielle, Dieu n'est pas, il devient, il se forme peu à peu comme l'univers, et conquiert lentement la toute-puissance. Certains penseurs l'ont affirmé. Nous nous refusons à l'admettre, car selon nous, ce serait nier l'idée même de Dieu. Comment se représenter un Dieu créateur, auteur de toutes choses en voie de devenir ? S'il y a eu au monde un acte de puissance, c'est à coup sûr l'acte créateur initial!

Nous pensons plutôt que cette impuissance de Dieu n'est qu'apparente; nous la croyons voulue,

peut se passer dans ce coin de l'univers des choses déconcertantes, sans qu'on ait le droit d'en inférer qu'il en est ainsi partout. « Mes pensées, dit l'Eternel, ne sont pas vos pensées, mes voies ne sont pas vos voies, mais autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes pensées sont élevées au-dessus de vos pensées et mes voies au-dessus de vos voies. » (Esaïe LV, 8.)

Nous ne le nions pas, mais alors nous nous demandons pourquoi Dieu, qui nous a donné la raison, a permis qu'elle soit si souvent choquée par les spectacles que nous avons sous les yeux. N'aurait-il pas pu faire qu'il en fût autrement ?

On répond encore qu'il en est ainsi à cause du mal qui règne dans ce monde, du mal moral particulièrement, le péché étant ce qui ne doit pas être, la chose illogique par excellence. Nous n'y contredisons pas, mais nous en concluons que ce serait une raison de plus pour que Dieu apparaisse dans sa toute-puissance afin de le détruire : moins l'existence du mal est compréhensible, plus Dieu aurait dû l'empêcher. N'y a-t-il pas dans le mal lui-même une preuve de l'impuissance de Dieu ?

En face d'un tel mystère, on comprend que tant de gens se posent la douloureuse question de l'impuissance de Dieu. De deux choses l'une, disent les esprits logiques : ou bien Dieu ne peut pas faire disparaître le mal et ses terribles conséquences, et alors il n'est pas Dieu; ou bien, il ne

le veut pas, et alors il est méchant, cruel, c'est presque un monstre, et notre devoir est de délivrer la pauvre humanité de cet horrible cauchemar.

Que penser de tout cela ? Reconnaître d'abord que les difficultés sont réelles, et que si nous proposons une solution sur le terrain pratique, elles ne sont pas entièrement supprimées pour cela.

Avant tout, nous dirons qu'il nous est impossible de croire que Dieu veuille le mal. Notre cœur et notre conscience nous disent, nous crient que si Dieu est, il doit être bon et saint; qu'il ne peut pas ne pas l'être, et que par conséquent il doit vouloir le bien et le bonheur parfait de ses créatures.

Pourquoi donc ne fait-il pas disparaître le mal ? Ici se pose une nouvelle alternative : ou bien il ne le peut pas, par le fait de son essence même; ou bien il ne le peut pas, momentanément, par un acte mystérieux de sa souveraineté. Dans le premier cas, c'est une impuissance essentielle, Dieu n'est pas, il devient, il se forme peu à peu comme l'univers, et conquiert lentement la toute-puissance. Certains penseurs l'ont affirmé. Nous nous refusons à l'admettre, car selon nous, ce serait nier l'idée même de Dieu. Comment se représenter un Dieu créateur, auteur de toutes choses en voie de devenir ? S'il y a eu au monde un acte de puissance, c'est à coup sûr l'acte créateur initial!

Nous pensons plutôt que cette impuissance de Dieu n'est qu'apparente; nous la croyons voulue,

consentie par Dieu pour un certain temps seulement. En vertu de quel principe ? Du double principe de la liberté du Créateur et de la liberté de la créature que je crois aussi réelles l'une que l'autre. J'y vois même avec C. Secrétan, dans sa *Philosophie de la liberté*, la plus profonde des réalités, puisque Dieu est amour, amour libre, spontané, vrai, et que l'homme doit le devenir pour être semblable à lui.

Or, en vertu de son absolue liberté, Dieu doit pouvoir se limiter, si bon lui semble, limiter sa toute-puissance, et même, comme le pense Secrétan, sa toute-science. N'est-ce pas ce qu'il a fait quand il a créé l'univers matériel, qui est déjà une puissance en dehors de lui, mais bien plus encore quand il a institué l'univers moral ? En créant des êtres libres, Dieu a abdiqué forcément une partie de sa souveraineté; il a admis qu'on lui tienne tête, qu'on lui résiste, qu'on se révolte contre lui, tout comme le père de l'enfant prodigue a renoncé à une partie de son autorité paternelle quand il a laissé son fils lui désobéir et finalement quitter sa maison.

Dieu veut faire apparaître au sein de l'univers matériel des créatures spirituelles, c'est-à-dire des personnalités morales. Il faut pour cela qu'il leur assure la liberté en se voilant lui-même, en cachant sa souveraineté, et en particulier sa toute-puissance. Lorsqu'un voleur se voit entouré d'une troupe de gendarmes, il ne vole pas, mais son

acte, étant forcé, n'a aucun caractère moral. Si les gendarmes disparaissent et que cet homme se trouve seul en face de sa conscience, alors, mais alors seulement l'acte moral peut avoir lieu. Si je surveille constamment mon jeune enfant, si je lui inspire la crainte de ma force physique ou de mon autorité paternelle, il sera bien obligé d'obéir, mais son obéissance instinctive, forcée, amorale, n'aura aucune valeur puisqu'elle n'aura rien de libre et de spontané. Si, au contraire, je le laisse seul en face de sa conscience en me dérobant à sa vue, et qu'il fasse ce que je lui ai ordonné, son obéissance a une tout autre valeur. Le secret d'un bon éducateur n'est-il pas précisément de se retirer peu à peu pour laisser l'enfant seul avec sa conscience, afin de faire apparaître sa libre personnalité ?

De même, le Créateur voulant avoir auprès de lui, non plus des esclaves ou des machines, mais une famille de fils et de filles reproduisant son image, a dû, par nécessité morale, se voiler en abdiquant une part de sa souveraineté. Le monde matériel, dans son imperfection, nous semble avoir été créé précisément dans ce but; il sert de voile ou d'écran à la toute-puissance de Dieu. De là, ce mélange d'ordre et de désordre, d'harmonie et de confusion que nous y constatons. De là, les belles journées de printemps, mais aussi les fatales journées de catastrophes; de là, le chant de l'oiseau, mais aussi le sifflement du serpent; de là,

la délicieuse fleur au parfum suave, à côté de celle dont le parfum donne la mort.

Bien plus, quand Dieu se manifeste à l'homme dans l'histoire de l'humanité ou dans sa conscience, ce n'est pas toujours d'une façon attrayante, indiscutable; c'est très souvent d'une manière voilée, intermittente, troublante même. Souvenons-nous des pages déconcertantes de l'Ancien Testament, des ordres contradictoires qui se trouvent dans la Bible et que nous retrouvons dans le domaine de la conscience. Il n'est pas jusqu'à l'apparition dans le monde de Jésus-Christ, la parole incarnée, le Dieu fait chair, qui ne nous déconcerte en même temps qu'elle nous rassure. Le Dieu qui se manifeste alors, se voile autant qu'il se dévoile; il faut de la foi pour découvrir dans ce charpentier de Nazareth, dans cet humble fils d'Israël, une apparition divine. N'est-il pas pauvre, errant, méprisé ? N'a-t-il pas accepté l'ignorance et les infirmités humaines ? Et quand le Christ s'adresse aux hommes, oh! comme il sait respecter la liberté individuelle. Qu'il s'agisse d'une foule ou d'un individu isolé, d'un riche ou d'un pauvre, d'un savant ou d'un ignorant, de Nicodème, le docteur d'Israël, ou de l'humble Samaritaine, du pharisien Simon ou du péager Zachée, c'est toujours avec une réserve extrême qu'il s'adresse à eux. Il ne lui viendrait jamais à l'idée d'exercer une pression quelconque sur l'être humain quel qu'il soit. Ceci nous prouve précisément la délica-

tesse de Dieu à l'égard de sa créature spirituelle et de ce qui constitue sa vraie valeur, la liberté. Cette liberté n'est-elle pas le don par excellence qu'il lui a fait, le reflet de la gloire divine, le privilège suprême de l'homme ?

Aussi le Christ vivant ira-t-il plus loin encore. Comme s'il avait peur d'exercer trop de pression sur la conscience humaine en se présentant plein de force et de vie devant elle, il acceptera les détresses de Gethsémané, les tortures de Golgotha, et c'est du haut de la croix, c'est brisé, meurtri, tout ensanglanté, qu'il s'offrira à l'humanité et l'invitera à venir à lui. Jamais celle-ci ne se sentira plus libre vis-à-vis du Fils de l'homme et du Dieu qu'il nous révèle, et du même coup, jamais, dans les profondeurs de sa conscience, elle ne se sentira plus liée et plus solennellement appelée. Je n'avais donc pas tort de parler de la liberté du Créateur qui lui permet, non seulement d'abdiquer une partie de sa souveraineté, mais encore d'apparaître en Christ impuissant, défait, vaincu.

Je crois, d'autre part, à la liberté de la créature, et je crois aussi qu'il faut faire intervenir cette liberté si nous voulons comprendre pourquoi Dieu nous apparaît souvent impuissant. Etant libre, la créature spirituelle peut faire un tel usage de sa liberté qu'il en résulte des conséquences de toute espèce, tantôt bonnes, tantôt fâcheuses, parfois désastreuses; elle peut travailler contre son bien, se servir des forces mêmes que

le Créateur a mises à sa disposition, contre lui et contre elle-même, violer de telle façon les lois divines qu'elle subisse et fasse subir à ses descendants les résultats effroyables de ces violations. On a beaucoup parlé de la catastrophe de Courrières; on s'en est servi contre Dieu; mais on a appris depuis à quel point l'homme avait été coupable dans cette occasion. Pour assurer aux actionnaires des intérêts élevés, on avait négligé les mesures les plus élémentaires de sauvetage et de prudence. Au moment de la catastrophe, l'incendie existait au fond de la mine depuis des semaines, et, malgré les règlements, les ouvriers étaient obligés de descendre chaque jour pour accomplir leur travail. Que de semblables malheurs auraient pu être évités avec un peu plus de prudence!

Que l'on se représente, d'autre part, ce que deviendrait notre Europe si les milliards de francs, dépensés pour le budget de la guerre, l'étaient pour des entreprises réellement utiles et humanitaires. La question sociale ne serait-elle pas en bonne partie résolue, si la Russie ne mettait plus le 25 % de son budget, l'Italie le 22 %, l'Allemagne le 20 ou le 21 %, l'Autriche le 17 % et la France le 35 %, soit un milliard deux cent soixante-dix millions de francs, à préparer la formidable tuerie de demain ?

Et quelle énorme économie d'argent, de santé et de temps ferait le monde civilisé s'il ne dépen-

sait pas, par an, dix milliards de francs en tabac et seize milliards en alcool! On se plaint que la santé publique est en souffrance, que notre être physique est mal organisé : à qui la faute ? Ne s'opérerait-il pas, à cet égard, une transformation radicale, si la loi divine, aussi élémentaire que scientifique, du repos du dimanche était respectée dans notre pays ?

Les jeunes gens, et bien des adultes avec eux, prétendent que les passions de l'homme sont plus fortes que lui, qu'il faut que jeunesse se passe, qu'un jeune homme qui reste chaste se porte mal, quelle folie! Il suffirait, pour qu'il en soit autrement, que la jeunesse surveillât ses lectures, ses conversations, ses spectacles. Elle allume l'incendie, puis souffle dessus, et se plaint de ne plus pouvoir éteindre le feu. C'est la première étincelle qu'il fallait surveiller. A leur source, quand ils ne sont que de minuscules ruisseaux, les plus grands fleuves peuvent être facilement arrêtés ou détournés; à une certaine distance, il n'y faut plus songer. La grande faute, je le sais, doit être attribuée aux éducateurs qui manquent fréquemment d'intelligence et de bon sens. Trop souvent, ils sèment le vent; quoi d'étonnant à ce qu'ils récoltent la tempête ? On a chassé Dieu de l'école, quoi de surprenant à ce qu'un vent d'anarchie, de révolte, d'indépendance folle souffle sur la jeunesse contemporaine ? De quel droit les parents ou les maîtres exigeraient-ils l'obéissance, quand ils ont

sapé par la base le principe d'autorité ? On a fait ainsi de nos enfants des enfants gâtés, qui sont devenus leurs propres maîtres, c'est-à-dire les esclaves de leurs caprices ou de leurs passions.

Enfin, nous aurions long à dire sur les conséquences de la grande loi de l'hérédité. La science découvre de plus en plus la vérité du décalogue affirmant que Dieu fait grâce à mille générations, mais qu'il punit jusqu'à la troisième et à la quatrième génération les enfants de ceux qui le haïssent. Il faut reconnaître aujourd'hui que les fautes des parents retombent, parfois lourdement, sur leurs enfants et leurs petits-enfants, car l'humanité est un organisme dont tous les membres sont solidaires. On dira que c'est injuste : et pourtant, bien comprise, saintement respectée, cette loi est l'un des plus beaux privilèges et l'une des plus grandes forces de l'humanité; tout en montrant le lien qui unit tous ses membres, elle peut servir de solennel avertissement à ceux qui tenteraient de s'isoler pour pouvoir mieux pécher. Par elle, l'homme peut, sans doute, hâter sa chute au fond des abîmes, mais aussi s'entraîner vers les cimes les plus hautes et les plus sublimes.

Il est très facile de critiquer Dieu, de porter à son compte toutes les fautes dont l'homme moderne et ses ancêtres se sont rendus coupables. L'impuissance apparente de Dieu pourrait bien s'expliquer, en grande partie, par ce fait même, surtout si l'on tient compte, par l'hérédité, des

fautes des hommes et de leurs résultats. Il y a des milliers d'années que notre terre est habitée par une race déchue, révoltée : quoi d'étonnant à ce qu'elle en ait subi des contre-coups profonds et innombrables! Quand on connaît cette race, on se demande bien plutôt comment cette terre n'est pas devenue pire.

Mais l'enseignement de la Bible nous permet d'aller plus loin, car elle nous parle d'un monde d'êtres spirituels et invisibles qui se sont révoltés contre Dieu, de démons qui exercent une influence sur les hommes; elle nous parle surtout de leur chef, de satan, qu'elle appelle l'ennemi ou le prince de ce monde. Je sais bien qu'il est de mode de sourire en entendant parler du diable; beaucoup de gens ne se posent même pas la question de savoir s'il existe! Il ne s'agit là, d'après eux, que d'un reste de superstition du moyen âge, dont tout esprit cultivé doit savoir se débarrasser. Et l'on a si bien fait que maintenant, c'est à Dieu lui-même que l'on s'en prend des désordres et des cruautés d'ici-bas.

J'avoue, quant à moi, que j'aime mieux la vieille doctrine de satan, le traditionnel enseignement d'une personnalité créée bonne, mais déchue, grâce à un abus de cette même liberté dont nous venons de parler et qui, pour spirituelle qu'elle soit, n'en est pas moins très redoutable dans la guerre qu'elle fait à Dieu. Je ne vois pas pourquoi cet être spirituel n'existerait pas; le coin de l'uni-

vers que nous habitons est si petit! Et surtout, je ne vois pas pourquoi satan n'aurait pas eu le droit d'abuser de cette liberté dont j'ai abusé moi-même, avec cette différence toutefois, qu'étant beaucoup plus puissant que l'homme, sa chute et ses conséquences ont dû être infiniment plus redoutables. Que l'on se souvienne de la parabole de l'ivraie et du bon grain : quand le maître de la moisson apprend que son champ est envahi par l'ivraie et que sa moisson est compromise, il s'écrie : « C'est un ennemi qui a fait cela! » (Matth. XIII, 28.) On peut donc se représenter que notre terre a subi les conséquences terribles de la chute de satan, et que notre monde est dans le désordre, précisément parce que c'est satan et non plus Dieu qui en est le prince. Que l'on se figure ce qu'elle serait si, à la place du grand usurpateur, elle était gouvernée par le Saint et le Juste, par Jésus-Christ lui-même!

Cette hypothèse était déjà celle du poète Milton; elle a été reprise depuis, sous une forme un peu différente, par Charles Secrétan et par Renouvier, deux des philosophes les plus puissants des temps modernes. D'après eux, l'humanité dont nous faisons partie serait apparue dans un monde où régnait déjà le désordre, et où le mal avait déjà triomphé, à la suite d'une chute antérieure beaucoup plus ancienne.

Il y aurait donc une puissance qui tiendrait en échec la puissance de Dieu, qui paralyserait en

quelque sorte ses efforts et les manifestations de son amour; elle ne serait cependant pas toute-puissante, mais suffisamment grande pour entraîner des conséquences capables de voiler la toute-puissance de Dieu.

Malgré l'autorité des penseurs que je viens de nommer, j'avoue que cette solution du redoutable problème ne me satisfait qu'à demi; il nous faut plus et mieux; il nous faut l'apparition même de Jésus-Christ sur notre planète. On peut remarquer dans sa personne et dans sa vie, à la fois une très grande puissance, j'allais dire : la toute-puissance, et en même temps, une tout aussi réelle impuissance. N'est-il pas puissant, tout puissant, quand il guérit, sans exception, tous les malades qui viennent à lui, même les paralytiques, même l'aveugle-né, même le lépreux dont la chair est blanche de lèpre. Et pour arrêter la tempête sur le lac de Génézareth, il lui suffit d'un mot, d'une parole royale pour qu'immédiatement le vent se calme et que les flots s'apaisent. N'est-elle pas grande, extraordinaire, sa puissance, quand, à deux reprises, il multiplie les pains et les poissons et réussit sans peine à nourrir des milliers d'hommes ? Bien plus, la mort elle-même trouve en lui son vainqueur, qu'il s'agisse d'une petite fille qui vient de rendre le dernier soupir, d'un jeune homme qu'on porte en terre, ou de Lazare couché depuis quatre jours dans le sépulcre. Dans tous ces cas, la puissance du Christ res-

sort d'autant plus que les disciples apparaissent plus impuissants; parfois même, c'est quand ils sont dans la détresse, ne sachant plus que faire, que Jésus confond leur foi par sa miraculeuse intervention. N'est-ce pas, enfin, une preuve de toute-puissance, du moins en Dieu si ce n'est en lui, que sa propre résurrection et que son ascension par laquelle il transforme à ce point la matière de son corps, qu'il devient invisible et disparaît dans la gloire. Le monde matériel n'apparaît-il pas alors vaincu par la puissance de l'esprit ? Il n'est plus un obstacle pour ce dernier, il en est au contraire l'instrument à la fois souple et obéissant. On comprend après cela que Jésus ait prononcé des paroles comme celles-ci : « Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. » (Marc X. 27.) « Tout est possible à celui qui croit.» (Marc IX. 23.) « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. » (Matth. XXVIII. 18.)

D'autre part, l'impuissance du Christ apparaît tout aussi réelle, au cours de sa vie terrestre : il a faim, il a soif, il est fatigué, et cependant, il ne fait aucun miracle pour lui-même. Et quand l'heure de sa mort est venue, il est arrêté comme un vil malfaiteur, après avoir passé par l'agonie de Gethsémané. Là, dans ce jardin où il endure d'indicibles tortures, il s'écrie : « Mon Père! s'il est possible, que cette coupe s'éloigne de moi! Toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux. Mon Père! s'il n'est pas possible que cette coupe

s'éloigne sans que je la boive, que ta volonté soit faite! » (Matth. XXVI. 39 et 42.) Et quelle n'est pas son impuissance, du moins apparente, quand il est lié, puis conduit par ses ennemis, fouetté, couronné d'épines, couvert de crachats et finalement crucifié ? Jamais cette impuissance n'apparaît si grande qu'à l'heure solennelle de son horrible supplice. Sauf sa parole au brigand, tout ce qu'il dit semble exprimer cette impuissance, jusqu'à ce dernier soupir qui semble être le symbole de sa complète défaite.

Eh bien, et c'est ici qu'est le mystère et le nœud de la question, cette impuissance n'est qu'apparente; s'il avait voulu, il aurait pu sans peine le démontrer en descendant de la croix. Ce qui le retient sur cette croix, ce ne sont ni les clous, ni les soldats, représentants de la formidable puissance des Romains, ni la haine de son peuple fanatisé, c'est son amour seul, car cet amour est tel qu'il le pousse à renoncer à tout pour sauver l'humanité tombée. Preuve en soit le mot qu'il dit à Pierre, lorsque, au sortir de Gethsémané, cet apôtre avait tiré son épée : « Penses-tu que je ne puisse pas invoquer mon Père qui me donnerait à l'instant plus de douze légions d'anges ? Comment donc s'accompliraient les Ecritures d'après lesquelles il doit en être ainsi ? » (Matth. XXVI. 53-54.)

La manière d'agir du Christ est précisément la démonstration de celle que nous attribuons à Dieu.

Nous croyons que Dieu possède la toute-puissance aussi bien matériellement que moralement; s'il y renonce, c'est pour pouvoir faire apparaître une puissance bien supérieure, autrement plus vraie, la seule réelle et définitive, la puissance de l'amour. La puissance matérielle, celle des conquérants militaires, celle de la dynamite ou des canons Krupp, est une puissance aveugle, reste des temps de barbarie d'autrefois; elle correspond à une époque passée qui doit faire place à des temps nouveaux tout différents. Que l'on se souvienne de la vision de Dieu accordée au prophète Elie sur l'Horeb. Dieu n'était ni dans le grand vent, ni dans le tremblement de terre, ni dans le feu, mais dans le « murmure doux et léger. » (1 Rois XIX. 12.) Elie reconnut bien vite cette présence de Dieu et il s'enveloppa le visage de son manteau. Leçon admirable, qui devait faire comprendre au prophète découragé qu'il n'avait pas réellement montré Dieu en massacrant les 400 prophètes de Baal. Sa violence, si bien intentionnée qu'elle fût, avait voilé la présence divine : c'était de la faiblesse humaine. Elie aurait bien mieux révélé Dieu et sa toute-puissance en étant lui-même doux et miséricordieux.

Quand le prophète Esaïe contempla par avance le Messie descendu sur la terre, il dit de lui : « Il ne criera point, il n'élèvera point la voix et ne la fera point entendre dans les rues, il ne brisera point le roseau cassé, il n'éteindra pas le lumi-

gnon qui fume encore. » (Es. XLII. 2-3.) C'est bien ce qu'Elie avait reconnu dans le murmure doux et léger; c'est bien aussi ce que les contemporains de Jésus purent voir et admirer dans le Maître doux et humble de cœur qui les enrôlait sans faire de pression sur eux.

On raconte que dans les grandes fonderies du Creusot, en France, il existe un formidable marteau-pilon, capable d'écraser d'énormes lingots de fer. Chose remarquable, on peut placer sous ce puissant outil une montre sur laquelle il descend rapidement comme s'il allait la broyer, mais il s'arrête juste à temps pour la frôler à peine. Il peut même casser délicatement une noisette sans l'écraser. Voilà la vraie puissance, celle qui s'abstient d'écraser, de briser et de réduire en poussière, et qui est tellement maîtresse d'elle-même qu'elle peut se dominer, se faire douce, tendre presque insinuante, pour mieux convaincre.

Il y a quelques années, un ivrogne se convertit, après avoir mené une vie scandaleuse. Pour la force, c'était un véritable Hercule. Lorsqu'il fut abstinent, et surtout chrétien, ses camarades ne manquèrent pas de le tourner en ridicule; ils firent tous leurs efforts pour le pousser à la colère, mais en vain. Enfin, l'un d'entre eux annonça aux autres qu'il se chargeait de le mettre hors de lui, et paria qu'il lui donnerait une paire de soufflets à la sortie de l'atelier. Le lendemain, il tint parole. Au premier moment, l'abstinent sentit son

sang bouillonner dans ses veines; il fut sur le point de se venger en écrasant son lâche agresseur. Mais bien vite il se ressaisit et, parfaitement maître de lui, il dit tranquillement : « Ecoute, camarade, tu devines ce qu'un pareil affront t'aurait valu il y a deux mois, avant que j'aie signé. Aujourd'hui, je suis un abstinent et un abstinent chrétien; tiens, voilà ma main, soyons amis; je te pardonne. » Ici encore, je le demande à la conscience de tous mes lecteurs, n'avons-nous pas la démonstration évidente, indiscutable, de la vraie puissance, en comparaison de laquelle celle de la violence, celle des nerfs ou des muscles paraît singulièrement peu de chose.

Je sais bien qu'on m'objectera les catastrophes de la nature qui sont cruelles et paraissent difficilement conciliables avec un Dieu d'amour. Si vraiment Dieu est amour, ne pourrait-il pas empêcher le marteau-pilon d'écraser ses créatures en les faisant souvent horriblement souffrir ? Je reconnais sans peine la difficulté, mais, sans prétendre certes l'expliquer encore, je ne puis m'empêcher de croire à la toute-puissance divine. Je vais même plus loin : si je ne crois pas au Dieu qui devient, dans le sens absolu du mot, je crois du moins au monde qui devient. Le monde matériel, et le monde moral aussi, m'apparaissent comme en voie de formation ou de transformation. La matière, en particulier, n'est pas parfaite, mais elle tend à la perfection. Telle qu'elle est, cepen-

dant, elle remplit admirablement son office. Je crois, d'autre part que, si Dieu se suffit à lui-même, il veut cependant, par le fait même qu'il est amour, s'enrichir, j'allais dire se compléter lui-même, par ce royaume de personnalités morales qui se forme peu à peu au sein de l'univers. Je crois en effet qu'à la fin des siècles, quand le temps aura disparu, Dieu environné de son immense famille de fils et de filles, sera plus riche et par conséquent plus glorieux qu'il ne l'était primitivement, mais ce sera de par sa souveraine volonté, et non pas du tout par le fait d'une nécessité en dehors de lui. « Ensuite viendra la fin, dit saint Paul, quand Christ remettra le royaume à celui qui est Dieu et Père, après avoir détruit toute dénomination et toute puissance. Car il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous les ennemis sous ses pieds. Le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la mort. Dieu, en effet, a tout mis sous ses pieds. Mais lorsqu'il dit que tout lui a été soumis, il est évident que celui qui lui a soumis toute chose est excepté. Et lorsque toutes choses lui auront été soumises, alors le Fils lui-même sera soumis à celui qui lui a soumis toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous. » (1 Cor. XV. 24-28.)

Quelle sera donc notre conclusion ? Que Dieu possède la toute-puissance, mais qu'il y renonce momentanément et de son plein gré, dans l'intérêt même de ses créatures spirituelles, de nous par conséquent, et qu'il attend que nous fassions

réapparaître, au sein de l'univers, cette toute-puissance. Il ne l'a plus parce qu'il l'a bien voulu; mais il l'aura de nouveau quand nous le voudrons avec lui. Il veut nous associer à la reconstitution de sa souveraineté qui doit devenir toujours plus morale; et pour qu'elle se manifeste de nouveau, il lui faut un solide point d'appui. Archimède disait : « Donnez-moi un point d'appui et je soulèverai le monde. » Pour soulever le monde moral, et même le monde matériel, il faut à Dieu ce point d'appui qui n'est autre que la foi de la créature spirituelle. Cette foi doit :

1° croire,
2° prier,
3° agir.

Croire avant tout : il faut absolument que nous croyions à la victoire certaine du Dieu révélé. Ne nous laissons pas effrayer et paralyser par les apparences contraires. Le péché, la puissance du péché, le prince de ce monde ont été vaincus. Le serpent ancien a eu la tête écrasée; malheur à nous si nous l'oublions! Notre ennemi est extrêmement habile à dissimuler ses blessures, à cacher sa défaite; il passe son temps à faire croire à l'humanité qu'il est le plus fort et que c'est lui qui triomphera. Pourquoi faut-il que tant d'hommes se laissent persuader par le grand menteur ? L'homme fort dont parle Jésus n'a-t-il pas été lié par l'homme plus fort, c'est-à-dire par Christ lui-même ? Peut-être, dans les milieux chrétiens,

s'est-on trop souvent laissé impressionner par la grandeur du mal, par la puissance du péché, par les mystères douloureux de la création. Il est temps que nous en revenions à la foi du Fils de l'homme qui, lui, n'a jamais douté de la puissance de son Père, et qui, en dépit des apparences contraires, comptait sur elle avec une confiance inébranlable. N'est-ce pas lui qui a dit, quelques instants avant l'agonie de Gethsémané : « Vous aurez des tribulations dans le monde; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde. » (Jean XVI. 23.)

Dans un récent ouvrage, un pasteur socialiste, M. Kutter, de Zurich, reprochait aux chrétiens de s'être trop laissé hypnotiser par la pensée du péché, d'avoir trop souvent succombé à la tentation du pessimisme, et il applaudissait aux socialistes qui croient que le mal a été ou peut être vaincu, qui espèrent en une humanité nouvelle, et qui, par là même, peuvent rester optimistes en dépit de tout. Sans partager l'optimisme du pasteur Kutter en ce qui concerne les socialistes, j'admets que ses affirmations renferment certainement une bonne part de vérité.

On connaît, d'autre part, le mouvement actuel, qui devient de plus en plus considérable, du Scientisme ou de la *Christian Science*. Or, l'une des vérités que proclament à juste titre les scientistes, c'est précisément le devoir de l'optimisme. Le fond des choses, disent-ils, étant l'amour de Dieu, le bien seul est la réalité, tout le reste n'est

qu'apparence, et si nous arrivons à nous persuader que le mal est vaincu, il le sera certainement.

En second lieu, la foi doit prier. La prière est notre arme la plus puissante; ce n'est rien moins que l'acte par lequel nous nous associons au Dieu tout-puissant. Par elle, nous faisons agir son bras et devenons capables de produire des œuvres que Dieu seul peut accomplir. Par la prière, nous nous transportons en Dieu et, nous plaçant à son point de vue, nous obtenons des choses qui auraient toujours été refusées à notre faiblesse. Cela ne signifie pas que Dieu exauce toujours nos prières; il y en a auxquelles il ne répond rien; dans le domaine matériel, en particulier, il reste parfois, j'allais dire souvent, sourd à nos requêtes, mais ce n'est pas qu'il soit impuissant; c'est qu'il juge bon de ne pas nous accorder toujours ces biens secondaires qui risqueraient de faire de nous des enfants gâtés. Ne l'oublions jamais, Jésus a énormément prié, il a été par excellence l'homme de prière et pourtant il n'a guère prié pour lui-même, du moins quand il s'agissait de choses matérielles; toutes ses prières se résumaient, comme celle de Gethsémané, dans ces mots : « Que ta volonté soit faite! » tant il était sûr de la sagesse infinie et de la puissance illimitée de son Père. S'en remettre à lui, vouloir ce qu'il voulait, c'était pour Christ la sagesse suprême. Cela ne l'a pas empêché d'être la personnalité la plus forte, la plus marquante de l'histoire; mais précisément les

prières qu'il adressait au Père étaient autant d'occasions qu'il donnait à celui-ci de manifester sa puissance victorieuse.

Enfin, la foi doit agir. Dieu ne veut rien faire seul; tout ce qu'il fait ici-bas, il veut le faire par nous. Il a des œuvres à nous confier; mais pour que nous soyons capables de les accomplir, il faut absolument que nous nous remettions corps et âme entre ses mains, que nous abdiquions devant lui, que nous mettions à sa disposition notre corps avec ses membres, et notre âme avec ses affections et ses espérances. « Offrez, dit l'apôtre, vos corps en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu, ce qui sera de votre part un culte raisonnable. » (Rom. XII. 1.) « Ne livrez pas vos membres au péché comme des instruments d'iniquité, mais donnez-vous vous-mêmes à Dieu, comme étant vivants de morts que vous étiez, et offrez à Dieu vos membres comme des instruments de justice. » (Rom. VI. 13.) Dieu ne demande pas mieux que de manifester sa puissance, mais il lui faut pour cela des instruments dociles et réellement saints, c'est-à-dire consacrés, dépendants de lui et n'ayant plus qu'un désir : glorifier son nom.

Pour nous y amener, notre Père céleste est obligé, au moyen de toutes sortes d'épreuves, de nous ôter notre force propre et, avec elle notre confiance en nous-mêmes, car ce qui le gêne trop souvent, ce n'est pas notre faiblesse, mais bien plutôt notre force ou l'illusion que nous en

avons. N'est-ce pas ce qu'il a fait pour le plus grand de ses serviteurs parmi les disciples de Jésus, l'apôtre Paul, quand il l'a brisé, dépouillé, affaibli de toutes manières, jusqu'à ce qu'enfin Paul fût en état d'entendre et de réaliser la promesse souveraine : « Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans la faiblesse. » Et l'apôtre ajoute aussitôt : « Je me glorifierai bien plus volontiers de mes faiblesses, afin que la puissance de Christ repose sur moi. C'est pourquoi je me plais dans les faiblesses, dans les outrages, dans les calamités, dans les persécutions, dans les détresses à cause de Christ; car quand je suis faible, c'est alors que je suis fort. » (2 Cor. XII. 9-10.)

Que les chrétiens ne se laissent donc plus troubler par les mystères dont ils sont enveloppés; qu'ils deviennent bien plutôt les instruments de la grâce et de la puissance de Dieu au milieu d'un monde de désordre comme le nôtre. Ce sera le meilleur moyen d'aider les autres, les douteurs, ceux qui voudraient croire, à venir au Dieu qui les aime, et qui prouve précisément son amour en respectant leur liberté.

Et si le doute persiste malgré tout, je n'ai qu'un conseil à donner : Laissez-vous vaincre, vous les tout premiers, par la toute-puissance victorieuse de Dieu, et vous n'aurez plus de peine à y croire.

Tant il est vrai que la certitude au sujet de cette toute-puissance ne s'obtient que par l'expérience bénie que l'on en a faite.

Sommes-nous libres de croire?

Il existe peu de questions aussi troublantes que celle-ci, troublante à deux égards : tout d'abord, parce qu'elle concerne notre liberté, en général, et que nous agirons ici-bas tout autrement selon que nous serons libres ou non, que nous verrons dans l'homme une personnalité morale ou un simple rouage de l'immense mécanisme; ensuite, et surtout, parce qu'elle touche au plus important des domaines, celui de la foi. Il est essentiel que je sache si je puis ou ne puis pas croire; ma vie en sera tout autrement orientée. Voilà pourquoi cette question réclame la plus sérieuse attention. J'ajoute qu'elle trouvera sa solution sur le terrain pratique bien plus que sur le terrain théologique.

Deux catégories d'hommes, aux antipodes les uns des autres, la résolvent négativement. Ici, comme ailleurs, les extrêmes se touchent. La première de ces catégories est celle des matérialistes-déterministes, la seconde, celle des ultra-orthodoxes prédestinatiens.

Pour les premiers, il ne peut y avoir de liberté, pas plus dans le domaine religieux que dans les

autres, pour la bonne raison que l'esprit n'existe pas; seule la matière existe. On peut, il est vrai, avec les monistes, appeler esprit la matière évoluée, mais c'est encore de la matière, c'est-à-dire un composé de forces liées les unes aux autres, ne laissant aucune place à la liberté. Aussi bien, la religion est affaire de tempérament, de conformation du système nerveux. Les uns naissent avec un tempérament religieux, les autres en sont privés. Pour les premiers, il n'y a aucun mérite à croire; la foi naît spontanément, presque sans qu'ils le veuillent, grâce à l'hérédité, au milieu, à l'éducation, à l'influence de telle ou telle forte personnalité. Les autres sont nés irréligieux ou aréligieux, et ce penchant naturel a encore été augmenté et fortifié par l'hérédité, le milieu, l'éducation ou l'influence. A qui viendrait l'idée de juger ou de critiquer un homme parce qu'il est né avec telle couleur de cheveux, telle taille ou telle santé ?

Les défenseurs de cette théorie font observer qu'elle renferme une grande leçon de tolérance : puisque nous sommes ce que nous étions en naissant, nous n'avons pas de responsabilité, et par conséquent, nous aurions tort, grandement tort, de nous juger ou de nous critiquer les uns les autres. Plus nous serons évolués, plus nous arriverons à comprendre les autres, à nous mettre à leur place et à les aimer. Tandis qu'au contraire, si nous nous imaginons qu'ils sont fautifs

de n'être pas religieux, nous serons tentés de les juger, et de les juger d'autant plus sévèrement que nous serons plus religieux nous-mêmes, et que nos convictions seront plus fortes. Quelle belle religion que celle qui nous pousse à juger et à condamner notre prochain!

Beaucoup de ces matérialistes-déterministes, sans le dire hautement, ni se l'avouer toujours à eux-mêmes, vont plus loin et pensent volontiers que leur théorie est supérieure à celle qu'ils combattent parce qu'ils sont eux-mêmes supérieurs aux croyants. Si ces derniers étaient plus développés, plus intelligents, plus éclairés, s'ils avaient cherché à progresser comme ils l'auraient dû, ils n'en seraient certes pas restés au point où ils en sont. Tant il est vrai qu'au fond du cœur des hommes, mêmes des meilleurs, il y a toujours la racine empoisonnée de l'orgueil qui fait que l'homme se considère volontiers comme supérieur aux autres.

Que répondre à ceux qui parlent ainsi ? Tout d'abord, que leur théorie est en contradiction avec les faits, car il n'est pas du tout prouvé que plus l'homme se développe, moins il soit religieux. Il existe en effet, aujourd'hui même, comme il a existé à toutes les époques, des hommes très cultivés, des hommes de génie, et parmi les plus grands de l'histoire, qui ont été en même temps hommes de science et hommes de foi. Je n'en citerai pour exemple que le grand Pascal. Et puis,

comment les déterministes ne remarquent-ils pas la part de liberté qui existe dans leur théorie de l'évolution elle-même ? En effet, l'homme est si peu lié par des forces toutes-puissantes qu'il est capable d'évoluer et qu'il peut rejeter à une époque de sa vie ou à une époque de l'histoire, ce qu'il avait admis à telle autre. Le fait même qu'il progresse prouve qu'il possède au moins une part de liberté, inconnue dans le monde purement matériel. Enfin, et surtout, si nous nous plaçons sur le terrain uniquement pratique et expérimental, nous sommes obligés de reconnaître quelles étranges variétés on constate chez les hommes, en ce qui concerne la religion. Constamment nous voyons des fils de chrétiens, et même de pasteurs, contredire leur hérédité, leur milieu, leur éducation, l'influence de leurs parents, en devenant incrédules, en n'ayant même aucune disposition religieuse, aucun besoin de cet ordre — c'est du moins ce qu'ils prétendent — tandis qu'à côté, le phénomène contraire se produit chez des fils de libre-penseurs matérialistes, élevés dans des milieux diamétralement opposés. Comme ils ne sont pas blasés, la religion a pour eux une fraîcheur, un attrait, j'allais dire un charme, inconnus aux premiers; elle les attire puissamment, au point qu'on peut même en tirer des arguments pour défendre la théorie de l'élection divine.

Au reste, à supposer même que l'esprit ne soit autre chose que de la matière évoluée, pourquoi

ne pourrait-on pas se représenter la liberté sortant, elle aussi, d'un germe primordial, pour se développer lentement à mesure que l'homme passe de l'inconscience à la pleine conscience de son être ? Si tout devient, parce que rien n'est encore, pourquoi la liberté ne deviendrait-elle pas, elle aussi, exactement comme l'esprit ou comme la vie ? Affirmer le contraire, c'est porter atteinte au principe même de l'évolution. J'en conclus donc qu'on peut répondre que, même sur le terrain où se placent les matérialistes, la liberté religieuse est possible, à l'état de germe d'abord, pour se développer ensuite de plus en plus.

La seconde catégorie d'hommes répondant négativement à la question : Sommes-nous libres de croire ? est celle des ultra-orthodoxes prédestinatiens, qui arrivent au même résultat que les matérialistes-déterministes bien qu'ils se placent sur un tout autre terrain, celui de la souveraineté absolue de Dieu. Pour les premiers, c'est la matière qui absorbe tout, pour les seconds, c'est Dieu. Se plaçant en face de ce dilemne : ou bien l'homme est libre, et alors Dieu n'est pas souverain; ou bien Dieu est souverain et l'homme n'est pas libre, les prédestinatiens choisissent la dernière alternative. Evidemment, si Dieu est l'Etre souverain absolu, il n'y a plus de place pour notre liberté, car ce qu'il décide est ou doit être.

Le plus grand défenseur de la prédestination fut, on le sait, le réformateur Calvin. Pour sau-

vegarder la gloire de Dieu, il affirma catégoriquement que les uns sont créés dans le but de faire ressortir l'amour et la bonté de Dieu par leur bonheur éternel, tandis que les autres sont créés pour faire ressortir la justice et la sainteté de Dieu par leurs souffrances éternelles. Les uns comme les autres doivent donc être les instruments de la Divinité, mais ils ne sont pas libres, Dieu seul étant libre, parce que seul il est souverain. Ce n'est par conséquent pas ma faute si je ne suis pas religieux; je n'y puis rien; c'est Dieu qui le veut ainsi, et si je suis religieux, je n'en ai aucun mérite, puisque, encore une fois, cela aussi vient de Dieu. La conclusion logique qu'en ont tirée certains chrétiens, c'est qu'il n'est pas nécessaire d'évangéliser les hommes, puisqu'on ne peut rien changer aux décrets éternels de Dieu. Ceux qui sont prédestinés au salut seront sauvés, quoi qu'il arrive, et quoi qu'ils fassent, et ceux qui sont prédestinés à la perdition n'y échapperont pas, quand bien même ils entendraient les plus puissants prédicateurs.

D'où Calvin a-t-il bien pu tirer une pareille théorie qui, tout en paraissant s'accorder avec certains passages de l'Ancien et du Nouveau Testament, en contredit, d'autre part, un si grand nombre et de si importants, qu'on ne peut s'empêcher d'y voir une erreur grave, et même très grave ? Les malins, parmi les déterministes-matérialistes, répondront : De son tempérament ar-

thritique et bilieux! Le grand réformateur souffrait, en effet, de plusieurs maladies qui devaient lui faire envisager les choses par leur côté triste. Il y a donc un élément de vérité dans cette explication, mais combien elle est insuffisante et superficielle! J'aime déjà mieux celle des psychologues et des historiens qui nous disent qu'en face de la puissance formidable de Rome, il fallait à Calvin une puissance plus formidable encore, capable de combattre la première et d'en triompher; il lui fallait un point d'appui pour le levier avec lequel il allait soulever le monde. Tous ceux qui connaissent la puissance romaine savent à quel point elle brise, elle écrase facilement ceux qui lui résistent. En se croyant, lui et les siens, prédestinés par Dieu en vertu d'un décret souverain de l'Eternel, ce nouveau David, qui s'appelait Calvin, pouvait tenter de combattre le Goliath du moyen âge, et peut-être sa victoire eût-elle été impossible sans cette arme toute-puissante qu'il brandit avec une si extraordinaire habileté.

J'ajoute qu'au point de vue théorique, la doctrine de Calvin n'est pas sans valeur; en effet, il est bien difficile de résoudre, sur le terrain purement philosophique, l'énigme de la liberté de l'homme en face de la souveraineté de Dieu. Il semble vraiment qu'il faille choisir ici entre Dieu et l'homme. L'hypothèse de Calvin assure l'existence de Dieu, en proclamant sa souveraineté absolue. C'était, du reste, la grande préoccupation

mieux ne pas croire en Dieu. La seule idée d'un Etre qui, sans nous avoir consultés, décrète arbitrairement, et comme par un caprice de sa volonté souveraine, le salut des uns et la perdition éternelle des autres, me trouble et me scandalise : ce que je ne pourrais pas faire pour mes enfants, moi qui suis mauvais, il m'est impossible de croire que Dieu le fasse, lui qui est la bonté même; et quoiqu'on cherche à nous convaincre en nous disant que les voies de Dieu ne sont pas nos voies, ni ses pensées nos pensées, ma faible raison, et surtout mon cœur et ma conscience, me crient que ce n'est pas possible. Mais alors, comment expliquer les faits dont nous venons de parler ? En descendant plus profond pour trouver la solution de ce difficile problème.

Je crois, en effet, que c'est la volonté de l'homme qui, en dernier ressort, décide s'il croira ou ne croira pas. J'ai la conviction qu'en pénétrant dans le sanctuaire intime de l'âme humaine, on découvre une volonté cachée qui décide ce que l'homme va faire; cette décision n'est pas toujours très consciente; elle est là quand même, et c'est elle que Dieu voit et dont il tient compte. N'oublions pas que si nous sommes les collaborateurs de Dieu, il est tout aussi vrai que Dieu est, ou veut être, le collaborateur de l'homme, c'est-à-dire l'aider à réaliser sa destinée, à devenir ce qu'il doit être. Aussi je crois que Dieu, précisément parce qu'il a créé l'homme libre, s'efforce de mettre au jour ce

qu'il y a de caché dans cet homme, de le faire apparaître tel qu'il est, pour que, se connaissant lui-même, il agisse en conséquence.

Lors donc que Dieu voit tout au fond du cœur d'un homme le désir de croire et d'arriver à la vérité, ce désir fût-il encore un simple soupir, Dieu lui vient certainement en aide et lui fait rencontrer les auxiliaires qui l'amèneront à la foi; ce sont comme autant de coups de vent, tantôt forts, tantôt légers, qui poussent sa barque vers le port désiré. Il peut sembler que tout cela est le fait du hasard, ou voulu par Dieu, un Dieu partial, donc injuste, puisqu'il paraît avoir des favoris. Mais Dieu qui sonde les cœurs et les reins a discerné dans les profondeurs de l'âme de cet homme quelque chose que nul n'a pu voir, et son attitude vis-à-vis de sa créature spirituelle répond à celle qu'elle a prise vis-à-vis de lui. « Eternel, dit le psalmiste, tu me sondes et tu me connais; tu sais quand je m'assieds et quand je me lève; tu pénètres de loin ma pensée; tu sais quand je marche et quand je me couche et tu pénètres toutes mes voies. Car la parole n'est pas sur ma langue, que déjà tu la connais entièrement. Tu m'entoures par derrière et par devant, et tu mets ta main sur moi. Une science aussi merveilleuse est au-dessus de ma portée. Elle est trop élevée pour que je puisse la saisir. Si je dis : les ténèbres me couvriront, la nuit devient lumière autour de moi; même les ténèbres ne sont pas obscures pour toi, la nuit

mieux ne pas croire en Dieu. La seule idée d'un Etre qui, sans nous avoir consultés, décrète arbitrairement, et comme par un caprice de sa volonté souveraine, le salut des uns et la perdition éternelle des autres, me trouble et me scandalise : ce que je ne pourrais pas faire pour mes enfants, moi qui suis mauvais, il m'est impossible de croire que Dieu le fasse, lui qui est la bonté même; et quoiqu'on cherche à nous convaincre en nous disant que les voies de Dieu ne sont pas nos voies, ni ses pensées nos pensées, ma faible raison, et surtout mon cœur et ma conscience, me crient que ce n'est pas possible. Mais alors, comment expliquer les faits dont nous venons de parler ? En descendant plus profond pour trouver la solution de ce difficile problème.

Je crois, en effet, que c'est la volonté de l'homme qui, en dernier ressort, décide s'il croira ou ne croira pas. J'ai la conviction qu'en pénétrant dans le sanctuaire intime de l'âme humaine, on découvre une volonté cachée qui décide ce que l'homme va faire; cette décision n'est pas toujours très consciente; elle est là quand même, et c'est elle que Dieu voit et dont il tient compte. N'oublions pas que si nous sommes les collaborateurs de Dieu, il est tout aussi vrai que Dieu est, ou veut être, le collaborateur de l'homme, c'est-à-dire l'aider à réaliser sa destinée, à devenir ce qu'il doit être. Aussi je crois que Dieu, précisément parce qu'il a créé l'homme libre, s'efforce de mettre au jour ce

qu'il y a de caché dans cet homme, de le faire apparaître tel qu'il est, pour que, se connaissant lui-même, il agisse en conséquence.

Lors donc que Dieu voit tout au fond du cœur d'un homme le désir de croire et d'arriver à la vérité, ce désir fût-il encore un simple soupir, Dieu lui vient certainement en aide et lui fait rencontrer les auxiliaires qui l'amèneront à la foi; ce sont comme autant de coups de vent, tantôt forts, tantôt légers, qui poussent sa barque vers le port désiré. Il peut sembler que tout cela est le fait du hasard, ou voulu par Dieu, un Dieu partial, donc injuste, puisqu'il paraît avoir des favoris. Mais Dieu qui sonde les cœurs et les reins a discerné dans les profondeurs de l'âme de cet homme quelque chose que nul n'a pu voir, et son attitude vis-à-vis de sa créature spirituelle répond à celle qu'elle a prise vis-à-vis de lui. « Eternel, dit le psalmiste, tu me sondes et tu me connais; tu sais quand je m'assieds et quand je me lève; tu pénètres de loin ma pensée; tu sais quand je marche et quand je me couche et tu pénètres toutes mes voies. Car la parole n'est pas sur ma langue, que déjà tu la connais entièrement. Tu m'entoures par derrière et par devant, et tu mets ta main sur moi. Une science aussi merveilleuse est au-dessus de ma portée. Elle est trop élevée pour que je puisse la saisir. Si je dis : les ténèbres me couvriront, la nuit devient lumière autour de moi; même les ténèbres ne sont pas obscures pour toi, la nuit

brille comme le jour et les ténèbres comme la lumière. Quand je n'étais qu'une masse informe, tes yeux me voyaient, et sur ton livre étaient tous inscrits les jours qui m'étaient destinés avant qu'aucun d'eux n'existât. » (Ps. CXXXIX, 1 à 6.)

Par contre, lorsque Dieu découvre dans le fond de notre être une volonté opposée à la sienne, une décision contraire à son plan d'amour, même sous la forme d'un simple désir ou d'un soupir à peine perceptible, il en facilite le développement, encore une fois, non pas du tout d'une manière arbitraire ou capricieuse, mais en vertu des lois qu'il a établies, et parce qu'il respecte assez notre libre personnalité pour lui permettre de réaliser sa destinée, quelle qu'elle puisse être. Voilà pourquoi ce même Dieu semble multiplier les obstacles, sur le chemin de la foi, pour ceux qui ne veulent pas croire. Il leur fait rencontrer, ou plus exactement, il permet qu'ils rencontrent des livres ou des hommes plus ou moins hostiles qui serviront à mettre au jour leur volonté cachée et feront éclore le germe que nul autre que lui n'a pu découvrir. En apparence, il y a procédés arbitraires de la part de Dieu, et le cœur naturel peut en être révolté; en réalité, c'est toujours le même Dieu infiniment respectueux de notre liberté qui ne fait autre chose que de suivre la volonté de sa créature. Quand l'enfant prodigue a décidé intérieurement de quitter la maison paternelle, son père ne l'en empêche pas; et, si plus tard le pauvre

enfant souffre le martyre, c'est qu'il l'aura voulu. Je me hâte d'ajouter que, bien souvent heureusement, lorsque Dieu a laissé sa créature suivre ses voies et que le péché a commencé à porter ses fruits amers, le coupable revient en arrière; il se rend compte alors de ce que produit sa volonté propre opposée à celle de Dieu, la réaction lui est devenue plus facile. Mais hélas! elle ne se produit pas toujours!

Nous avons dans la Bible trois cas bien frappants qui illustrent ce que nous venons de dire : le premier est celui de Caïn et d'Abel. On ne me fera jamais croire que ce soit le fait pur et simple d'offrir à l'Eternel des fruits de la terre qui ait perdu Caïn, ni le sacrifice des premiers-nés du troupeau qui ait sauvé Abel. Il a dû y avoir, il y eut sûrement dans ces deux hommes des dispositions morales différentes qui ont attiré le regard favorable de Dieu sur Abel, et sa défaveur sur Caïn; c'est à ce point de vue que toute la suite de l'histoire doit être envisagée.

L'autre exemple est celui d'Esaü et de Jacob. Si l'un est rejeté et l'autre agréé, ce n'est pas par un caprice de Dieu, mais à cause des dispositions des deux frères qui devaient être absolument opposées. Même sous des apparences favorables, Esaü ne se souciait au fond, ni de la volonté, ni de la bénédiction de Dieu, tandis que sous des apparences contraires, Jacob les désirait ardemment.

Mais l'exemple le plus frappant est peut-être celui de Pharaon, dont il est dit d'abord, plusieurs fois, qu'il s'endurcit, puis ensuite que Dieu l'endurcit. Dieu n'a donc fait que suivre la volonté du monarque égyptien et, en vertu de la décision de ce dernier, il dut agir tout autrement qu'il ne l'eût désiré.

Il y a quelques années, j'appris qu'un homme distingué de Genève avait été enthousiasmé des conférences de Sébastien Faure. Comme nous avions une connaissance commune, je me permis de lui envoyer, par elle, les quatre réponses que j'avais faites à ces conférences. Ce monsieur m'écrivit très poliment, sur sa carte de visite, qu'il me remerciait d'avoir pris cette peine, mais qu'il différait complètement d'opinion avec moi. Je n'en fus pas surpris, mais ce qui m'étonna, ce fut de lire, imprimé sur cette même carte, ces mots : « Reçoit le dimanche matin de 10 à 11 heures. » Ainsi donc, ce monsieur s'interdisait, par un acte de volonté très consciente, d'aller entendre les prédicateurs de l'Evangile qui font leur plus grand effort précisément à cette heure! Il avait du temps et de l'argent pour le conférencier anarchiste, il n'en avait point pour le témoin du Christ, si sincèrement convaincu qu'il fût. Tant il est vrai que l'on entend qui l'on veut et que l'on croit ce que l'on veut, d'autant plus que, au dire de l'Ecriture elle-même, la foi est affaire non de sentiment, mais de volonté, et que c'est à elle que

Jésus fait constamment appel lorsqu'il s'adresse aux âmes.

Voilà pourquoi, ainsi que nous le disions plus haut, les quatre moyens par lesquels Dieu se révèle à nous : la nature, la conscience, la Bible et Jésus-Christ, sont à la fois des miroirs et des écrans, des révélateurs et des voiles. Chacun peut s'en servir pour ou contre Dieu, suivant son attitude intérieure et sa volonté cachée. Ce qui convainc l'un dans un sens, convainc l'autre dans l'autre sens. Dieu se voile autant qu'il se dévoile, il se cache autant qu'il se montre. A nous de décider le Dieu que nous préférons. La nature avec ses désordres, la conscience avec ses ordres contradictoires, la Bible avec ses pages obscures, presque scandaleuses, Jésus-Christ lui-même avec ses humiliations, peuvent fort bien nous servir à nier Dieu, et tout autant, si nous le préférons, à l'affirmer.

Que ceux donc de mes lecteurs qui pensent n'être pas libres de croire veuillent bien s'examiner eux-mêmes très sérieusement : ils verront, s'ils sont sincères, que dans leurs doutes ou leurs négations, leur volonté joue un beaucoup plus grand rôle qu'ils ne se l'imaginaient; ils n'ont, par conséquent, pas le droit d'invoquer leur hérédité, leur milieu, leur culture intellectuelle et surtout leur tempérament comme les raisons de leur incrédulité; ces raisons ne sont que des prétextes.

Mais, d'autre part, qu'il me soit permis de dire

à tous ceux qui doutent et qui ne savent comment croire, que le Seigneur lit au plus profond de leur cœur et que s'il y découvre, ne fût-ce qu'un imperceptible soupir, un lumignon fumant, un germe invisible de foi, cela suffit pour que Dieu en soit touché et qu'il aide son enfant à devenir croyant. Qu'ils ne s'inquiètent donc pas de leurs doutes et de leurs obscurités : s'ils sont fidèles au peu de lumière qu'ils possèdent, ils verront cette lumière grandir à mesure qu'ils obéiront. « Le sentier des justes est comme la lumière resplendissante dont l'éclat va croissant jusqu'au milieu du jour. » (Prov. IV. 18.) On a souvent cité la prière de Félix Neff avant sa conversion : « Oh! Dieu, si tu existes, sauve mon âme, si j'ai une âme! » Cette naïve, cette étrange prière fut si bien exaucée que Neff devint plus tard un homme de réveil puissant dans les Hautes-Alpes françaises.

Enfin, que les chrétiens sous les yeux desquels ces pages pourraient tomber, se gardent de juger leur prochain; ils n'ont pas le droit de le faire, car ils ne connaissent pas le fond des cœurs; Dieu seul le sonde, et c'est à lui, et à lui seul à juger, soit pour condamner, soit pour sauver. Chose curieuse, et qui paraît contradictoire, s'ils ont la foi véritable, ils savent que plus ils ont fait acte de liberté et de volonté pour devenir croyants, plus ils ont dû reconnaître que leur foi est un pur effet de la grâce de Dieu : c'est bien eux qui ont voulu croire; ils ont dû vouloir, et cependant

ils sentent très bien que sans la grâce de Dieu ils n'auraient pas réussi à croire. N'est-ce pas ce que Paul a voulu dire quand il écrit aux Philippiens : « Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement, car c'est Dieu qui produit en vous le vouloir et le faire selon son bon plaisir ? » (Ph. II. 12-13.)

Ainsi, la question insoluble sur le terrain de la raison pure et de la théorie, se résoud facilement sur celui de la raison pratique et de l'expérience. Notre devoir est donc de faire toujours plus acte de liberté pour être et rester croyants, mais sans avoir jamais l'idée de juger et de condamner les autres. Faisons usage de notre liberté pour respecter la liberté d'autrui; c'est le plus sûr moyen de l'augmenter encore et de passer insensiblement de la liberté relative à la liberté absolue qui est celle de Dieu.

Les croyants sont-ils des fous?

La susceptibilité est, hélas! un défaut très répandu : la plupart des hommes ont d'eux-mêmes une opinion favorable; aussi trouvent-ils antipathiques les personnes qui ne partagent pas cette opinion. Ce que nous avons peut-être le plus de peine à supporter, c'est la moquerie : nous lui préférons d'ordinaire une attaque franche et directe, surtout s'il s'agit de nos facultés intellectuelles. Le comble, c'est lorsqu'on ose nous traiter de fous! alors notre antipathie devient vite de l'irritation et presque de la haine. Il m'est arrivé plus d'une fois, dans l'exercice de mon ministère, de me rendre dans un asile d'aliénés. Presque chaque fois, j'ai fait la même expérience : ceux que je visite ne tardent pas à me faire comprendre que c'est par erreur qu'on les a enfermés; les autres pensionnaires sont là pour de bonnes raisons, eux font exception! Aussi, la première chose qu'ils demandent à celui qui les visite, c'est qu'il veuille bien tenter des démarches pour les faire sortir de l'établissement. Tant il est vrai que l'homme, même quand il a perdu la tête, ne peut supporter qu'on

le traite de fou : combien moins s'il a tout son bon sens!

C'est sans doute pour cette raison, et parce qu'ils savent cette arme plus cruelle qu'aucune autre, que les incrédules, du moins beaucoup d'entre eux, traitent si facilement de fous ceux qui ont des convictions religieuses, car n'ont-ils pas fait, eux, un admirable usage de leur raison et de leur intelligence en mettant de côté les superstitions religieuses ?

Il vaut donc la peine de nous demander si, réellement, les croyants sont plus fous et les incroyants plus intelligents que les autres.

Au premier abord, certaines apparences pourraient le faire croire, car, parmi les chrétiens, il en est beaucoup qui ne sont pas des aigles, loin de là, et d'autres qui ne semblent même pas très équilibrés. Vraiment, à les voir et surtout à causer avec eux, on se demande si ce n'est pas leur simplicité qui les a amenés à la foi. Bien des personnes vont jusqu'à prétendre qu'approfondir les questions religieuses, c'est fatalement aboutir à la folie. Le mot est courant parmi les paysans. Je me souviens d'une jeune femme qui, après avoir suivi un certain nombre de réunions religieuses, devint folle — il faut dire qu'elle n'avait pas la tête solide — les gens de son village ne manquèrent pas de dire : « Voilà ce que c'est que de trop approfondir! C'est le pasteur qui l'a rendue folle avec toutes ses *mômeries.* » Et plus d'un docteur,

même parmi les plus distingués, laissent entendre doucement, parfois en souriant dédaigneusement, que la religion est bonne pour les faibles d'esprit et qu'un homme intelligent doit savoir s'en passer.

Puis on ne manque pas de citer certains versets de l'Ecriture qui semblent donner raison à ceux qui parlent ainsi. Jésus lui-même n'a-t-il pas été à plus d'une reprise pris pour un fou ? Sa mère et ses frères ne sont-ils pas venus, un jour, pour l'emmener parce qu'on disait qu'il était hors de sens ? Même chose fut dite du plus grand des apôtres : « Tu es fou, Paul, s'écrie le gouverneur Festus. Ton grand savoir te fait déraisonner. » Il faut que l'apôtre se défende de cette accusation : « Je ne suis point fou, très excellent Festus, répond-il, ce sont au contraire des paroles de vérité et de bon sens que je prononce. » (Actes XXVI, 24-25.)

On s'autorise encore de certains passages de ses épîtres pour dire que ce sont les fous qui deviennent croyants, ou du moins que c'est à eux que Dieu s'adresse de préférence! Il est vraiment dommage, répondrons-nous, que ceux qui parlent ainsi n'aient pas été plus intelligents et que leur parti-pris les ait empêchés de comprendre la vraie pensée de l'apôtre. Que les gens inquiets se rassurent, l'un des hommes les plus intelligents de l'histoire, l'un des plus grands penseurs, et en tout cas l'homme qui, après Jésus-Christ, a eu la plus profonde et la plus extraordinaire influence, n'a pas pu prendre plaisir à déraisonner, surtout lors-

qu'il s'adressait au peuple le plus intelligent de l'antiquité. Pas plus que les grands serviteurs de Jésus-Christ de tous les siècles et de tous les pays, Paul n'a mis sa raison de côté en devenant croyant. Bien au contraire, eux comme lui ont fait acte d'intelligence supérieure, en le devenant, et ensuite en s'efforçant de penser toujours mieux leur foi, afin d'être en état de la justifier toujours mieux devant les hommes.

C'est là notre conviction profonde, et c'est la thèse que nous voudrions développer dans les pages qui suivent, en examinant quelques points particuliers.

1° Qu'est-ce qu'un vrai croyant ? demanderons-nous, car il y en a de faux, beaucoup de faux, c'est entendu, et personne ne le conteste, les pasteurs moins que qui que ce soit au monde. Un vrai croyant, c'est un homme qui a découvert qu'il est un être complexe, et que s'il y a en lui de l'intelligence, de la raison, il y a aussi autre chose. A côté de cette faculté infiniment précieuse et dont il se garderait bien de médire, car il est résolu à en faire le meilleur usage possible, il possède d'autres facultés, telles que le cœur et la conscience. Il n'est pas seulement un être intellectuel, il est une personnalité morale; or, il est trop avisé pour négliger cette personnalité; il est trop prudent pour ne pas faire usage de tous ses moyens d'investigation, de son intelligence comme des autres. Il a compris que la vérité, elle aussi, est complexe,

qu'elle ne consiste pas seulement en idées et en faits, en abstractions et en théories, mais en expériences variées qui sont de toute importance pour le développement de l'homme. Avec les plus grands philosophes de l'époque moderne, les Eucken, les Renouvier, les Charles Secrétan, les Bergson et tant d'autres, il croit que le fond des choses n'est pas une abstraction, une idée ou une force, mais une personnalité.

Est-ce là un acte de folie ? N'est-ce pas au contraire un acte de haute, de suprême raison ? Etre assez libre dans sa recherche de la vérité pour n'avoir aucun parti-pris, pour ne se refuser aucun moyen d'investigation, chercher la vérité où qu'elle soit, sans passion ni préjugés, mais paisiblement et avec toutes ses facultés, je le demande, n'est-ce pas un acte de haute intelligence ? Et quand, au contraire, on veut m'obliger à n'écouter que ma raison et à faire taire mon cœur et ma conscience, à supprimer l'un des deux termes du problème parce que je ne puis pas encore le concilier avec l'autre, ce n'est décidément plus de l'intelligence. Entre celui qui veut se servir de tout son être pour arriver à une vérité aussi complète que possible, et celui qui, de propos délibéré, fait taire en lui toutes les voix qui ne sont pas celles de l'intelligence, le plus fou des deux n'est pas celui qu'on pense. « Le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas », ce mot célèbre du grand Pascal, l'un des plus puissants génies de l'his-

toire, nous dit de quel côté se trouve la sagesse.

2° Un vrai croyant, c'est ensuite un homme qui, ayant découvert la loi de l'évolution, et s'étant aperçu qu'il y avait en lui quelque chose d'infini et d'immortel, en a conclu que pour réaliser sa pleine destinée, il ne devait pas, il ne pouvait pas finir avec la mort. Celle-ci, qu'il voit partout dans l'univers matériel, lui paraît acceptable pour son corps, qui est matière comme tout le reste, mais inacceptable, même absurde, pour son esprit qui est tout à fait distinct de la matière. Il est résolu à vivre de tout son être, et de telle façon que chez lui la mort soit engloutie par la vie. Comme le Père Gratry, il s'écrie : « Je veux aimer, et pour aimer, il faut que je vive. » Bien plus, non seulement il est résolu à être aussi vivant que possible, et à faire triompher en lui la vie sur la mort, mais encore il veut communiquer aux autres la vie dont il déborde. Est-ce de la folie ? N'obéit-il pas, en le faisant, aux plus sûrs, aux plus impérieux instincts de sa nature ? Ne suit-il pas la grande loi de la vie universelle qui est comme un courant capable d'entraîner tous les êtres vers une vie toujours plus haute et toujours plus riche ?

Quand, au contraire, le libre-penseur matérialiste vient lui proposer le néant et lui dire qu'après la mort tout est mort, que la personnalité humaine se dissout pour tomber en poussière à la suite de ce stupide accident qui s'appelle le dernier soupir, anéantissant ainsi, avec ses projets, ses espé-

rances et ses aspirations, toutes ses affections; quand ce même libre-penseur matérialiste lui conseille de profiter de l'éclair qui passe, et qui n'est qu'une seconde fugitive entre deux néants, pour se développer ou pour jouir le plus possible avant que le feu d'artifice ne s'éteigne; quand il l'entend lui parler d'une humanité future dont il ne fera jamais partie, sauf par les quelques éléments d'oxygène, de carbone et d'azote qu'il lui aura transmis, d'une humanité qui, elle, sera heureuse, fraternelle, mais qui, elle aussi, n'aura pour fin que la décomposition du tombeau ou les cendres du four crématoire, eh bien non, le croyant ne peut pas suivre ce libre-penseur-là; il est lui-même trop penseur et trop libre dans sa pensée pour se contenter d'une pareille fumisterie, et tout esprit vraiment impartial est obligé de reconnaître que le plus fou des deux n'est pas celui qu'on pense. L'ancien ministre français, M. Combe, qui passe pour un des libres-penseurs militants de notre époque, n'en a pas moins fait graver sur la tombe de son fils, mort il y a quelques années, cette parole significative : « Aimons-nous dans la mort comme dans la vie; notre cœur nous dit qu'il n'y a pas de séparation éternelle. Nous nous quittons dans l'incertitude, nous nous retrouverons dans la vérité. » Et l'on a souvent cité le mot d'Ernest Renan : « Je veux que l'avenir soit une énigme; mais s'il n'y a pas d'avenir, le monde est un affreux guet-apens. »

3° Un vrai croyant, c'est un homme qui, ne se contentant pas des faits de détail, a senti le besoin de résoudre, ou plutôt de chercher à résoudre l'énigme de l'origine et de la fin de tout ce qui existe. Apprenant, par les savants, les merveilles de la création, de l'infiniment grand comme de l'infiniment petit, saisi en face d'elles d'une profonde admiration, tout comme les fondateurs de la physique moderne, les Newton, les Kepler, les Faraday, les Ampère, les Laplace, il a essayé comme eux d'établir l'hypothèse d'une cause première intelligente, d'un Dieu infiniment grand, plus grand encore que l'univers, et qui aurait fait tous ces calculs que les grands génies de l'histoire refont lentement et à travers des efforts inouïs. Il a mis Dieu à l'origine de tout. Pure hypothèse, c'est entendu, mais hypothèse que sa raison lui rendait nécessaire, et que les expériences de son cœur et de sa conscience ont peu à peu transformée en certitude. D'autre part, ce même croyant a été amené à supposer que ce monde n'a pas seulement une origine, mais un but vers lequel il marche comme vers une fin supérieure. Et il a choisi, comme but, ce même Dieu qu'il avait placé au commencement de tout, puis, de nouveau l'hypothèse intellectuelle est devenue certitude morale, par l'expérience de son cœur et de sa conscience. Du reste, tout ce qu'il a sous les yeux lui permet d'établir cette hypothèse, car jamais il n'a vu d'effet sans cause; tous les fleuves qu'il a rencontrés sur

sa route ont une source et une embouchure, et il s'est dit : puisque le fleuve ne peut pas venir de rien et n'aller nulle part, il doit en être ainsi de ce grand fleuve qui s'appelle l'univers matériel.

Je le demande, est-ce de la folie ? En croyant cela, cet homme a-t-il perdu la raison ? et si, à la place de son hypothèse, on vient lui proposer le trou noir du néant comme commencement et fin, si on essaye de lui dire que la génération spontanée, inadmissible pour l'être distinct, est vraie pour l'ensemble de l'univers, ou ce qui est tout aussi anti-scientifique, que la matière est éternelle, que la vie n'a jamais commencé, en dépit de l'hypothèse de l'évolution; si on vient lui dire qu'à la place du mot de l'Ecriture: «Au commencement était Dieu », il faut mettre : « Au commencement était le fait », non décidément, il ne peut pas trouver que ce qu'on lui propose soit plus intelligent que ce qu'il croit. Hypothèse pour hypothèse, vous ne l'empêcherez pas de préférer la sienne, et tout esprit impartial sera de nouveau obligé de reconnaître que le plus fou des deux n'est pas celui qu'on pense. En doutez-vous ? Voici qui dissipera peut-être vos doutes : « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer, » disait Voltaire. Et il ajoutait : « S'il y a des difficultés à croire en Dieu, il y a des absurdités à n'y pas croire. » Et de son côté, E. Renan écrivait au Père Hyacinthe: « Dieu n'est pas certain, mais il est probable, et la position de ceux qui l'affirment est meilleure que celle de ceux qui le nient. »

4° Un vrai croyant, c'est un homme qui en a fini avec l'idolâtrie, qui ne peut plus croire à un Dieu mort, sourd, aveugle et muet, dans le genre des dieux du paganisme. Il croit, et sa raison le lui dit tout aussi bien que son cœur et sa conscience, que « celui qui a fait l'oreille doit pouvoir entendre, que celui qui a créé l'œil doit être capable de voir, » (Ps. XCIV, 9) et sans grand effort, il en arrive à cette conclusion que le Dieu auquel il croit doit être le Dieu-Providence. Avec Jésus, que tous saluent comme le plus grand homme de l'histoire, ou du moins le meilleur, il croit que ce Dieu entend les prières et qu'il peut les exaucer, non pas pour bouleverser quoi que ce soit, mais pour faire servir ce qui est, ou ce qui peut être, à son véritable but. Il croit d'une foi joyeuse que Dieu n'est pas moins bon qu'un père humain. De même, se dit-il, qu'un père accourt auprès de son enfant quand il est dans la détresse, vient à son aide quand il l'appelle, et est prêt à tout faire pour le consoler, le délivrer, le guérir quand il en a besoin, Dieu qui a créé le père et le cœur du père, ne peut pas faire moins; il n'a pas pu engendrer des fils et des filles, les jeter sur cet îlot perdu dans l'infini, qu'est notre terre, et les abandonner à leur triste sort sans plus s'inquiéter d'eux. Ce qu'un être humain, ce qu'un animal ne fait pas, comment Dieu le ferait-il ? « Une femme oublie-t-elle l'enfant qu'elle allaite ? N'a-t-elle pas pitié du fruit de ses entrailles ? Quand elle l'oublierait,

moi, je ne l'oublierais point, dit l'Eternel. » (Esaïe XLIX, 15.)

Pour avoir admis tout cela après en avoir fait une expérience personnelle, ce croyant a-t-il véritablement fait acte de folie ? Est-il tellement plus fou que celui qui, après avoir supposé que Dieu existe, se représente ce Dieu incapable de voir, d'entendre et de parler, tellement perdu dans l'infini de l'espace et du temps qu'il ne peut rien percevoir, ou tellement insensible bien que rapproché, qu'il ne peut rien sentir ? Il m'est impossible de l'admettre, et vraiment ici encore, il me semble que le plus fou des deux n'est pas celui qu'on pense. Aussi comprenons-nous cette parole du grand Taine : « Je crois à la Providence, à la Providence générale, et je me demande si cette Providence est aussi particulière, » ou celle de M. F. Buisson : « Un homme eut cette idée : Raison, Justice, Amour, Beauté, tous ces noms divers de l'esprit, ce ne sont pas des noms inventés par l'homme. Cet idéal, c'est ce qu'il y a de plus réel au monde. Le Bien parfait, ce n'est pas une idée, c'est un être. C'est l'être véritable. Il vit, il agit, il aime, il crée. C'est l'Esprit éternel, âme de tout ce qui est, père de la création. »

5° Un vrai croyant, c'est un homme qui a rencontré Jésus-Christ, c'est-à-dire un autre homme dont il a fait la connaissance personnelle. Il a pu, au travers des apôtres, et en particulier du plus mystique d'entre eux, l'apôtre Jean, le voir de ses

yeux et le toucher de ses mains. C'est un homme qui étant entré en contact avec Jésus-Christ par les Evangiles, a été frappé de sa perfection morale, de son immense amour, de sa miséricorde infinie. Il a découvert en Christ l'absolu dans le relatif, l'infini dans le fini, Dieu dans l'homme, et il en a conclu qu'un être pareil ne pouvait pas venir d'en bas, mais qu'il devait venir d'en haut, que la terre n'aurait jamais pu produire et présenter à Dieu un échantillon pareil de la race humaine. Au pied de la croix, il a pu se rendre compte de l'impossibilité d'une origine toute humaine et toute terrestre de Jésus-Christ, car qu'ont fait les hommes du Saint et du Juste ? Ils l'ont crucifié après l'avoir couvert de crachats, tandis qu'il se laissait faire dans un amour infini qui paraîtrait fou s'il n'était divin. En d'autres termes, pour le vrai croyant Jésus-Christ est la manifestation suprême du Dieu-Providence. C'est ce Dieu entrant dans l'histoire, se mêlant à notre race, agissant d'une manière souveraine et miséricordieuse, en tout temps, sur l'humanité tombée et révoltée; « c'est le reflet de la gloire de Dieu, l'empreinte de sa personne, » (Héb. I. 3) « la Parole fait chair. » (Jean I. 14.) Il ne vient pas d'en bas, mais d'en haut, il ne peut venir que d'en haut. Quand, dans une chambre obscure, je vois un rayon de lumière, chaud, brillant, apparaître soudain, j'en conclus tout naturellement qu'il y a quelque part un soleil qui l'envoie. Une telle conclusion n'est pas celle

d'un fou, elle est trop naturelle. Le serait-elle autant si je disais en voyant le rayon : « Ce rayon ne prouve pas le soleil; il me ferait plutôt croire que le soleil n'existe pas! » C'est là cependant ce que le libre-penseur matérialiste veut que je croie : il s'efforce de me prouver qu'une humanité mauvaise, égoïste comme la nôtre a pu tout à coup, il y a bientôt deux mille ans, donner au monde un être pareil, puis, qu'elle s'est à ce point contredite elle-même, qu'après avoir incarné la perfection, elle s'est fait un malin plaisir de la fouler aux pieds. Que dis-je ? il veut, cet homme qui m'étonne, me déconcerte de plus en plus, cet homme qui semble prendre à cœur de heurter constamment, non plus mon cœur et ma conscience seulement, mais encore ma raison et mon intelligence, il veut me faire admettre que Jésus-Christ, la personne unique, la personne admirable du Sauveur du monde, est le produit de je ne sais quelle combinaison chimique sortie tout à coup de la cornue !

Eh bien non, jamais nous ne pourrons l'admettre, notre raison s'y refuse; nous ne sommes pas assez croyants, disons le mot, pas assez crédules pour le faire; nous sommes trop positifs, nous sommes trop modernes, nous avons trop besoin de preuves pour accepter des hypothèses pareilles, pour faire de pareils sauts périlleux dans le vide. Et vraiment, encore une fois, je ne crois rien exagérer en répétant que le plus fou des deux est de moins en moins celui qu'on pense. De

nouveau, ici, des hommes qui ne passent pas précisément pour des sots, confirment ce que nous venons de dire. « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, a écrit J.-J. Rousseau, la vie et la mort de Jésus-Christ sont d'un Dieu. » Et Napoléon, de son côté, disait à Ste-Hélène: « Cet homme-là était plus qu'un homme, car il a réussi à faire de chaque âme humaine une annexe de la sienne. »

6° Enfin, le vrai croyant est un homme qui, à travers Jésus-Christ a eu comme la vision d'une humanité nouvelle, d'une humanité répondant parfaitement aux exigences de la raison, du cœur et de la conscience. Jusqu'alors l'humanité qu'il a rencontrée, celle qu'il connaît et dont il fait partie, a eu l'habitude de se faire servir et de vivre pour elle-même en exploitant les autres, et même en les écrasant s'ils lui font obstacle. Sa devise a toujours été : *se servir les uns des autres;* de là les guerres, les luttes, la tyrannie et les haines. Mais, en Jésus-Christ, le croyant a pu contempler une humanité nouvelle, née de lui comme d'un second Adam, et dont la devise est : *se servir les uns les autres*. Une seule lettre changée, et c'est le jour après la nuit, la vie remplaçant la mort, le royaume de lumière succédant au royaume des ténèbres. Alors, saisi par cette vision, enthousiasmé, élevé au-dessus de lui-même par la contemplation de cet idéal, le croyant s'est dit : « L'humanité sera cela, ou elle ne sera pas; l'humanité sera frater-

nelle, elle deviendra une famille, la famille de Dieu, ou elle périra! » Et, dans la mesure de ses forces, parfois hélas au milieu de bien des inconséquences, d'innombrables défaillances, de coupables infidélités, il s'est pourtant mis à l'œuvre. Il a cherché à construire la cité de demain. Aussitôt il a été critiqué, tourné en ridicule, jugé sévèrement, tant ses idées contrastaient avec celles des autres. Chaque fois qu'il a essayé de faire quelque chose, il a rencontré des hommes, des libre-penseurs en particulier, résolus à l'empêcher de réussir. Chacune de ses entreprises a été entravée de mille manières, comme du reste toutes les œuvres de ces fous qui s'appellent les *mômiers*. Mais il a persévéré quand-même, soutenu par la puissance d'un homme, aidé par l'invisible Ami qui se tenait à ses côtés et lui redisait sans cesse: « Vous aurez des tribulations dans le monde, mais prenez courage, j'ai vaincu le monde. » (Jean XVI. 33.) Hélas! parmi ces croyants qui avaient si bien commencé, il en est qui se sont découragés: on n'en a été que plus cruel à leur égard. On n'a pas manqué de dire d'eux qu'ils étaient des lâches ou des hypocrites, et qu'il est honteux d'avoir encore des défaillances ou de l'égoïsme quand on se dit chrétien.

Mais d'autres, heureusement, une minorité seulement, ont persévéré dans la lutte quotidienne contre eux-mêmes et contre le mal. Je le demande, sont-ils réellement fous de poursuivre à

l'égard de l'humanité un idéal pareil ? Je sais bien qu'il y a parmi les libres-penseurs des hommes sincères, qui désirent vraiment le bien de l'humanité, s'efforcent d'être altruistes et fraternels et voudraient faire descendre sur la terre le règne de la fraternité après lequel ils soupirent; en d'autres termes, il y a des libres-penseurs matérialistes infiniment meilleurs que leurs théories. Mais comment ces hommes ne sentent-ils pas qu'en agissant ainsi ils sont inconséquents, puisque logiquement leur morale doit être la morale du plaisir, ou pour employer une expression qui revient constamment dans les conférences de l'un d'eux, la morale de la volupté ? Comment ne comprennent-ils pas qu'avec l'esprit simpliste de l'immense majorité des hommes, une morale pareille ne peut préparer que des luttes, des jalousies, des divisions et finalement la mort ? Persuader quelqu'un que son intérêt personnel doit être sa première préoccupation, lui proposer comme devise : « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons! » (Esaïe XXII. 13) lui dire et lui répéter sans cesse que, sortis du néant, c'est vers le néant que nous marchons tous, et que, par conséquent, tous nos efforts ne servent en définitive à rien, c'est malgré tout empêcher le triomphe de la fraternité et de la justice, c'est maintenir le droit du plus fort, du plus égoïste, c'est proposer comme idéal à l'humanité les instincts de la bête féroce plus ou moins apprivoisée, plutôt que ceux de l'agneau.

Encore une fois, je le répète, entre le disciple du Christ qui, s'il est conséquent, aime et sert les autres, et l'homme qui, au contraire, a comme idéal de s'aimer et de se servir soi-même, le plus fou des deux n'est pas celui qu'on pense.

Il serait temps d'ouvrir enfin les yeux; il serait urgent que le peuple, en particulier, se rendît compte de quel côté est la vraie sagesse, pour se mettre résolument de ce côté et soutenir ceux qui, l'ayant entrevue, s'efforcent de la manifester dans leur vie.

A ceux qui pourraient douter encore de ce que nous venons de dire, il ne sera peut-être pas inutile de rappeler ce qui se passe aujourd'hui même en France. Non pas, je me hâte de le dire que cette nation soit plus mauvaise qu'une autre, mais là du moins on ose dire et faire ouvertement ce qu'on dit et fait en cachette ailleurs. Or, quiconque est au courant des affaires de ce grand pays sait que la libre pensée y souffle comme un vent de folie; c'est ainsi qu'on a vu un gouverneur de Madagascar, jadis maire de la seconde ville de France et qui se vantait d'être socialiste, s'efforcer néanmoins de faire disparaître le christianisme évangélique de la grande île africaine. Il a cherché à faire fermer les églises; il a empêché qu'on en construisît de nouvelles; il a suscité toutes espèces d'obstacles à l'œuvre des missionnaires et à l'exercice fidèle de la piété malgache; puis, il s'est attaqué aux Unions chrétiennes de jeunes gens et a tâché de les faire

disparaître. Et comme on lui demandait raison de cet acte, il s'est écrié : « Je ne veux pas des Unions chrétiennes parce qu'elles font des hommes et que je ne veux pas des hommes à Madagascar : car nous aurions trop de peine à les mener! » Et nous sommes au commencement du vingtième siècle! Dans un banquet de libres-penseurs auquel il prenait part, après son retour en France, il s'écriait : « La bataille émancipatrice commence à peine : l'Eglise est plus dangereuse que jamais; la guerre n'est plus entre elle et l'Etat, mais entre ceux qui croient et ceux qui ne croient pas. Il faut s'attaquer à l'idée religieuse elle-même. »

Bien plus, au dire de certains journaux, tels que *Le Gaulois,* une armée d'instituteurs libres-penseurs s'efforcent de faire disparaître des grammaires et des manuels d'enseignement tout ce qui touche de près ou de loin à la religion. Quel danger pour les enfants de rencontrer le nom de Dieu au cours de leurs études! C'est ainsi que l'édition de 1909 de la Grammaire française de Larive et Fleury diffère, à cet égard, de celle de 1887. En 1887, nous lisons cette phrase : « Dieu est grand », en 1909, nous trouvons : « Paris est grand ». En 1887 : « Dieu est miséricordieux » ; en 1909 : « Cette plaine est fertile. » En 1887 : « Tous les peuples avaient un souvenir, une réminiscence confuse du déluge; » en 1909 : « Les peuples de l'Italie avaient un souvenir, une réminiscence confuse des éruptions du Vésuve. » En 1887 : « Les passagers d'un

vaisseau près de périr lèvent les mains et les yeux au ciel pour implorer la protection divine; » en 1909 : « Quand le sang circule mal chez les malades, ils ont les pieds et les mains enflés. »

Tant il est vrai que l'homme, en cherchant à se débarrasser de Dieu, est bien près de tomber dans la folie. Le psalmiste ne disait-il pas déjà : « L'insensé dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu. L'Eternel du haut des cieux regarde les fils de l'homme pour voir s'il y a quelqu'un qui soit intelligent, qui cherche Dieu. » (Ps. XIV. 1 et 2.) Et l'Ecriture nous raconte l'histoire du roi Nébucadnetsar qui, pour s'être enorgueilli, devint fou, au point de ressembler au bœuf paissant dans le pâturage, jusqu'au jour où la raison lui revint, quand il leva les yeux vers le ciel. (Daniel IV, 34.) Paul, de son côté, dit des païens idolâtres : « Se vantant d'être sages, ils sont devenus fous, et ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible en images représentant l'homme corruptible, des oiseaux, des quadrupèdes, des reptiles. » (Romains I, 22-23.)

Nous tenons à répéter encore une fois avant de conclure que tous les libres-penseurs matérialistes n'en sont pas là, heureusement, mais nous demandons que la libre-pensée moderne, aussi longtemps qu'elle présentera au monde des spécimens pareils de folie intellectuelle, cesse d'accuser de folie ceux qui ont encore le bonheur d'être croyants. Je sais bien que lui demander cela au-

jourd'hui paraît exorbitant, puisqu'un docteur français M. Binet-Senglé trouve des lecteurs lorsqu'il écrit une série de volumes sur *La Folie de Jésus*, folie alcoolique, s'il vous plaît, car le Sauveur du monde serait né d'un père buveur, et puisque, d'autre part, des conférenciers allemands se taillent un succès facile à Berlin, à Francfort et ailleurs, en démontrant, preuves à l'appui, que Jésus n'a jamais existé. Mais je sais qu'à côté de ces fanatiques de la libre-pensée, il en est d'autres qui sont parfaitement sincères et qui ont cru défendre les droits de la raison en rejetant toute religion. C'est à ceux-là que je voudrais m'adresser en terminant. Je les supplie de ne pas se laisser influencer par des partis-pris et des idées préconçues, et de se placer résolument, avec leur cœur, leur conscience et leur raison, en face de Jésus de Nazareth. Dans la mesure où ils seront sincères et où ils oublieront la galerie prête à les applaudir, ils ne tarderont pas, j'en suis convaincu, à reconnaître que Jésus est bien l'homme le plus sage, le plus équilibré, le plus harmonique qui ait jamais paru sur la terre, et que c'est nous, si différents de lui, qui ressemblons à des fous. Il est même tellement sage, il nous a été tellement fait « sagesse de la part de Dieu » (1 Cor. I, 30), que ses plus fervents disciples ont de la peine à lui ressembler tant il est au-dessus d'eux : les critiques que l'on adresse aux chrétiens ne seraient pas si sévères, si la conscience ne rendait pas,

comme malgré elle, hommage au plus sage des représentants de l'humanité. Que ces libres-penseurs se placent donc en face de lui en toute sincérité de cœur, qu'ils s'efforcent de suivre son exemple, d'imiter sa vie, et ils verront bientôt que plus on devient sage soi-même, plus on reconnaît et plus on admire la sagesse de Jésus-Christ.

Et quant à ceux qui sont persuadés de cette sagesse, quant à ceux qui s'efforcent, en disciples fidèles de Jésus, de vivre chrétiennement, qu'ils cherchent à être aussi conséquents que possible avec leurs principes, en agissant sagement dans tous les détails de leur vie. Qu'ils ne craignent pas de penser leur foi; qu'ils recherchent la vérité sous toutes ses formes, sans avoir jamais peur des résultats auxquels ils pourront être amenés. Il faut qu'un chrétien soit plus sage que les autres, il faut qu'il montre dans ses actes la supériorité de la sagesse de son Maître. Mais que ces chrétiens prennent d'avance leur parti de ne pas convaincre ceux qui se refusent à l'être, car ainsi que l'a écrit saint Paul : « pour ceux qui périssent, la croix sera toujours une folie », et ceux qui la suivent apparaîtront toujours, au sein d'une humanité rendue insensée par le péché, comme des gens qui ont perdu la raison.

La conscience et la Bible.

« Vous sondez les Ecritures, car vous pensez avoir par elles la vie éternelle. Ce sont elles qui rendent témoignage de moi, et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie. » (Jean V, 39-40.)

« C'est l'Esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. » (VI, 63.)

« Commençant par Moïse et par tous les prophètes, Jésus leur expliqua dans les Ecritures ce qui le concernait. » (Luc XXIV, 37.)

« La lettre tue, mais l'Esprit vivifie. » (2 Cor. III, 6.)

« Toute Ecriture inspirée de Dieu est utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et propre à toute bonne œuvre. » (2 Tim. III, 16-17.)

Dans deux remarquables études, publiées dans la *Semaine littéraire* des 7 et 14 novembre 1908 et intitulées : « Le silence de Vinet », M. Paul Seippel fait remarquer que, au point de vue dogmatique et religieux, Vinet n'a jamais dit qu'une partie

de sa pensée, et qu'il a tenu, sur plus d'un point, à garder un silence prudent, non certes par lâcheté, mais pour ne pas scandaliser les faibles.

Avec M. Seippel, nous ne pouvons nous empêcher de le regretter, car à en juger par la lumière extraordinaire que le grand penseur vaudois a projetée sur tant de questions, la question ecclésiastique en particulier, nous devinons sans peine les services qu'il aurait pu nous rendre sur le terrain doctrinal. Si lui, avec l'autorité que tous lui reconnaissent, nous avait dit franchement sa pensée, un temps considérable eût été gagné, bien des peines nous eussent été épargnées, et l'Eglise de Dieu en aurait bénéficié la toute première. Il y a encore tant d'obscurité dans les esprits, tant de malentendus douloureux, tant d'incertitudes angoissantes, que nous ne pourrions que nous réjouir d'avoir, sur les points de doctrine, toute la pensée d'un chrétien tel que Vinet, particulièrement en ce qui concerne les Saintes-Ecritures et leur rapport avec la conscience.

Au moment d'aborder ce grave et délicat problème, qu'il me soit permis d'adresser un mot de sympathie profonde à toutes les âmes que ce problème angoisse. Il existe chez certains de nos contemporains une absence de trouble, une tranquillité d'esprit bien plus inquiétante que leurs angoisses à elles. Tant de gens sont si absorbés par les choses matérielles, par leurs affaires ou leurs plaisirs ou tout simplement par le terre-à-terre de

la vie quotidienne qu'ils ne comprennent pas ceux qui se préoccupent encore de choses pareilles. « La conscience et la Bible! Mais qui donc, aujourd'hui, perd encore son temps à s'occuper de telles balivernes ? N'avons-nous pas plus et mieux à faire ? Quand il faut gagner sa vie et faire face à des difficultés d'ordre matériel, quand on est engagé dans la lutte pour l'existence, on n'a pas le loisir de s'occuper de ces questions; les pasteurs ne sont-ils pas là, d'ailleurs, pour les résoudre à notre place ? »

Les âmes auxquelles je pense, et que je voudrais rassurer, sont infiniment plus dignes d'intérêt; elles veulent la vérité; elles cherchent la paix intérieure; elles désirent une certitude non pas extérieure et temporelle, mais profonde et définitive; elles veulent le terrain solide de la foi d'expérience; le pain de vie leur est plus nécessaire que le pain du corps. Elles se sont posé le grand problème de Dieu et de l'au-delà, car elles ont compris que c'était là la grande question, et comme la Bible leur donnait une solution satisfaisante, elle est devenue pour elles le plus précieux des trésors, un livre vraiment divin auquel elles tiennent par-dessus tout. Aussi je comprends qu'elles soient troublées quand elles s'aperçoivent, ou croient s'apercevoir, qu'on veut leur ôter leur Bible, ou qu'elles s'imaginent que les adversaires l'auront bientôt réduite au silence.

Il faut avouer que si leur trouble peut parfois

paraître exagéré — nous allons dire pourquoi — il s'explique facilement en face du ton tranchant et autoritaire de tant de savants, de beaucoup de théologiens en particulier, qui semblent se faire un malin plaisir de scandaliser les âmes qu'ils devraient éclairer, et qui, ne comprenant pas leur glorieuse mission et leur grande responsabilité, se font un jeu de démolir la foi d'autrui. On l'a dit, non sans raison, ces théologiens-là ne seront contents que lorsqu'il ne restera plus de la Bible que la couverture. Si le scepticisme qu'ils ont adopté les satisfait, ils devraient penser un peu aux autres, et se rendre compte que le cœur a des besoins tout aussi impérieux que la raison. Les résultats critiques et négatifs auxquels ils sont arrivés, ne sont d'ailleurs pas toujours si certains pour que ces savants aient le droit de se montrer à ce point absolus dans leurs négations. Ils devraient commencer par se mettre d'accord entre eux, avant de vouloir imposer à autrui des résultats sur lesquels ils sont très loin de s'entendre.

D'autre part, ce qui trouble les âmes dont je parle, c'est de constater la même note chez d'autres savants, qui ne sont pas des théologiens. J'avoue, quant à moi, n'avoir jamais rencontré ce ton autoritaire autant que chez certains savants de second ordre, esprits vulgarisateurs plutôt que créateurs, mais enfin gens instruits, ou qui se croient tels, et qui voudraient nous faire admettre l'infaillibilité de la science se substituant

à celle du pape. Or, l'une comme l'autre, nous inspirent la même profonde horreur.

Je pense, par exemple, au grand Haeckel, qui, aujourd'hui, séduit tant de jeunes avec son fameux monisme. Si séduisante que soit son hypothèse, ce n'est tout de même qu'une hypothèse, et l'on sait qu'avec les hypothèses, la plus stricte prudence est de rigueur. Savants et théologiens devraient être plus prudents et plus modestes, car ils savent fort bien à quel point les affirmations de la science ont varié d'un siècle à l'autre.

Mais il y a plus; le ton tranchant est devenu à la mode chez presque tous les libres-penseurs matérialistes. Dans leurs congrès internationaux, ils apparaissent, beaucoup d'entre eux du moins, si fanatiques, si exclusifs, que la question religieuse ne peut plus se poser pour eux. Ils ont des partis-pris qui les empêchent de reconnaître l'une des manifestations les plus universelles de l'esprit humain : le phénomène religieux et tout ce qui l'accompagne. Comment de tels procédés, adoptés dans des milieux si divers, et par des gens qui imposent par leur supériorité plus ou moins usurpée, ne troubleraient-ils pas les âmes pieuses, modestes, délicates, qui ont besoin de certitude et d'espérance ?

Ah! qu'elles le sachent bien, leur angoisse nous attire vers elles, car nous ne pouvons pas nous empêcher de considérer ces âmes comme l'élite de l'humanité : à toutes les époques et dans tous les

pays, ce sont les hommes qu'ont tourmentés les questions religieuses et morales qui ont le plus contribué à faire avancer l'humanité, non pas peut-être, vers plus de connaissance, mais vers plus de bonté, de paix, d'espérance. Aussi ma pensée, en venant traiter devant ces âmes le redoutable problème de la conscience et de la Bible, n'est-elle pas d'augmenter encore leur trouble, mais de chercher à le faire disparaître en leur prouvant que si leur foi repose sur le vrai fondement, elles n'ont rien à craindre du tout, et qu'elles peuvent avoir toute confiance dans la Bible et dans la conscience éclairée par la Bible. Car, sans qu'elles s'en doutent, la Bible elle-même a fait leur éducation; elle les a beaucoup plus qu'elles ne le pensent, affranchies d'une autorité tout extérieure. Je voudrais leur montrer qu'elles n'ont rien à craindre à suivre leur conscience éclairée par le Saint-Esprit, et les aider à prendre conscience de la liberté glorieuse à laquelle elles ont été amenées par Jésus-Christ.

Mais auparavant, je tiens à dire catégoriquement que jamais la Bible n'a eu autant de valeur à mes yeux que maintenant, et que jamais je ne l'ai mieux considérée comme renfermant la Parole de Dieu et faisant autorité en matière spirituelle et religieuse pour tous les temps et pour tous les hommes. Si, à plus d'un égard, je n'en suis plus à la foi de mon enfance, ce n'est pas que j'aie moins de confiance dans le document sacré;

je suis, au contraire, plus convaincu que jamais de son inspiration divine, mais j'y crois autrement, d'une façon plus solide, depuis que je suis arrivé à une conception, à la fois large et fidèle, qui me permet d'envisager en face et sans crainte les résultats, quels qu'ils soient, de la critique sacrée. Je suis trop sûr de la vérité renfermée dans la Bible, et que nous ont transmise les hommes de Dieu inspirés par son Esprit, pour redouter encore, comme autrefois, la critique de l'Ancien et du Nouveau Testament et les conclusions auxquelles elle peut nous amener.

Voici quelques thèses à l'appui de ce que je viens d'affirmer :

I. Le devoir de tout homme sérieux, et surtout du chrétien, est de chercher et d'aimer ardemment la vérité, même si cette vérité dérange certaines idées préconçues ou traditionnelles. Quand on croit au Dieu vivant et vrai, quand on est sûr « qu'il n'est pas un homme pour mentir ni un Fils d'homme pour se repentir » (1 Samuel XV, 29), quand on a rencontré sur sa route celui qu'il nous a envoyé et qui s'est appelé lui-même la vérité, la recherche de la vérité ne fait plus peur; elle attire et passionne bien plus qu'elle n'effraye. La vérité ne change pas; elle est absolument immuable : ce qui change, ce sont nos conceptions particulières, les idées que nous pouvons nous en faire. Or, la vérité est si grande, et nous sommes si petits, que nous ne devons pas prétendre arriver à

elle du premier coup, ni tout seul. Chacun représente, en quelque sorte, et reflète une parcelle de la vérité, et ces innombrables parcelles donnent la vision d'une partie de la vérité. Aussi avons-nous besoin les uns des autres et, à mesure que nous nous développons, devons-nous nous attendre à des modifications dans notre compréhension de la vérité.

Pour lui rester fidèles, nous devons être prêts à modifier certaines des conceptions de notre enfance si d'autres, plus exactes et plus conformes à la réalité, peuvent leur être substituées. De grâce, ne nous croyons pas infaillibles; combattons de toutes nos forces et pratiquement le dogme de l'infaillibilité protestante, presque plus dangereux que l'autre, car il est plus dissimulé. Fidèles à l'enseignement de Jésus, nous ne voulons ni pape, ni directeur autre que Dieu lui-même et celui qu'il nous a donné : « Ne vous faites pas appeler directeurs, car un seul est votre directeur, le Christ. » (Matth. XXIII, 10.)

Or, dans la recherche de la vérité, la sincérité est de première importance, car elle en est la clef. Etre sincère, c'est-à-dire vrai vis-à-vis de soi-même, c'est être déjà dans la vérité, c'est avoir mis le pied sur la première marche qui y conduit, et celui qui est sincère est, selon nous, bien plus dans la vérité que celui qui n'est pas sincère, quand même ce dernier serait intellectuellement le plus orthodoxe des croyants. S'il en est ainsi,

nous considérerons comme un péché de fermer les yeux pour ne pas voir, de condamner en bloc la science critique de peur de perdre la foi. Discuter sa foi, ou mieux encore la penser, est non seulement permis, mais même nécessaire, et la mentalité des frères ignorantins est aussi contraire à l'esprit de l'Evangile qu'à celui de la vraie science. Etouffer la discussion, faire taire sa raison, c'est tout simplement avouer, ou bien que l'on n'est pas sûr de ce que l'on croit, ou bien que l'on manque de sincérité. C'est, dans les deux cas, fuir la vérité plutôt que de la chercher; c'est pour le moins manquer de foi en elle : « Examinez toutes choses et retenez ce qui est bon. » (1 Thess. V, 21.)

II. Pour arriver à la vérité dans le domaine religieux, il faut soigneusement distinguer entre la croyance et la foi, soit dans leur méthode, soit dans leur objet. Dans leur méthode, parce que la croyance est avant tout affaire intellectuelle, tandis que la foi est affaire de cœur et de conscience. Par la croyance, j'admets, ou plutôt ma raison admet des choses, des faits, des idées surtout, qui s'imposent à elle parce qu'elles lui apparaissent évidentes, sans que pour cela je me les sois assimilés le moins du monde; c'est un domaine tout extérieur qui peut n'avoir aucune influence sur ma personne et sur ma conduite. Dans la foi, au contraire, entrent en jeu toutes les facultés de mon être, et en première ligne ces facultés essen-

tielles qui sont les facultés morales; si la foi est normale, elle me prend tout entier, et exerce une influence profonde sur toutes les parties de mon être. Pourquoi cela ? Parce que, par elle, je m'assimile ce que je n'avais fait que concevoir jusqu'ici.

Il se peut que je commence par la croyance, mais malheur à moi si j'en reste là, car la croyance seule n'a jamais sauvé personne : « Les démons, dit Jacques, croient en Dieu et ils en tremblent. » (II, 19.) Bien plus, cette croyance même peut m'être un piège en me donnant des illusions sur moi-même, en me laissant croire que, parce que je suis un orthodoxe de tête, je suis par là même un orthodoxe de vie. On sait ce qu'étaient devenus, du temps de Jésus, ces hommes, les orthodoxes d'alors, les Pharisiens, dont les croyances étaient à bien des égards irréprochables : des ennemis de la vérité qui ne trouvèrent rien de mieux, quand la vérité incarnée dans la personne du Christ apparut devant eux, que de la combattre et de s'en débarrasser. La croyance qui ne devient pas de la foi risque d'aboutir tôt ou tard aux cris des ennemis de Jésus : « Ote, ôte, crucifie, crucifie! » (Jean XIX, 15.)

Mais ce n'est pas seulement quant à leur méthode que la croyance et la foi diffèrent : c'est tout autant, c'est encore plus peut-être quant à leur objet. En effet, la croyance a pour objet un fait, une idée, une vérité abstraite, un dogme, un livre;

tandis que l'objet de la foi est une personne. La foi est donc une relation de personne à personne; dans la religion chrétienne, c'est la relation avec Jésus-Christ et par lui, le frère aîné, avec le Père céleste; relation faite de confiance, d'obéissance, de consécration, d'intimité, de véritable communion. Par la foi, les deux êtres unis n'en forment plus qu'un, et réalisent déjà ici-bas quelque chose du glorieux programme du ciel où « Dieu sera tout en tous. » (1 Cor. XV, 28.)

En ce qui concerne la question qui nous occupe, il est de toute importance, pour que nous passions de la croyance à la foi, que nous donnions à la personne du Christ une place supérieure à celle que nous donnons à la Bible. Vis-à-vis de la Bible, je peux en rester à la croyance, et n'être pas chrétien, tout en étant croyant. A l'égard de Jésus-Christ, je dois aller infiniment plus loin, jusqu'à la foi. Par la foi, je m'unis à lui, et je deviens un chrétien.

N'y a-t-il pas eu trop longtemps, et n'y a-t-il pas trop souvent encore aujourd'hui, des hommes qui, pour en être restés à la croyance, n'ont connu ni la paix parfaite, ni la certitude entière que donne la vérité chrétienne ? Tout au fond de leur cœur subsiste une vaste inquiétude, une peur secrète, car ils ne sont pas parfaitement sûrs de ce qu'ils croient, et leur salut repose trop uniquement sur une activité de leur intelligence. Qu'ils y prennent garde! Lorsqu'ils seront sur leur lit de mort

et que leur cerveau ne fonctionnera peut-être plus bien, ils risquent de voir s'écrouler une piété qui ne reposait que sur la raison. Il en est tout autrement pour ceux qui, comme l'aveugle-né, peuvent s'écrier : « Je sais une chose, c'est que j'étais aveugle et que maintenant je vois. » (Jean IX, 25) ou comme les Samaritains : « Ce n'est plus à cause de ce que tu nous as dit que nous croyons, car nous l'avons entendu nous-mêmes et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde. » (IV, 42.)

III. Nous devons reconnaître, précisément pour être fidèle à la vérité, que la Bible n'est pas un livre, mais une collection de soixante-six livres de valeur très inégale, écrits à des époques parfois très anciennes et très obscures, ou au contraire singulièrement privilégiées, comme par exemple celle de l'apparition de Jésus-Christ, et par des hommes très différents les uns des autres. Les auteurs de ces livres ne peuvent pas être comparés les uns aux autres. Les uns, suivant le temps où ils vivaient et leur piété personnelle, avaient évidemment une portion de l'Esprit de Dieu beaucoup plus grande que les autres. Chacun s'efforçait de faire briller la lumière qu'il possédait, mais cette lumière variait d'éclat et d'intensité d'un homme à l'autre. Nul ne peut nier qu'avant l'apparition de Jésus-Chrit, soleil de justice qui porte la santé dans ses rayons, lumière du monde qui dissipe toutes nos ténèbres, les hommes n'étaient

guère éclairés que par une lumière peu éclatante, rappelant celle de la lune ou de la voie lactée. Il en fut tout autrement après le lever du soleil de justice : « Les ténèbres ne règneront pas toujours sur la terre, dit le prophète Esaïe, le peuple qui marchait dans les ténèbres voit une grande lumière; sur ceux qui habitaient le pays de l'ombre de la mort une lumière resplendit. Car un enfant nous est né, un fils nous est donné, et la domination reposera sur son épaule. » (VIII, 23 et IX, 1, 5.) De là cette parole significative de Jésus : « Je vous le dis en vérité, parmi ceux qui sont nés de femmes, il n'en a pas paru de plus grand que Jean-Baptiste. Cependant, le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que lui. » (Luc VII, 28.)

Je suis persuadé que la théorie du bloc biblique, c'est-à-dire de l'ensemble intangible des soixante-six livres tombés du ciel, est aussi fausse que dangereuse : fausse, car on sait la lenteur avec laquelle ces livres ont été écrits, puis groupés; certaines épîtres ont suscité des discussions entre l'Eglise d'Orient et l'Eglise d'Occident, qui ne se sont terminées que tardivement, et même au XVI[e] siècle, la Bible contenait encore des livres dits apocryphes, très hardiment mis de côté par Calvin, mais conservés soigneusement par Luther et par l'Eglise romaine. D'autre part, cette théorie est dangereuse, parce qu'elle oblige à mettre tous les livres sur le même pied sans tenir compte des

contradictions secondaires, mais réelles, qui existent entre les différents récits des mêmes faits.

Il est impossible, par exemple, de donner une égale importance à l'ordre de Dieu : « Tu ne tueras point, » et à cet autre ordre : « Tu tueras ton fils unique, tu massacreras tous les Cananéens, tu éventreras les femmes enceintes. » Il est impossible de donner la même valeur à cette parole de David : « O Dieu! brise les dents de mes ennemis dans leur bouche! (Ps. LVIII, 7.) Heureux qui saisit tes enfants et les brise sur le roc! » (Ps. CXXXVII, 9) et cette autre : « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent. » (Matth. V, 44.) Des paroles semblables ont été évidemment prononcées à des époques très différentes et représentent par conséquent des mentalités et des points de vue très dissemblables aussi. Notre conscience, éclairée par l'esprit de Christ, nous dit lesquelles sont paroles humaines et passagères, lesquelles paroles divines et éternelles. Qu'on ne vienne donc plus nous parler de la théorie du bloc qui n'a jamais existé que dans l'imagination de cet être étrange qui porte le nom d'homme.

IV. Nous avons le devoir, pour peu que nous voulions nous orienter au milieu de ces nombreux livres, si variés d'inspiration et de valeur, de distinguer nettement entre la parole écrite et la pa-

role vivante. Ce qui donne à celle-là son infinie valeur, une valeur absolument unique, c'est qu'elle est toute pénétrée de celle-ci : sans Jésus-Christ, la parole vivante, la Bible, parole écrite, perdrait sa valeur, car elle est l'écrin dont le prix vient du joyau qu'il renferme; ce joyau supprimé, il redevient un écrin tout ordinaire. De là la parole si poignante de Jésus aux Pharisiens : « Vous sondez les Ecritures, parce que vous pensez avoir en elles la vie éternelle; ce sont elles qui rendent témoignage de moi : et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie! » (Jean V, 39.) Plus les Pharisiens auxquels il s'adressait connaissaient leur Ancien Testament jusqu'à pouvoir dire le nombre de mots qui le composaient, et désigner même le mot central, plus il est terrible de penser qu'ils n'avaient pas su y découvrir la parole vivante. La lettre les avait tellement aveuglés qu'ils n'en trouvaient plus l'esprit. La lettre de la Bible était à ce point devenue leur credo qu'ils ne surent pas reconnaître en Jésus de Nazareth le Christ que pourtant elle leur annonçait avec tant de force.

La tristesse des disciples se rendant à Emmaüs provenait de la même cause : ils n'avaient pas découvert dans l'Ecriture le Messie souffrant et mourant, et leur foi était près de faire naufrage, parce que eux aussi n'avaient pas su voir la parole vivante à travers la parole écrite. De là la parole de Jésus : « O hommes sans intelligence, et dont le cœur est lent à croire tout ce qu'ont dit

les prophètes! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses et qu'il entrât dans sa gloire! Et commençant par Moïse et tous les prophètes, il leur expliqua dans toutes les Ecritures ce qui le concernait. » (Luc XXIV, 25-27.)

V. Il faut distinguer soigneusement entre l'autorité extérieure et l'autorité intérieure, c'est-à-dire la conscience. On a longtemps reproché aux chrétiens de croire en vertu d'influences extérieures : tradition, éducation, église, conducteur spirituel, Livre saint. Le reproche était fondé; il l'est encore dans trop de milieux. Mais nous connaissons aussi bien des chrétiens qui ne croient pas parce qu'on leur a dit de croire, mais parce qu'ils ont fait une expérience personnelle et profonde qui leur a donné une certitude intérieure. En vertu de quel principe ? Précisément du principe de l'autorité de la conscience. Nous affirmons en leur nom, comme en notre propre nom, que c'est elle qui décide, en dernier ressort, si une chose est vraie ou fausse. Après avoir examiné de très près une question, avoir balancé le pour et le contre, c'est elle, et elle seule, qui a le droit de donner la préférence à certaines raisons plutôt qu'à d'autres. Tant que le croyant n'a pas fait cette expérience, sa foi ne repose pas sur le roc, et si gagnée que soit sa raison, il n'est au fond pas véritablement convaincu. Aussi suffira-t-il d'une critique plus ou moins hostile à l'endroit de ses convictions pour que celles-ci soient ébran-

lées, sinon détruites. Il en est tout autrement, lorsqu'on est arrivé à une conviction religieuse en vertu d'une décision de la conscience. Tout l'effort de la Réforme a précisément porté sur ce fait essentiel à la formation de l'expérience religieuse. Les réformateurs ont sans cesse cherché à dégager l'âme individuelle de l'autorité extérieure et tyrannique du prêtre et de l'Eglise, pour l'amener à se soumettre aux verdicts de la conscience. Sans la conscience, ils n'auraient jamais pu accomplir leur œuvre, que dis-je ? ils n'auraient pas même pu s'affranchir eux-mêmes de la tyrannie romaine.

VI. Nous nous hâtons d'ajouter qu'il ne s'agit pas ici d'une conscience quelconque, mais bien de la conscience chrétienne. Qu'est-ce que la conscience chrétienne ? Celle qui a été réveillée, restaurée, transformée par Jésus-Christ sous l'influence du Saint-Esprit, de telle sorte qu'elle est devenue comme la voix intérieure de cet Esprit partant des profondeurs de l'âme humaine. Qu'est-ce à dire ? sinon que la véritable autorité, la seule que nous reconnaissions, c'est l'autorité de Jésus-Christ. C'est à elle seule que nous nous soumettons. Ils ont donc bien tort ceux qui objectent à l'autorité de la conscience ses variations, voire même ses contradictions. Oui, si elle était seule en cause, l'objection aurait toute sa valeur, mais s'il s'agit de la conscience formée à l'école de Jésus-Christ, cette objection tombe. On l'a dit, ce

qui varie dans la conscience, ce n'est pas le *Tu dois,* c'est-à-dire l'ordre ou l'impératif catégorique, mais plutôt son application, en vertu précisément du milieu, de l'éducation, des influences diverses, etc., et parce que Dieu veut faire de nous des personnalités et non des machines. Quand cet impératif catégorique, c'est-à-dire l'élément stable de la conscience, a été mis en contact avec Jésus-Christ et a fait lui-même sa soumission devant cette autorité suprême, la conscience commence à être éclairée, et c'est la lumière reçue qui lui donne une valeur, une souveraineté qu'elle n'avait pas auparavant. Ce n'est plus la conscience ordinaire, soumise à toutes espèces de fluctuations, c'est la conscience ferme, inébranlable qui a trouvé son point fixe en Jésus-Christ, celui que Vinet a appelé « la conscience de la conscience ».

VII. Cette conscience chrétienne, éclairée par Jésus-Christ, a bien été formée par la Bible, puisque c'est par elle qu'elle l'a connu; c'est bien la Bible qui l'a jugée avant de la transformer; mais une fois restaurée, elle retourne à la Bible et se sent le droit de faire un choix, à la lumière du Christ, entre ce qui lui paraît bon et vrai, c'est-à-dire conforme à la pensée du Maître, et ce qui lui paraît inutile ou même dangereux, parce que contraire à cette pensée. Instinctivement elle mettra de côté, comme étant d'une autre époque, ou d'inspiration humaine, ce qui jadis avait toute sa valeur. Chaque fois qu'elle se trouvera en face de

faits ou de paroles contraires à l'exemple ou à l'enseignement de Jésus, elle donnera sans hésiter la préférence à ces derniers, et laissera, sans scrupules, les premiers. Non pas qu'elle se sente le droit de rien ôter à la Bible, car elle y voit l'histoire du développement progressif de l'humanité, mais elle se gardera bien de se soumettre à des institutions ou même à des lois que Jésus-Christ lui a appris à répudier.

Ce qui la frappe, avant tout, dans la Bible, c'est l'histoire ou plutôt l'expérience de consciences religieuses, appartenant à l'élite de l'humanité, qui toutes s'efforcent d'atteindre à plus de lumière, plus de sainteté, plus d'amour en se rapprochant du Dieu vivant. Mais quand elle se trouve en face de la conscience parfaite, Jésus-Christ, quand elle atteint le point culminant des expériences religieuses, elle est tellement saisie, elle est tellement vaincue par cette conscience supérieure, qu'elle en fait sa propre autorité, et qu'elle n'hésite plus à abdiquer devant ce Christ divin autant qu'humain.

Mais remarquez-le bien, pour en arriver là, l'homme est obligé d'en appeler à sa conscience, car, même en face du Christ, le tribunal de dernière instance est, et sera toujours, la conscience humaine.

VIII. Au reste, en usant ainsi librement de la Bible pour obéir à sa conscience, le croyant ne fait que suivre les traces de son divin modèle. Si l'on a pu dire que Jésus-Christ a été « le Servi-

teur de la Bible », on peut dire avec autant de raison qu'il en a été le Maître. En effet, il a su, ici comme partout, garder le parfait équilibre entre des extrêmes qui semblent se contredire; par exemple, il est extraordinairement respectueux de l'Ancien Testament, c'est-à-dire de l'Ecriture, lors de sa tentation au désert, quand il emploie à trois reprises le fameux : *Il est écrit;* ou lorsqu'il commence son ministère par la prédication à Nazareth, sur le texte de Esaïe LXI, qu'il cite et qui lui sert de point de départ; ou encore dans sa discussion avec ses adversaires, quand il leur dit : « N'est-il pas écrit dans votre loi : J'ai dit : Vous êtes des dieux ? Si l'on a appelé dieux ceux à qui la Parole de Dieu a été adressée, et si l'Ecriture ne peut être anéantie, celui que le Père a sanctifié et a envoyé dans le monde, vous lui dites : Tu blasphèmes! » (Jean X, 34-36.) Dans son discours sur la montagne, il dit positivement : « Ne croyez pas que je sois venu pour abolir la loi et les prophètes; je suis venu non pour les abolir, mais pour les accomplir. Car je vous le dis en vérité, tant que le ciel et la terre ne passeront point, il ne disparaîtra point de la loi un seul iota ou un seul trait de lettre, jusqu'à ce que tout soit arrivé. » (Matth. V, 17-18.) Il va même si loin que ce qui lui donne du courage dans la souffrance, c'est la certitude que cette souffrance est annoncée dans l'Ancien Testament. C'est afin que les Ecritures soient accomplies qu'il a dit : « Mon Dieu! mon

Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Matth. XXVII, 46, comp. à Ps. XXII, 1.) « J'ai soif! » (Jean XIX, 28, comp. à Ps. LXIX, 22) et ainsi de suite. Jésus est donc persuadé que c'est son Père lui-même qui parle dans les Ecritures, aussi a-t-il pour elles le plus profond respect. Comment ne suivrions-nous pas un tel exemple ? Comment n'aurions-nous pas pour le Livre qui a aidé le Sauveur du monde à nous arracher au péché et à la mort, un respect analogue ?

Mais, d'autre part, ne l'oublions jamais, Jésus se montre extraordinairement libre vis-à-vis de l'Ecriture, ce n'est pas en esclave, mais en Fils qu'il interprète la parole de son Père. Quand, à Nazareth, il cite Esaïe LXI, il a bien soin d'arrêter sa citation au moment où sa conscience lui dit de le faire, et après avoir lu : « Une année de grâce de l'Eternel », il évite de lire : « Un jour de vengeance de notre Dieu. » (Comp. Es. LXI, 2 à Luc IV, 19.) Il cite l'Ancien Testament souvent d'une façon exacte, mais parfois aussi avec tant de liberté qu'on ne retrouve pas dans ce livre la lettre de sa citation. Ainsi dans Jean VII, 37 et 38: « Si quelqu'un a soif qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son sein, comme dit l'Ecriture. » Or, ce passage, tel quel, n'existe pas dans l'Ancien Testament.

Il va même encore plus loin, lorsque, par exemple, dans le Sermon sur la montagne, il ose mettre

en opposition le texte de l'Ancien Testament avec ses propres déclarations. Après avoir dit qu'il n'était pas venu pour abolir mais pour accomplir la loi et les prophètes, il dit six fois de suite : « Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens... mais moi je vous dis. » « Vous avez appris qu'il a été dit : Oeil pour œil et dent pour dent. Mais moi je vous dis de ne pas résister au méchant. Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre. » Et plus loin : « Vous avez appris qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi, mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis, priez pour ceux qui vous persécutent, afin que vous soyez fils de votre Père qui est dans les cieux. » (Matth. V, 38-39; 43-44.)

Comment, après cela, prétendre que Jésus-Christ n'était pas libre vis-à-vis de l'Ancien Testament ? Comment n'aurions-nous pas le droit, en nous réclamant de son autorité et dans la mesure, cela va sans dire, où nous sommes en accord parfait avec lui, d'user à l'égard de l'Ecriture d'une certaine liberté ? C'est non seulement un droit, mais un devoir, si du moins nous avons compris la supériorité de la parole vivante sur la parole écrite.

IX. N'est-ce pas là, du reste, ce que font précisément ces âmes troublées auxquelles nous nous adressons particulièrement dans ces pages ? Nous sommes certain que la plupart, sinon toutes, ont suivi leur conscience pour fausser compagnie à

l'Ancien Testament, par exemple quand il donne l'ordre d'observer le sabbat, sans qu'aucun verset, dans l'Ancien ni dans le Nouveau Testament, ne les autorise à changer le sabbat en dimanche. Tous les chrétiens, ou presque tous, mangent sans scrupule de la viande de porc, et s'inquiètent fort peu, lorsqu'ils se trouvent en face de la viande de boucherie, de savoir si elle provient d'un animal pur ou impur. Tous, j'en ai la conviction, ont renoncé à offrir des sacrifices à l'Eternel, aucun ne s'imagine qu'il soit nécessaire d'adorer Dieu dans le sanctuaire de Jérusalem, plutôt qu'ailleurs, et pourtant, c'étaient là des devoirs sacro-saints pour les hommes de l'ancienne alliance. Si la Bible formait vraiment un bloc, si toutes ses parties avaient une égale valeur, il serait étrange, pour ne rien dire de plus, de mettre volontairement de côté des choses qui sont aussi clairement enseignées.

Nous ne faisons pas un reproche; nous demandons seulement aux âmes troublées de cesser de l'être, en reconnaissant que, puisqu'elles font elles-mêmes ce qu'elles reprochent aux autres, ce n'est donc pas si mal, et que cela prouve la vérité de notre thèse, à savoir que la conscience décide en dernier ressort de la valeur des données de la Bible. Plus les partisans de l'inspiration littérale sont absolus, plus ils prouvent précisément que leur conscience est leur grande autorité, devant laquelle ils ont abdiqué pour croire à cette inspiration. Leur intransigeance est la meilleure dé-

monstration de cette autorité. Ils sont plus libres qu'ils ne le croient, et c'est à Jésus-Christ qu'ils le doivent; son Esprit les a, plus qu'ils ne le pensent, affranchis de la lettre qui tue.

Mais qu'ils y prennent bien garde, si leur trouble persiste, s'ils ont un si grand besoin de l'autorité de la lettre, s'ils ont une si grande peur de la voir ébranlée sur un point quelconque, c'est que leur position est bien peu solide : ils nous croient sur le sable mouvant et ils s'imaginent qu'ils sont, eux, sur le roc; j'ai bien peur que le contraire ne soit vrai. On n'est pas si craintif quand on se trouve sur le roc; on n'est pas si tranquille quand on se trouve sur le sable mouvant! Qui sait ? Tel et tel d'entre eux mériterait peut-être le reproche que Jésus adressait à ses adversaires : « Vous sondez les Ecritures pour avoir la vie éternelle, et vous êtes restés aux Ecritures sans aller jusqu'à celui seul qui peut leur donner la vie, et auquel elles rendent témoignage. » Voilà pourquoi, nous voudrions les supplier de ne pas chercher les causes de leur trouble en dehors d'eux-mêmes, et de se demander très sérieusement si ce n'est pas dans leur propre cœur qu'elles se trouvent. Puissent-ils découvrir sans tarder celui-là seul qui fait aimer d'autant plus la Bible qu'il la remplit davantage et qui la garantit d'autant mieux contre les attaques qu'il l'inspire plus réellement. Jésus-Christ, la parole faite chair, la parole éternellement vivante.

Quant à ceux qui traitent légèrement les scrupules et les troubles des âmes pieuses, je leur dirai que, s'ils ont le malheur de ne pas s'occuper de questions religieuses et d'ignorer ces troubles à cause de leur indifférence, ils n'ont pas le droit d'ôter aux autres la foi qui les fait vivre. Ils sont tellement à plaindre eux-mêmes de n'avoir aucune espérance vivante, aucune vraie consolation, qu'ils seraient bien coupables d'ébranler la foi de ceux qui ont le privilège de croire. Si j'étais à leur place, le trouble des autres me troublerait moi-même; j'aurais besoin de savoir ce qui se cache derrière ces angoisses, et de me rendre compte si ces âmes n'ont peut-être pas fait une expérience que je ne connais pas encore. Je suis bien sûr que, s'ils se mettent en face de l'Ecriture en toute sincérité et avec l'ardent désir d'arriver à la vérité, ils ne tarderont pas à découvrir dans la Bible qu'ils méprisent actuellement, une telle source de vérité et de lumière qu'eux aussi se sentiront appelés à l'étudier pour y trouver Jésus-Christ. L'expérience personnelle de la Bible les ayant amenés à l'expérience de Jésus-Christ, ils n'auront plus de peine à croire à l'inspiration du Livre Saint. Ne pourrait-on pas dire qu'on croit à l'inspiration de la Bible dans la mesure où l'on a été inspiré par elle ?

Raison et Foi

ou

Faut-il pour croire mettre de côté sa raison?

Qu'il me soit permis, en abordant ce sujet si important et si délicat, de dire bien haut l'admiration profonde que j'éprouve pour la raison! La raison est fille de Dieu tout aussi bien que la conscience; par elle, nous pouvons étudier, et en partie comprendre une multitude de choses qui nous étaient cachées. C'est un talent infiniment précieux que le Créateur nous a confié et dont un jour il nous demandera compte. Malheur à l'homme qui se sera contenté de conserver sa raison telle quelle, comme le talent de la parabole, sans la développer et lui faire produire tout ce qu'elle est capable de donner! Par la raison, l'homme est appelé, suivant l'expression du grand Képler, à « repenser les pensées de Dieu. » Comment ne pas être enthousiasmé lorsqu'on songe aux innombrables découvertes dues à la raison humaine ? Rien que dans le domaine de l'astronomie, que de merveilles

nous n'aurions jamais connues sans son activité!

Par conséquent, si, pour croire, il nous fallait la mettre de côté ou la diminuer en quoi que ce soit, nous ne voudrions pas de la foi : une piété qui la contredirait ou la paralyserait serait une piété mensongère, ou du moins singulièrement dangereuse.

D'autre part, nous éprouvons pour la foi une admiration qui n'est pas moindre, car n'est-elle pas comme la paire d'ailes qui emporte l'oiseau bien haut vers le ciel bleu ? Ou, pour prendre une autre image, si la raison peut être comparée au gouvernail du navire, la foi ne ressemble-t-elle pas à la voile qui l'emmène bien loin sur la grande mer ? Par la foi, l'homme peut s'élever, à travers les faits, les idées et les lois qu'il découvre ici-bas, jusqu'au Créateur lui-même, jusqu'à l'auteur de tout ce qui existe, et entrer avec lui dans des relations filiales de joyeuse confiance et de libre obéissance. Par la foi, l'homme peut franchir les abîmes dont il est entouré, pour s'élever jusqu'aux plus hautes cimes; il peut pénétrer les mystères qui l'enveloppent et leur donner, du moins en partie, la solution cherchée. Comment un homme de bon sens en ferait-il fi ? Voilà pourquoi nous dirons avec autant de conviction que tout à l'heure que, s'il nous fallait garder la raison seule, en mettant la foi de côté, ou n'avoir qu'une raison hostile aux choses de la foi, nous n'en voudrions pas davantage.

Alors, pourquoi opposer comme on le fait si souvent, la raison à la foi et la foi à la raison ? Pourquoi dire et répéter sans cesse que l'homme est obligé de choisir entre l'une et l'autre ? S'il veut être pieux, c'est à la condition, dit-on, de mettre sa raison de côté; s'il veut être cultivé, s'il veut avoir une raison éclairée, c'est à la condition expresse de secouer toute espèce de foi. Pourquoi ce divorce, ce déchirement intérieur accompagné souvent de luttes dramatiques qui se produisent chez l'homme moderne, et qui, d'ordinaire, aboutissent à l'incrédulité plus ou moins déclarée ? Faut-il prendre notre parti de voir de plus en plus les hommes suivre leur raison pour tomber dans l'athéisme, tandis que les femmes, qui la mettent plus ou moins de côté, restent religieuses, et cela d'autant plus que les hommes le sont moins ? Non, mille fois non! Qu'il y ait opposition et opposition irréductible entre une certaine raison et une certaine foi, je le crois sans peine. Si, par exemple, il faut entendre par foi la superstition, l'étroitesse, l'ignorance, l'acceptation plus ou moins aveugle d'un credo plus ou moins orthodoxe; si, d'autre part, il faut voir dans la raison une façon dogmatique, tranchante et exclusive d'envisager les choses et d'en parler; si, par exemple, au nom de la raison, l'homme se ferme à lui-même le domaine de la religion et de la métaphysique, alors je comprends fort bien qu'on parle d'opposition et d'opposition irréductible. Mais, avouons que si c'est là la foi

et la raison de quelques-uns, ce ne sont pas celles de tous, et surtout des plus distingués. En ce qui nous concerne, nous en avons une tout autre conception.

Il est vrai que l'on peut citer pour s'opposer à la foi, certains textes de l'Ecriture qui ne paraissent pas favorables à la raison. Jésus n'a-t-il pas dit : « Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux ? » (Matth. V. 1.) « Je te rends grâce, ô Père, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents et de ce que tu les as révélées aux enfants. Oui, Père, je te loue de ce que tu l'as voulu ainsi. » (XI. 25-26.) Paul, de son côté, n'a-t-il pas écrit aux Corinthiens : « La prédication de la croix est une folie pour ceux qui périssent; mais pour nous qui sommes sauvés, elle est une puissance de Dieu. Aussi est-il écrit : Je détruirai la sagesse des sages, et j'anéantirai l'intelligence des intelligents. Où est le sage ? Où est le scribe ? Où est le disputeur de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse du monde ? Car puisque le monde avec sa sagesse n'a point connu Dieu dans la sagesse de Dieu, il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication. Les Juifs demandent des miracles et les Grecs cherchent la sagesse : nous, nous prêchons Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les Grecs. Car la folie de Dieu est plus sage et la faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes. Considérez, frères, que parmi vous qui

avez été appelés, il n'y a ni beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles. Mais Dieu a choisi les choses folles du monde pour confondre les sages. » (1 Cor. 1, 18-27.)

Nous répondrons que ceux qui citent de pareils textes ne font pas preuve d'une très grande sagesse, à supposer qu'ils soient sincères, car le sens de ces paroles est tout autre que celui qu'ils se plaisent à lui donner, et il suffirait pour s'en convaincre de se rappeler que l'apôtre Paul n'était pas précisément un sot : ils sont rares, très rares dans l'histoire, les génies à l'intelligence aussi puissante et à la raison aussi forte, et si Jésus-Christ l'a choisi pour son disciple, c'est qu'il en avait besoin pour faire son œuvre parmi les intelligents et pour les évangéliser tout autant que les autres.

Ma conviction profonde, c'est que la vraie foi et la vraie raison ne peuvent et ne doivent pas entrer en réel conflit. Voici pourquoi : avant tout, parce qu'elles appartiennent à deux domaines parallèles tant qu'on voudra, mais tout à fait différents, et d'autant plus différents qu'elles sont plus développées l'une et l'autre. La foi n'est pas ou ne doit pas être affaire intellectuelle : elle l'a été trop souvent, et c'est ce qui a permis à la croyance de la supplanter. On a vu des orthodoxes, très orthodoxes de tête, qui ne l'étaient pas dans leur vie; on a vu les pharisiens du temps de Jésus, animés de l'orthodoxie la plus farouche,

prêts à faire la guerre à Jésus-Christ, et finalement à le crucifier entre deux malfaiteurs. L'homme n'est donc que trop porté à faire reposer sa foi sur sa raison, et cette erreur peut lui jouer les plus mauvais tours, d'abord en lui donnant le change à lui-même et en lui faisant croire qu'il est en règle avec Dieu quand son intelligence seule est plus ou moins croyante. Le danger est plus grand encore pour ceux qui, pensant qu'ils doivent comprendre avant de croire, restent incrédules par la bonne raison qu'ils ne parviennent pas à saisir une foule de choses.

L'avouerai-je ? Je tremble pour tant de croyants modernes qui ont donné à leur intelligence le premier rôle dans la formation de leur foi. Comme cette foi repose avant tout sur des données intellectuelles, elle n'est pas solide; aussi se rendent-ils très bien compte que tel résultat de la critique, telle découverte de l'exégèse ou de l'histoire ecclésiastique, risque de renverser tout l'édifice de leurs croyances. De crainte que cela n'arrive, et pour rester croyants, ils se bouchent les yeux et les oreilles et ne veulent rien entendre des découvertes, pourtant évidentes, qu'a faites la science. Je sais bien qu'ils cherchent à se tranquilliser en accusant d'hérésie ceux qui ne croient pas comme eux, mais c'est un très mauvais calcul, une arme à deux tranchants qui risque de se retourner contre eux. Leur inquiétude m'inquiète, car elle est le signe certain du peu de solidité qu'offre le ter-

rain sur lequel ils s'avancent; ils ne sont pas sur le roc, ou s'ils y sont, c'est en dépit de leurs croyances. Je voudrais les supplier de réfléchir, non seulement au danger qu'ils courent mais encore à celui qu'ils font courir au christianisme. Sur le terrain intellectuel, il sera toujours possible et même facile d'attaquer l'Evangile; on pourra toujours montrer qu'il renferme des contradictions, et comme la science critique est constamment au travail, jamais la foi ne se trouvera solidement assise.

Non, non, le terrain intellectuel ne peut pas, ne doit pas être celui de la foi. Celle-ci se meut sur un tout autre terrain, celui du cœur et de la conscience, le terrain moral en d'autres termes. Il y a dans l'homme, à côté de la raison, quelque chose d'autre, tout aussi important, pour ne pas dire plus important encore, qui s'appelle le cœur et la conscience. L'homme a un autre moyen de connaître et d'expérimenter que l'intelligence, c'est la conscience, et bien insensé serait celui qui tenterait de s'en passer ou feindrait de la mépriser. L'homme arrive à Dieu et à la certitude de Dieu, il pénètre dans son intimité et devient religieux par cette autre expérience, tout aussi sûre qu'une expérience de chimie et de physique, qui s'appelle l'expérience de conscience. Et c'est bien heureux qu'il en soit ainsi, car il faut, si la religion n'est pas une illusion, qu'elle soit à la portée de tous, que les plus petits, les plus ignorants, les plus

pauvres dans tous les sens du mot, puissent y arriver aussi bien que les riches, les savants et les intelligents. Si Dieu existe, il doit se mettre à la portée de toutes ses créatures. Lui qui regarde au cœur, plutôt qu'à l'apparence, ne peut pas se laisser arrêter par ce qui frappe les hommes et par ce qui leur impose; il va jusqu'au fond pour découvrir dans le sanctuaire intime de sa créature spirituelle l'attitude cachée de la volonté; nous ne le répéterons jamais trop.

Remarquez-le bien, c'est une question vitale pour la religion, comme pour le monde moral tout entier, car ce monde implique la liberté, il repose sur elle, il ne serait pas sans elle, et la liberté disparaîtrait si la piété était affaire d'intelligence, si l'on pouvait, par exemple, démontrer l'existence de Dieu comme on démontre un théorème de géométrie. Je ne suis pas libre de discuter des vérités comme celles-ci : « Deux et deux font quatre », ou: « L'eau est formée de deux molécules d'hydrogène pour une d'oxygène ». Dès que j'ai expérimenté cela, ou tout simplement dès qu'on me l'a démontré, je dois m'incliner sans discuter. Il en est tout autrement de l'existence de Dieu, de la vie future et du salut qui est en Jésus-Christ; ma liberté est sauvegardée en face de ces faits, parce que leur réalité dépend, en grande partie pour moi, d'un acte de ma volonté. En effet, ma raison me fournit des arguments pour et des arguments contre, et c'est à moi à faire un acte de volonté pour choisir

les uns plutôt que les autres, pour me déterminer librement dans un sens ou dans l'autre. Nous réclamons de toutes nos forces la liberté de la créature spirituelle, nous la voulons à tout prix; nous la défendrons avec la dernière énergie, et c'est la raison pour laquelle nous voulons absolument déplacer le centre de gravité de la foi, qui a été trop souvent l'intelligence, pour le placer dans le cœur et la conscience.

Il s'agit là de deux domaines trop différents pour que le conflit soit encore possible : l'un est le domaine extérieur à l'homme; l'autre l'intérieur; l'un se découvre aux sens et à l'intelligence, l'autre à la réflexion; l'un est le produit de l'expérience externe ou de la déduction, l'autre de l'expérience interne ou de l'intuition. Le conflit n'est donc possible que si la foi ou la raison sortent de leur domaine pour se fourvoyer sur le terrain qui n'est pas le leur, tandis que si chacune reste à sa place, respectueuse du domaine de l'autre, le danger est immédiatement écarté. C'est un peu comme dans les ménages heureux, où chacun des conjoints doit avoir son département et s'y tenir, car tout va mal si le mari se mêle du ménage ou si la femme s'ingère dans les affaires particulières de son mari. Le ménage marche bien quand les époux travaillent chacun dans sa sphère, avec autant plus d'amour, de confiance et d'harmonie que le champ d'activité de chacun est mieux délimité.

Faut-il en conclure que c'est l'agnosticisme, si à

la mode aujourd'hui, c'est-à-dire l'ignorance acceptée, parce que nécessaire, sur certaines choses et certains faits qui nous dépassent, qui devrait être adopté pour que la raison soit satisfaite ? Etant donné que la première condition pour croire n'est pas de comprendre, et que l'homme n'a pas à s'inquiéter des obscurités qui règnent encore dans son intelligence, il pourrait sembler utile d'adopter l'agnosticisme comme condition de l'harmonie intérieure. Oui et non, répondrons-nous. Oui, si l'agnosticisme consiste réellement à accepter des choses que l'on ne comprend pas encore, tout en conformant sa conduite aux lumières que l'on possède. Non, mille fois non, si, pour être agnostique, il faut dire ce que beaucoup de gens disent malheureusement : « Puisque je ne comprends pas Dieu, je ne m'en occupe pas. Puisque je ne comprends pas la vie future, je ne veux pas m'en préoccuper. Puisque le problème christologique est insoluble, j'écarterai Jésus-Christ de ma vie et de ma pensée, sans pour cela, il va sans dire, lui refuser mon admiration. » Je crois bien plutôt que nous ne devons pas attendre d'avoir résolu tous les problèmes pour conformer notre conduite aux grands principes qui nous paraissent vrais. Le devoir de tout homme sincère est de faire ce qu'il croit être son devoir au plus près de sa conscience, et puisqu'il ne nie pas Dieu, d'agir comme si Dieu existait; puisqu'il admire Jésus-Christ, de chercher à conformer sa vie aux enseignements du

Christ; puisqu'il n'a pas de preuve contre la vie future, de vivre ici-bas comme si cette vie existait.

Mais nous pouvons aller plus loin; nous pouvons découvrir comme un point de jonction, ou plus exactement un terrain d'entente entre ces deux activités de l'âme humaine qui s'appellent la raison et la foi. Nous parlions tout à l'heure d'un ménage heureux : pour qu'il le soit réellement il ne suffit pas que chaque époux se spécialise dans son domaine; il faut que tous deux admettent certaines règles, certains principes. Par exemple, ils se devront fidélité réciproque, confiance mutuelle, amour réel, et s'ils sont fidèles à ces principes, ils ne vaqueront à leurs activités respectives qu'avec plus d'entrain et de succès. De même pour la raison et la foi : l'une et l'autre reposent en somme sur l'expérience; elles n'agissent que par l'expérience, et il doit être convenu entre elles qu'elles soumettront tout à cette expérience. Pour la raison, il s'agit d'une expérience intellectuelle, du domaine scientifique qui, à mesure qu'elle étendra son champ de travail, permettra à l'homme d'aller plus loin et plus haut dans la connaissance; c'est par l'expérience qu'il découvre ce qui est, qu'il accumule les faits et qu'il en tire certaines lois qui servent à les expliquer. Que la raison soit seulement fidèle à cette méthode expérimentale, et il n'y a pas de danger qu'elle se trompe, ou plutôt ses erreurs ne seront que passagères. Si elle reste fidèle à ses principes, il n'y a pas à

craindre qu'elle se mêle de ce qui ne la regarde pas : elle ne pourra jamais, par exemple, démontrer que Dieu n'existe pas ou que la vie future est une illusion, puisque ces questions sont en dehors de sa compétence. C'est là tout ce qu'on peut lui demander.

Mais il faudra que la foi agisse de même. Si elle veut se faire respecter de la raison, il faut qu'elle suive aussi la méthode expérimentale; seulement, il s'agit ici d'un autre genre d'expérience, puisque c'est le cœur, la conscience, la volonté, ou si l'on veut la raison pratique qui expérimentent maintenant, tandis qu'auparavant, c'était la raison pure. Or quiconque veut faire cette expérience le peut; cela ne dépend que de nous, avec cette différence pourtant que notre liberté entre ici en jeu bien plus que tout à l'heure. On l'a dit, rien n'est plus brutal qu'un fait : n'en est-il pas ainsi de certaines expériences ? C'est l'histoire de l'aveugle-né guéri par Jésus et qui, malgré son peu de connaissance n'en fermait pas moins la bouche à des gens beaucoup plus forts que lui en se contentant de leur dire : « Si celui qui m'a guéri est un pécheur, je ne sais; mais je sais une chose, c'est que j'étais aveugle et que maintenant je vois. » (Jean IX, 25.)

C'est ici qu'il faut absolument faire intervenir la loyauté que je déclarais nécessaire aux époux dont je parlais tout à l'heure : il est indispensable que la foi comme la science acceptent les résultats

auxquels elles arrivent, chacune de son côté, sans jamais soupçonner qu'il y ait manque de sincérité chez l'autre. Quand la raison affirme, à la suite d'une expérience indiscutable, tel et tel résultat, il faut que la foi s'incline; mais, d'autre part, il est absolument nécessaire, lorsque la foi fait une affirmation semblable, que la raison n'essaye pas de la contester, puisqu'il s'agit d'un domaine qu'elle ne connaît pas.

Il faut qu'il soit entendu, et entendu sans discussion, que la raison comme la foi s'inclineront devant ce qui leur apparaîtra être la vérité, qu'elles prendront, par conséquent, une attitude, je ne dis pas seulement d'admiration ou de respect vis-à-vis de la vérité, mais d'obéissance ponctuelle et immédiate à cette vérité. Or, si lorsqu'il s'agit de la raison, l'homme ne discute guère, car il ne le peut étant donné que la vérité scientifique s'impose à son esprit, il n'en est pas tout à fait de même pour la foi : Dieu permet, que dis-je ? Dieu veut que, même en face d'une expérience positive, l'homme puisse nier ce qu'il a découvert, ou tout au moins refuser d'y conformer sa vie. Je suppose, par exemple, qu'en écoutant sa conscience et en étudiant les Evangiles, il arrive à reconnaître la perfection morale de Jésus-Christ : c'est une expérience relativement facile à faire, à laquelle sont parvenus des hommes de tous les temps, depuis les esprits les plus simples jusqu'aux plus grands génies. Eh bien, l'homme qui

a fait cette expérience est libre d'agir comme s'il ne l'avait pas faite, de nier à la lumière du soleil l'existence de ce soleil, pour rester dans les ténèbres par amour pour les ténèbres. C'est ce que Jésus a exprimé par ces paroles : « Quiconque fait le mal hait la lumière et ne vient point à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient dévoilées; mais celui qui agit selon la vérité vient à la lumière afin que ses œuvres soient manifestées parce qu'elles sont faites en Dieu. » (Jean III, 20-21.)

Un certain nombre de gens du temps de Jésus, des pharisiens, contestaient la vérité de ce qu'il avait dit, en l'accusant, lui le saint et le juste, de chasser les démons par le prince des démons, c'est-à-dire d'être un instrument de Satan, et comme une personnification du mal. Une accusation pareille était un mensonge monstrueux, disons le mot, c'était un crime; c'est alors que Jésus s'écria: « Celui qui parlera contre le Saint-Esprit, il ne lui sera pardonné ni dans ce siècle-ci, ni dans le siècle à venir. » (Matth. XII, 32.) Pourquoi ce refus de pardon ? Par la raison bien simple qu'il n'y a rien à faire avec un homme assez faux et assez déloyal, pour ne pas dire assez fou, pour appeler noir ce qui est blanc, ténèbres ce qui est lumière, mal ce qui est sainteté.

Cette attitude d'obéissance coûte que coûte à la vérité quelle qu'elle soit, qu'elle ait été découverte par la raison ou par la conscience, me semble

indispensable pour que le conflit puisse être non seulement évité, mais encore transformé en une harmonie supérieure.

En effet, tout en reconnaissant franchement que la raison et la foi se meuvent dans deux domaines bien distincts, je ne puis m'empêcher de croire qu'elles tendent cependant vers une harmonie supérieure, puisque, au fond, la vérité est une. S'il y a plusieurs sentiers pour gravir une montagne, il n'y a cependant qu'un sommet. En d'autres termes, j'ai l'impression, et cette impression provient d'une expérience toujours plus profonde et toujours plus réconfortante, que la raison n'a rien à craindre de la foi, et que lorsqu'elle s'est loyalement, humblement, retirée devant la foi pour rester sur son propre terrain, en laissant à la foi sa pleine liberté, il se trouve qu'elle est elle-même, en dépit, ou plutôt à cause même de ses exigences, de plus en plus satisfaite par ce que lui révèle la foi. J'avoue n'être que médiocrement édifié de ce que l'on raconte de tels ou tels grands savants qui, lorsqu'ils sont dans leurs laboratoires, oublient qu'ils sont hommes de foi, et doivent, en entrant dans une église, faire abstraction de leurs connaissances scientifiques pour rester croyants. Je crois que l'homme est un, et que dans la mesure où sa raison est satisfaite, son cœur et sa conscience le sont aussi. Tant il est vrai que les données fournies à la raison par le cœur et la conscience, non seulement ne la contredisent pas au

fond, mais la satisfont et l'illuminent en l'enrichissant bien plutôt.

Nous dirons donc en terminant que les croyants seraient bien coupables de mettre leur raison de côté pour accepter les vérités de l'ordre moral et religieux. Si ce n'est pas l'intelligence qui les leur a révélées, celle-ci n'en a pas moins des droits qu'ils auraient grand tort de fouler aux pieds. La peur que certains d'entre eux ressentent à l'égard de la raison m'inquiète, car elle me prouve qu'ils ne sont pas si sûrs de ce qu'ils croient et que leur foi ne repose pas sur la base inébranlable de l'expérience. Lorsqu'on s'appuie sur elle, on n'a plus peur de rien, que dis-je ? on est joyeux de faire usage de sa raison pour comprendre toujours mieux ce que l'on croit et se justifier à soi-même la foi dont on vit. Je dirais volontiers que, le cœur et la conscience étant satisfaits par la foi, la raison peut d'autant mieux s'avancer à la conquête de la vérité. N'est-ce pas l'expérience qu'ont faite ces fondateurs de la physique moderne dont a parlé avec tant d'éloquence Ernest Naville, et qui purent d'autant mieux lancer dans le monde leurs merveilleuses hypothèses, qu'ils avaient le cœur plus croyant et la conscience plus tranquille ? La raison est un talent, et l'un des plus précieux que nous ait confiés le Créateur : nous n'avons pas plus le droit de la négliger ou de la fouler aux pieds que les autres talents. Malheur à nous! si nous le rendons au Souverain Juge

tel que nous l'avons reçu, sans l'avoir développé. Nous risquons fort de nous le voir ôter pour être donné à d'autres qui sauront en faire un meilleur usage.

Mais que, d'autre part, les incroyants qui estiment tant leur raison cessent d'avoir peur de la foi; elle n'est pas du tout l'ennemie qu'ils s'imaginent. Leur raison devrait précisément les amener à ne se refuser aucun moyen de découvrir la vérité. Qu'ils n'oublient pas que la vérité est complexe tout autant que l'homme lui-même, et qu'ils n'ont pas trop de toutes leurs facultés pour la comprendre et s'en emparer. Si donc ils apportent à leur raison le précieux concours de leur cœur et de leur conscience, ils n'en seront que plus capables de pénétrer dans le domaine mystérieux et infini de la vérité. Ils arriveront à saisir des choses qui auraient été refusées à leur intelligence seule. Leur personnalité importe beaucoup plus qu'ils ne le croient à la recherche de la vérité, puisque l'homme, ce microcosme, doit refléter en quelque sorte l'univers entier. Plus donc l'homme sera lui-même, plus il sera capable de comprendre cet univers, et il sera *lui-même* dans la mesure où il aura développé toutes ses facultés afin de pouvoir les utiliser toutes. Que nos intellectuels deviennent donc des hommes de foi en même temps que des hommes de pensée. Et que les croyants soient des hommes de pensée autant que des hommes de foi : en travaillant ainsi à réconcilier

dans leur propre personne ces deux sœurs jumelles si bien faites l'une pour l'autre, la foi et la raison, ils auront contribué à donner à la religion et à la science, et par elles à l'âme humaine, des capacités infinies qui leur assureront la conquête du monde par la conquête de Dieu.

La Morale sans Dieu
ou
La Morale indépendante.

Un des faits les plus troublants des temps modernes est, à coup sûr, le développement de la morale dite indépendante, d'après laquelle Dieu et la religion ne seraient pas nécessaires à l'homme qui veut rester honnête et moral, attendu qu'il peut trouver en lui-même les énergies suffisant à sa lutte contre le mal. Les croyants et les non croyants peuvent en être troublés tout autant les uns que les autres : les croyants par le fait que si les représentants de la morale indépendante ont raison, leurs convictions religieuses, à eux, sont pure illusion, et qu'ils se sont trompés ou ont été trompés par quelque mystérieux séducteur; les non croyants par le fait qu'ils sont obligés d'admettre que le genre humain, dans son énorme majorité, a été induit en erreur. La plupart des hommes étant ou ayant été religieux, quelle confiance peuvent-ils avoir dans la raison humaine, et qui leur assure qu'ils ne se trompent pas à leur tour

et que leur raison, à eux, est plus infaillible que celle de la presque totalité du genre humain ?

Voilà pourquoi il vaut la peine de se demander d'où a bien pu venir ce mouvement grandissant de la morale indépendante, et quelle part de vérité il renferme. Dans les milieux religieux on se montre sévère, et même très sévère, à l'égard de cette morale et de ses représentants; on met sur le compte du péché, de l'orgueil en particulier, cette négation de l'expérience religieuse. Hélas! il n'est que trop vrai, l'orgueil entre pour une large part dans ce mouvement, et le développement extraordinaire qu'a pris de nos jours l'esprit humain, n'est pas fait pour le rendre plus humble. Mais on est certainement injuste lorsqu'on se permet des jugements sommaires, sans amour et sans intelligence, et le devoir des vrais croyants est bien plutôt d'examiner consciencieusement l'origine de ce mouvement pour en tirer des leçons salutaires et précieuses. « Examiner toutes choses et retenir ce qui est bon », est d'ailleurs un conseil apostolique que nous aurions grand tort d'oublier.

Quelles sont donc les causes qui ont déterminé l'éclosion de la morale indépendante ? J'en signalerai les quatre principales.

1° Les inconséquences des gens religieux, et en particulier de bien des chrétiens appartenant, du reste, à toutes espèces d'églises. Si la religion était réellement utile, disent les partisans de la morale indépendante, les gens religieux seraient beaucoup

meilleurs que les autres; or, certaines personnes qui fréquentent assidûment les temples ont des caractères fort désagréables et ne sont pas plus courageuses, ni plus sereines dans l'épreuve que les gens sans religion. Elles ne se montrent pas plus désintéressées dans les affaires, et ont, parfois, une moralité douteuse, ou du moins inférieure à celle de bien des incroyants. Eh bien, nous, nous préférons mener avant tout une vie morale, sans nous préoccuper de la question religieuse; l'essentiel, ce n'est pas ce que nous croyons, c'est ce que nous faisons, et surtout ce que nous sommes. Tous nos efforts tendront donc à réaliser le haut idéal moral que nous avons entrevu, en laissant de côté les dogmes et les pratiques religieuses. Notre morale n'en sera du reste que plus élevée si nous la soutenons avec nos propres forces, sans attendre une récompense toujours fort hypothétique.

2° L'ardent désir qu'ont beaucoup de gens de rester moraux tout en ayant perdu la foi. En effet, le nombre de ceux qui prétendent ne plus pouvoir croire à cause de leur culture intellectuelle va grandissant chaque jour. Parmi eux, il est des hommes parfaitement honorables, moraux, et qui sont résolus à le rester jusqu'au bout, chose impossible si la base religieuse est nécessaire à la morale. Il est donc de toute importance de désolidariser la morale et la religion et de donner à celle-là un fondement tout autre et beaucoup plus

solide. Chose curieuse et bien intéressante en même temps, plus d'un de ceux qui ont proclamé très haut la défaite des convictions religieuses, la fin des religions, commencent à comprendre le danger que courent les nouvelles générations : à force de supprimer Dieu de l'enseignement, à force de prêcher l'athéisme sous prétexte de moralité, en poussant même le fanatisme jusqu'à effacer le nom de Dieu des manuels d'instruction, on a préparé une génération qui ne croit plus à rien, pour laquelle depuis longtemps « les lumières célestes ont été définitivement éteintes ». Et voici qu'aujourd'hui beaucoup reconnaissent qu'en semant le vent on a préparé la tempête, qu'en ôtant aux jeunes tout point d'appui, toute sanction et tout secours religieux, on les a laissés désarmés en face de leurs passions, et celles-ci grondent d'autant plus fort qu'elles ont maintenant la place libre. Le danger est immense, il faut le combattre à tout prix, et comme le sentiment religieux va diminuant chez beaucoup, il est de toute nécessité de le remplacer par autre chose; il faut inventer une morale ayant une base plus ferme et plus large que les dogmes religieux, et qui puisse survivre à leur disparition.

3° On éprouve le besoin d'une morale d'expérience qui vienne remplacer les vieilles morales d'autorité. Celles-ci pouvaient encore se concevoir aux époques religieuses — beaucoup diront : superstitieuses — alors que les hommes croyaient encore à l'autorité d'une révélation ou d'un dogme;

maintenant qu'on n'en est plus là, il faut substituer l'expérience à l'autorité extérieure, la morale n'en sera que plus solide puisqu'elle reposera d'aplomb sur une autorité intérieure, et l'on ne verra plus ce qui se voit couramment aujourd'hui, des hommes civilisés tombant bien au-dessous des sauvages lorsqu'ils sont transportés tout à coup dans les pays païens, loin du contrôle du gendarme ou du prêtre. Portant désormais en eux-mêmes leur principe d'autorité, indépendants de tout culte et de tout sacerdoce, ils seront sûrement en état de résister aux appels de la passion et de rester d'honnêtes gens. C'était la tutelle, ou plutôt le joug de la religion qui faisait tout le mal, puisque, dès qu'ils en étaient affranchis, ils ne pouvaient rester honnêtes.

4° Beaucoup de nos contemporains parmi les représentants de la morale indépendante, demandent à grands cris une morale scientifique, c'est-à-dire qui repose sur des réalités positives, et non plus sur un sable mouvant ou même sur des nuages, comme c'est le cas des morales dont le fondement est religieux. Rien de durable ne peut être construit sur une base aussi branlante que l'hypothèse Dieu. Si l'on avait des preuves rigoureuses et absolument certaines de son existence, passe encore, mais on sait très bien que ce n'est pas le cas; même les croyants avouent qu'il est impossible de prouver Dieu scientifiquement. D'ailleurs les religions varient : sur laquelle fonder la mo-

rale ? Les interprétations des dogmes religieux ou des textes bibliques sont légion : laquelle choisir ? L'homme moderne a une culture trop scientifique pour ne pas avoir un besoin urgent d'introduire la science dans tous les domaines de son activité et de sa pensée, dans le domaine moral, tout aussi bien que dans les autres. C'est un besoin impérieux de son esprit, il est inutile de tenter de s'y opposer; il serait beaucoup plus sage d'aider, au contraire, à sa pleine satisfaction et l'on peut deviner d'avance tout le bénéfice qui en résulterait pour la morale et pour le bien de l'humanité, si l'on pouvait découvrir certains principes moraux, rigoureusement scientifiques, qui serviraient de base à la morale de l'avenir.

Telles sont, rapidement esquissées, quelques-unes des principales causes des progrès grandissants de la morale indépendante, et il faut avouer qu'elles renferment une bonne part de vérité. Mais il y a aussi un mélange d'erreurs ou plutôt de malentendus plus évident encore. Sous des apparences très séduisantes et singulièrement spécieuses, ces erreurs sont si nombreuses et nous paraissent si graves, que nous avons l'impérieux devoir de les dénoncer hardiment.

Reprenons chacune des causes mentionnées plus haut.

I. On nous dit qu'il y a des gens religieux qui sont inconséquents et que c'est un spectacle très triste à contempler. Ces représentants de la reli-

gion qui négligent la morale, ces formalistes, en un mot, qui ne pratiquent pas ce qu'ils croient, qui disent et ne font pas, qui prient et n'aiment pas, inspirent une horreur profonde aux représentants de la morale indépendante. Nous le comprenons sans peine; bien d'autres avant eux, parmi les hommes les plus religieux de l'histoire, ont éprouvé la même horreur. Voulez-vous savoir comment l'un des plus grands prophètes, Esaïe, considérait la religion indépendante de la morale, sept à huit siècles avant Jésus-Christ, et quel dégoût une telle religion lui semblait inspirer à Dieu? Ecoutez plutôt : « Qu'ai-je à faire de la multitude de vos sacrifices ? dit l'Eternel. Je suis rassasié des holocaustes de béliers et de la graisse des veaux; je ne prends point plaisir au sang des taureaux, des brebis et des boucs. Quand vous venez vous présenter devant moi, qui vous demande de souiller mes parvis ? Cessez d'apporter de vaines offrandes, j'ai en horreur l'encens, les nouvelles lunes et les assemblées; je ne puis voir le crime s'associer aux solennités. Mon âme hait vos nouvelles lunes et vos fêtes, elles me sont à charge, je suis las de les supporter. Quand vous étendez vos mains, je détourne de vous mes yeux; quand vous multipliez vos prières, je n'écoute pas : vos mains sont pleines de sang. Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la méchanceté de vos actions; cessez de faire le mal. Apprenez à faire le bien, recherchez la justice, protégez l'op-

primé; faites droit à l'orphelin, défendez la veuve. « Venez et plaidons, dit l'Eternel. » (Esaïe I, 11 à 18.) « Vous dites : Que nous sert de jeûner, si tu ne le vois pas ? de mortifier notre âme, si tu n'y as point égard ? — Voici, vous jeûnez pour disputer et vous quereller, pour frapper méchamment du poing; vous ne jeûnez pas comme le veut ce jour, pour que votre paix soit entendue en haut. Est-ce là le jeûne auquel je prends plaisir, un jour où l'homme humilie son âme ? Courber la tête comme un jonc et se coucher sur le sac et sur la cendre, est-ce là ce que tu appelleras un jeûne, un jeûne agréable à l'Eternel ? Voici le jeûne auquel je prends plaisir : Détache les chaînes de la méchanceté, dénoue les liens de la servitude, renvoie libres les opprimés et que l'on rompe toute espèce de joug; partage ton pain avec celui qui a faim, et fais entrer dans ta maison les malheureux sans asile; si tu vois un homme nu, couvre-le, et ne te détourne pas de ton semblable. » (Esaïe LVIII, 3 à 7.)

Les partisans de la morale indépendante doivent aimer ce passage puisqu'ils parlent comme le faisait Esaïe, et en général tous les prophètes. Mais il y a plus : Jésus-Christ leur donne aussi pleinement raison, lui qui s'est élevé avec la dernière sévérité contre les formalistes de son temps, et particulièrement contre les Pharisiens : « Ce n'est pas, s'écrie-t-il, quiconque me dit : Seigneur, Seigneur ! qui entrera dans le royaume des cieux,

mais c'est celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux. Plusieurs me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en ton nom ? N'avons-nous pas chassé des démons en ton nom ? et n'avons-nous pas fait beaucoup de miracles en ton nom ? Alors, je leur dirai ouvertement : Je ne vous ai jamais connus, retirez-vous de moi, vous qui commettez l'iniquité. » Et il termine son célèbre sermon sur la montagne par la parabole des deux maisons, dont l'une, bâtie sur le sable est précisément l'image des gens religieux qui croient sans mettre en pratique ce qu'ils croient. (Matth. VII, 21 à 27.) Dans une autre parabole, celle des deux fils, il critique sévèrement le jeune homme qui, après avoir dit : « Je vais travailler à la vigne », néglige d'y aller, et il loue celui qui, malgré son refus, se rend à la vigne pour obéir à son père, tant il est vrai que pour Christ, comme pour les prophètes, « l'obéissance vaut mieux que le sacrifice » (1 Samuel XV, 22), et la morale mieux que la religion, si celle-ci n'est pas accompagnée d'obéissance. Evidemment l'idéal de Jésus-Christ n'est ni l'un ni l'autre des deux fils; cependant s'il lui faut choisir, il n'hésite pas à préférer celui qui représente la morale indépendante, à celui qui représente la religion indépendante.

Les apôtres parlent et pensent de même, cela ressort de toutes leurs épîtres et très particulièrement de celle de Jacques : « Montre-moi ta foi

sans les œuvres, et moi, je te montrerai ma foi par mes œuvres. Tu crois qu'il y a un seul Dieu, tu fais bien, les démons le croient aussi et ils tremblent. Comme le corps sans âme est mort, de même la foi sans les œuvres est morte. » (II, 18 et 26.)

Ainsi donc, le livre le plus religieux qui existe, la Bible, est peut-être le plus catégorique à cet égard : d'après ce livre, la religion doit absolument être conséquente, et comme telle, engendrer une morale qui soit à sa hauteur. Mais si les représentants de la morale indépendante veulent être justes, ne seront-ils pas obligés de reconnaître qu'il y a des chrétiens conséquents et en grand nombre, des hommes qui, sans être parfaits, s'efforcent du moins sincèrement de mettre leur vie d'accord avec leurs principes. Quelle excellente occasion pour des gens qui se donnent comme défenseurs passionnés de la justice, de se montrer tels à l'égard de ceux dont ils peuvent bien ne pas partager les convictions, mais dont ils doivent cependant reconnaître la supériorité de la vie! Et non seulement il faut reconnaître qu'il y a des chrétiens dont la morale est à la hauteur de leur piété, mais il faut encore constater la supériorité incontestable, à toutes les époques, des pays chrétiens sur les autres. Il n'y a qu'à comparer la richesse des œuvres de dévouement et de sauvetage accomplies partout où le Christ est connu, avec la stérilité des pays où il ne l'est pas, pour se rendre compte de la puissante influence exercée

par le christianisme au seul point de vue de la morale.

D'ailleurs, ne l'oublions jamais, les vrais chrétiens sont en bien petit nombre : sur les quatre cents millions d'hommes qui portent ce nom, il faudrait défalquer tous ceux qui, dans nos pays, ne sont chrétiens que de nom, tous les indifférents, et tous ceux, plus nombreux encore, qui ne sont pas du tout chrétiens, qui se vantent même d'être incrédules, tout en appartenant à des pays chrétiens. On ne peut pourtant pas compter au nombre des chrétiens des hommes tels que Voltaire, Renan, Büchner, Hæckel, C. Vogt, Nietzsche, et tant d'autres qui se sont toujours montrés hostiles au christianisme. Or, ils ont fait école, et leurs disciples sont innombrables.

Cela étant, on peut dire sans exagération que les disciples authentiques du Christ sont une infime minorité, un peu de sel ou un peu de levain dans le genre humain, et si malgré leur petit nombre ils ont pu produire tant d'œuvres, on peut deviner ce qu'ils auraient accompli s'ils avaient été plus nombreux, et si leurs efforts avaient été encouragés. Que mes lecteurs me permettent de le dire franchement : il est difficile, très difficile d'être un chrétien véritable, de mettre en pratique tous les principes chrétiens dans un monde profondément irréligieux et de plus en plus hostile à l'Evangile. Dans bien des milieux, même au sein de nos pays christianisés, lorsqu'un homme se convertit, il est

amèrement critiqué; il perd parfois sa place, et si le malheureux essaye de réagir contre le mal en s'efforçant d'élever le niveau moral de son entourage, on le traite d'insensé : c'est un simple d'esprit avec lequel il n'y a plus rien à faire. Que l'on pense, par exemple, aux innombrables buveurs qui avaient tâché de se relever en se mettant de la Croix-Bleue, et que la meute des camarades a fait retomber sans pitié. Que l'on pense aussi à tant de jeunes gens qui auraient voulu rester purs pour obéir aux préceptes de l'Evangile, et qui ne l'ont pas pu, grâce aux déplorables exemples qui leur ont été donnés et aux persécutions auxquelles ils ont été en butte, soit dans les ateliers, soit ailleurs.

Sans vouloir excuser les inconséquences des chrétiens, nous supplions cependant ceux qui se montrent si sévères envers eux, de se demander s'ils ne sont pas eux-mêmes, les tout premiers, responsables de ce qui s'est passé. La religion doit être absolument suivie d'une morale supérieure, mais encore est-il qu'il faut donner à ses représentants la possibilité de pratiquer cette morale.

II. Beaucoup voudraient rester moraux tout en ayant perdu la foi; rien n'est plus touchant, mais aussi rien n'est en définitive plus utopique. En effet, si quelques hommes sont capables ou se croient capables de réaliser leur idéal moral sans secours divin ni sanction, j'avoue que je ne pense pas comme eux, et que les nombreuses âmes aux-

quelles j'ai à faire comme pasteur me ressemblent sur ce point. Nous autres conducteurs spirituels, nous sommes un peu comme des médecins, nous ne voyons guère que des malades; nous refaisons l'expérience de notre divin Maître qui était tout entouré de péagers et de gens de mauvaise vie, et si nous allions dire à ces malheureux de se relever, de se corriger par eux-mêmes, de faire le bien avec leurs propres forces, je sais d'avance ce qu'ils nous répondraient : « Nous n'en sommes pas capables. » Avec les St Paul et tant d'autres ils nous diraient : « Je ne sais pas ce que je fais ; je ne fais point ce que je veux, et je fais ce que je hais. Ce qui est bon, je le sais, n'habite pas en moi, c'est-à-dire dans ma chair: j'ai la volonté mais non le pouvoir de faire le bien, car je ne fais pas le bien que je veux et je fais le mal que je ne veux pas. Je trouve donc en moi cette loi: quand je veux faire le bien, le mal est attaché à moi. Malheureux homme que je suis! Qui me délivrera de ce corps de mort ? » (Rom. VII, 14 à 24.) Voilà donc des hommes, et en grande majorité, qui avouent leur incapacité à faire le bien, qui crient au secours, car ils se sentent paralysés, et vous allez leur répondre qu'ils doivent se replier sur eux-mêmes et chercher dans leur propre fonds la force qui leur est nécessaire! Est-ce juste ? Est-ce charitable ? Est-ce seulement humain ? Et notez bien que, parmi eux, il y a des hommes très supérieurs, moralement et intellec-

tuellement, comme le grand apôtre des Gentils, plus tard Luther et tant d'autres, des hommes dont la conscience est d'autant plus exigeante qu'ils sont plus distingués et supérieurs ! Il faudrait pourtant tenir compte de ceux-là qui sont les plus intéressants, parce que les plus malheureux et les plus à plaindre. Il faudrait penser à ceux qui ne peuvent pas pratiquer votre morale indépendante, au moins autant qu'à ceux qui déclarent ne plus pouvoir croire, et pour cela pousser plus loin encore l'indépendance de votre morale de manière à être réellement assez indépendants pour découvrir l'Eglise au-dessus des églises, la religion au-dessus des religions, Jésus-Christ au-dessus des différents christianismes qui se combattent, et qui ne sont souvent que misérables contrefaçons du vrai.

III. On nous dit, et on nous répète sans cesse, qu'il faut à l'homme moderne une morale d'expérience et que les morales d'autorité ont fait leur temps. Nous en sommes pleinement convaincu, car la méthode d'expérience nous vient directement du christianisme. « Je sais en qui j'ai cru, » disait l'apôtre Paul, et avant lui déjà, les habitants de Sichar avaient dit à la Samaritaine : « Ce n'est plus à cause de ce que tu as dit que nous croyons, car nous l'avons entendu nous-mêmes et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde. » (Jean IV, 42.) L'aveugle-né, guéri par Jésus, disait aussi de lui: « S'il est un pécheur, je ne sais; je sais une chose, c'est que j'étais aveugle et que

maintenant je vois. » (Jean IX, 25.) Jamais Jésus-Christ n'a demandé à ses disciples de croire les yeux fermés, et il s'est toujours efforcé de faire passer ceux qui l'écoutaient, de la foi traditionnelle et de seconde main, à une foi personnelle et d'expérience.

Et c'est précisément en vertu de ce principe que nous croyons à la nécessité d'une base religieuse pour la morale, car, que nous dit l'expérience ? D'un côté que le phénomène religieux est universel, puisqu'il provient d'un instinct inné au cœur de tous les hommes, de l'autre, que l'homme est incapable de faire le bien qu'il voudrait faire. Or, comme sa conscience ou le sentiment de l'obligation morale, qui est aussi une expérience, le pousse à faire le bien, il s'efforce de trouver ailleurs qu'en lui-même les énergies nécessaires pour l'accomplir. En d'autres termes, l'expérience de l'obligation qui s'impose à lui rend nécessaire l'expérience religieuse, que dis-je ? il ne tarde pas à s'apercevoir que ces deux expériences reviennent au fond à une seule, et que, dans la mesure où il découvre dans la morale le Dieu qui ordonne par la conscience, il découvre en même temps, dans la religion, le Dieu qui donne tout ce qu'il ordonne. C'est donc précisément pour posséder une morale d'expérience que le croyant est un homme religieux, et s'il l'est véritablement, il ne voudra jamais se contenter d'une morale d'autorité. Du fait que beaucoup d'hommes ont trouvé très commode

de se contenter d'une semblable morale, il ne résulte pas que cette morale soit la bonne et la vraie. Là encore, c'est parce qu'on a faussé la vérité, caricaturé la morale religieuse, que tant de gens n'en veulent plus. Aussi, demandons-nous aux hommes sincères et loyaux d'être assez indépendants pour examiner la question en dehors de toute personnalité, de l'examiner pour elle-même; certes elle en vaut la peine.

IV. On voudrait avoir une morale scientifique: encore là, rien que de très naturel, surtout à une époque comme la nôtre. Mais la question est de savoir ce que l'on entend par morale scientifique: ce doit être une morale basée sur les faits, mais quels faits ? S'agit-il de ce qui est, des faits observés, ou de ce qui doit être, d'un idéal qu'il faut atteindre ? S'il s'agit de ce qui est, nous ne sommes guère rassurés car, dans la nature, comme dans l'histoire de l'humanité, nous voyons les forts écraser les faibles, les gros manger les petits; l'évolution de la vie sur la terre s'accomplir à travers de terribles luttes, de victoires parfois chèrement achetées par les plus aptes, et par l'élimination toujours plus complète des plus faibles. Malgré le mot de Schiller, que « l'histoire est le jugement du monde », cette histoire n'est guère rassurante, bien au contraire, et il semble vraiment, à l'étudier, que la justice dont nous avons cependant un si légitime besoin, ne soit qu'une illusion. Les faits observés ne donnent donc aucune

base solide à la morale; aussi le sol sur lequel on s'avance est-il d'autant plus mouvant que l'obligation morale est davantage battue en brèche et l'autorité de la conscience plus ébranlée. Si l'on fait de cette obligation et de cette conscience le produit de l'hérédité, du milieu ou de l'éducation, l'idée même du devoir peut-elle encore subsister ? Nous ne le pensons pas. Le devoir n'est plus qu'une convention tout artificielle qui ne correspond à rien de solide. Cela est tellement vrai que les représentants actuels de la morale indépendante le disent ou l'écrivent carrément. Lévy-Bruhl explique que le sentiment d'obligation morale est une superstition, au sens étymologique de ce mot, c'est-à-dire une survivance inconsciente du passé: c'est le sentiment qu'il faut accomplir un acte dont nous ne comprenons plus la raison. Pour M. Le Dantec, la conscience est « un résidu d'erreurs ancestrales », et M. Dellet voit en elle « un résultat complexe d'influences multiples ». M. Bayet est encore plus explicite, lorsqu'il écrit nettement dans sa morale scientifique: « C'est l'idée même du devoir qui semble destinée à disparaître dès qu'apparaît la science. »

Aussi l'on comprend que des logiciens pratiques de la morale sans Dieu en arrivent avec Sébastien Faure à proposer de remplacer les morales religieuses par la morale de la volupté : l'homme est là pour jouir, c'est sa seule raison d'exister; il aura donc le droit, par exemple, de changer de

femme et d'en prendre de plus jeunes à mesure qu'il avancera en âge. C'est peut-être logique, mais est-ce moral ?

Si l'on nous répond qu'il y a pourtant des représentants de la morale indépendante qui sont restés parfaitement honnêtes et moraux, nous le reconnaîtrons sans peine, mais en nous demandant s'ils sont bien conséquents avec leurs principes, ou si leur moralité n'est pas un reste de leur éducation religieuse, car beaucoup de ceux qui agissent ainsi sont des fils ou des petits-fils de chrétiens, voire de pasteurs comme les fameux Reclus. On connaît le mot spirituel et bien inquiétant de Renan : « Nous n'avions plus que l'ombre, nos enfants n'auront plus que l'ombre de l'ombre; ce ne sera pas très lourd! »

En tout cas, la morale sans Dieu a déjà produit ses effets en France. Voilà 25 à 30 ans qu'on la prêche dans les écoles d'où le nom même de Dieu a été sévèrement exclus, sauf quand il s'agit de le tourner en ridicule, et je ne sache pas, au dire des écrivains contemporains et des statisticiens, que les résultats soient si réjouissants! M. F. Buisson et ses amis avouent à qui veut les entendre qu'ils sont tout simplement effrayés des progrès du mal sous toutes ses formes : pornographie, alcoolisme, criminalité infantile, révolte contre toute espèce d'autorité, etc. A les entendre, le pays court aux abîmes et la dégénérescence de la race est devenue d'autant plus terrible qu'elle est encore aggravée

par la dépopulation. Des faits pareils ne prouvent pas précisément la vérité de la thèse d'un J.-J. Rousseau sur la bonté naturelle de l'homme.

Si, par contre, on entend par morale scientifique une morale qui repose sur ce qui doit être, sur un idéal plus ou moins élevé, nous sommes déjà beaucoup plus d'accord, tout en constatant cependant qu'une pareille morale manque de base solide, puisque l'obligation morale est supprimée, ou bien qu'elle est inconséquente puisqu'elle suppose un idéal moral dans un monde où il est bien difficile d'en trouver un. Nous faisons appel à la sincérité de nos lecteurs : une morale inconséquente, ou qui ne repose sur aucune base vraiment solide, mérite-t-elle l'épithète de scientifique ?

Voilà pourquoi, convaincu de l'insuffisance et même de l'impossibilité d'une morale sans Dieu, nous en revenons tout simplement à la morale chrétienne qui nous paraît infiniment plus pratique que toutes les autres. Avant tout, parce qu'elle repose sur le roc de l'obligation morale, qui repose lui-même sur la volonté et la puissance d'un Dieu d'amour, capable de commander puisqu'il est saint, mais aussi d'aider puisqu'il est amour. Cette morale a pour but le plein épanouissement de notre personnalité, la perfection dans le service libre et joyeux d'autres personnalités qui sont nos frères. Et si vous me demandez quelles garanties nous avons de tout cela, je citerai un nom et évoquerai une personne : le nom et la personne de

Jésus-Christ. Il est, en effet, le plus haut idéal qui ait jamais paru sur la terre; ce n'est pas un rêve, ou une abstraction, ou quelque théorie philosophique, c'est un être de chair et de sang que l'on a pu voir, entendre et toucher, et qui, au milieu des luttes d'ici-bas, au sein des innombrables courants opposés, se dresse devant nous comme le géant puissant des Alpes du monde moral, dans toute la beauté et dans toute la grandeur de la perfection morale incarnée dans un homme. Chez lui, la morale et la religion sont tellement unies qu'elles sont une seule et même chose : tout, en lui, est à la fois moral et religieux, et la séparation entre les deux domaines est impossible. C'est là ce qui constitue pour nous une évidence morale plus convaincante que tous les raisonnements, et c'est ce qui nous poussera toujours à voir dans la morale chrétienne la plus parfaite des morales. Comment ne le serait-elle pas, elle qui, après nous avoir montré en Christ l'idéal moral réalisé, veut nous donner par lui la force nécessaire pour que nous le réalisions à notre tour, si faible et si mauvais que nous soyons ?

Comme conclusion, nous dirons que si nous nous en tenons à la morale évangélique, qui est essentiellement une morale religieuse, c'est pour les quatre raisons suivantes :

1° Jésus-Christ nous met en face de la réalité douloureuse du péché et nous révèle l'état de l'homme tombé, sans en rien cacher. Il se garde-

rait bien de nous tromper en nous disant que l'homme est bon; il nous le montre tel qu'il est, avec son cœur désespérément malin.

2° Mais, en même temps, il nous révèle tout autant l'homme normal, idéal, l'homme tel qu'il doit être, et tel qu'il a été en lui, Jésus, dans toute sa beauté morale. En s'offrant à nous, il nous propose le plus parfait modèle. Nous avons donc ainsi une morale rigoureusement scientifique puisqu'elle repose sur des faits certains et sur la plus réelle des réalités.

3° Bien plus, Jésus-Christ nous offre en sa personne la synthèse parfaite, la réconciliation absolue entre la morale et la religion, puisqu'en lui tout est à la fois moral et religieux, et ne peut être scindé, pas plus que son humanité ne peut être séparée de sa divinité. Il est l'homme le plus moral de l'histoire, parce qu'il en est l'homme le plus religieux.

4° Voilà pourquoi il ne se contente pas d'être sous nos yeux un parfait modèle; il est une puissance, il est un Sauveur; il nous attire à lui, il nous invite à venir à lui, à nous donner à lui, puis à nous unir avec lui aussi étroitement qu'il est possible pour que sa vie parfaite passe en nous, et fasse de nous des êtres aussi moraux et aussi religieux que possible, en nous mettant en relation directe avec Dieu le Père, et par lui, avec les hommes, nos frères.

S'il en est ainsi, je crois pouvoir dire sans exa-

génération que tous les partisans, même les plus ardents de la morale indépendante, seraient pleinement satisfaits dans leurs exigences s'ils connaissaient à fond la morale essentiellement religieuse de l'Evangile, et s'ils consentaient à en faire une expérience personnelle. Pourquoi ne pousseraient-ils pas l'indépendance morale dont ils sont si fiers jusqu'à cette expérience ?

La tristesse contemporaine.

Sommes-nous plus gais qu'autrefois ? Je ne le crois pas. Il semble vraiment que plus l'homme a progressé, plus il s'est développé dans toutes les directions, et spécialement dans le domaine scientifique, plus il est devenu triste. Pareille à une marée montante, la tristesse humaine envahit peu à peu les hommes de toutes classes et de toutes cultures, quel que soit leur tempérament, et paraît devoir bientôt tout submerger. Semblable au ciel couvert de nuages de certains automnes, une teinte grise est répandue sur la vie de beaucoup de nos contemporains. Et ce qu'il y a de plus poignant, c'est qu'à un moment donné, l'homme a cru qu'il allait au bonheur : les merveilleuses découvertes qu'il avait faites dans tous les domaines lui permettaient de l'espérer; mais son bonheur a fui comme un mirage dans le désert. C'était une illusion, comme on en a quand on est jeune et qu'on commence la vie.

Les individus, comme les peuples, passent tous par une période d'enfance au cours de laquelle les grandes espérances remplissent le cœur. L'opti-

misme triomphe; on s'imagine volontiers que l'on se trouve dans le meilleur des mondes et que la vie va tenir toutes ses promesses. Mais, à mesure que peuples et individus avancent en âge, l'illusion disparaît. Le ciel s'assombrit, les chants si joyeux au départ cessent peu à peu, et sont remplacés par des plaintes et des gémissements, quand ce n'est pas par des cris de douleurs et de révolte, et cela aussi bien dans la classe aisée et bourgeoise que chez les ouvriers.

On me répondra, je le sais, que jamais on ne s'est autant amusé qu'aujourd'hui; les casinos et les kursaals, les cafés et les théâtres, les lieux de plaisir de tout acabit sont de plus en plus fréquentés par une foule, composée surtout de jeunes gens assoiffés de jouissances. Il n'y a qu'à parcourir les rues de l'une de nos villes modernes, le soir, surtout un dimanche, pour voir combien on sait s'amuser. Même les pays les plus sérieux et les plus graves, comme l'Angleterre et l'Ecosse aux mœurs puritaines, entrent dans le mouvement. Où voyez-vous donc, nous dira-t-on, une si grande tristesse ? Mais qui ne comprend que tous ces plaisirs, toutes ces distractions sont précisément la preuve que le monde est triste ? S'il était vraiment gai, il ne chercherait pas ainsi à s'amuser pour oublier sa tristesse; il ne s'efforcerait pas de se fuir pour ainsi dire lui-même. Quand on est heureux, on n'éprouve pas ce besoin passionné d'amusements.

Je sais encore que bien des gens aujourd'hui, surtout parmi les jeunes, m'objecteront qu'ils ne sont pas si malheureux, que leur existence les satisfait, car, n'ayant plus de hautes ambitions, plus d'espérance en l'au-delà, ils se sont arrangé une bonne petite vie terre à terre, faite de matérialisme pratique et de philosophie négative, qui leur suffit. Depuis qu'ils ont réussi à se débarrasser de la foi et de ses illusoires promesses, ils ont appris à se contenter de ce qu'ils ont et à jouir bien plus qu'ils ne jouissaient jadis.

Eh bien, même à supposer qu'ils soient sincères, je prétends qu'ils se trompent ceux qui parlent ainsi; je suis certain qu'au fond de leur cœur il y a de la tristesse. Ils ont dû, pour en arriver là, se couper les ailes, refouler leurs sentiments, se tromper eux-mêmes. Leur âme est atrophiée, leur cœur endurci, et si, pour être heureux, il leur a fallu se mutiler à ce point, il est impossible qu'ils soient réellement satisfaits.

Comment, sans cela, entendrions-nous de tous les côtés des cris de murmure et de révolte ? Nous ne pouvons pas lire un journal, parcourir une revue, ouvrir un roman, sans retrouver la même note triste. D'où viennent tous ces suicides, non pas seulement d'adultes ou de vieillards, mais de jeunes, tout jeunes gens et même de jeunes filles, à ce point dégoûtés de la vie qu'ils ont résolu d'en sortir, foulant ainsi aux pieds, sans l'ombre d'hésitation, l'instinct le plus profond de la nature hu-

maine, et brisant sans pitié le cœur de parents qu'ils aiment pourtant et dont ils se savent aimés ?

Il n'y a, du reste, qu'à lire quelques-uns des auteurs contemporains pour retrouver la même note : Loti, A. France, Sully Prud'homme, Mæterlinck et tant d'autres. Je me contenterai de citer quelques lignes d'un des ouvrages modernes les plus admirables, les *Essais de psychologie contemporaine,* de Paul Bourget :

« Il se comprend qu'une mélancolie singulière s'empare des nobles esprits sur lesquels pèsent la conviction de leur puissance idéale et de leur impuissance réaliste. Cette mélancolie est redoublée par le spectacle du triomphe insolent des médiocres. L'homme supérieur de nos jours ne connaîtra jamais dans leur plénitude les jouissances que leur système nerveux permettait aux anciens. L'intelligence peut beaucoup. Elle est impuissante à nous guérir de nos facultés natives. Il y a du trouble dans nos sérénités, comme il y a du trouble dans nos soumissions. Catholiques ou athées, monarchistes ou républicains, tous les enfants de cet âge d'angoisse ont aux yeux le regard inquiet, au cœur le frisson, aux mains le tremblement de la grande bataille de l'époque. Ceux-mêmes qui se croient et qui se veulent détachés participent à l'universelle anxiété. Ils sont des révolutionnaires comme les autres, mais contre la bêtise humaine, et cette révolte muette s'appelle le dédain.

« Avons-nous bien mesuré les capacités de cette

machine humaine que nous surchargeons de connaissances ? Quand nous prodiguons à mains ouvertes l'instruction en bas, l'analyse en haut; quand par la multiplicité des livres et des journaux, nous inondons les esprits d'idées de tous ordres, avons-nous bien calculé l'ébranlement produit dans les âmes par cette exagération de jour en jour plus forcenée de la vie consciente ? La science, dit-on, se charge de rendre les erreurs et les souffrances qui en résultent chaque jour plus rares; mais a-t-elle trouvé, trouvera-t-elle le moyen d'empêcher l'usure physiologique, l'usure du sentiment et l'usure de la volonté que tout exercice trop intense de la pensée risque de produire ? Un gémissement universel de la nature, un sentiment mélancolique de l'univers appelle le repos final qui consistera en une incohérence générale des individus au sein de Dieu et dans l'extinction absolue de tout désir.

« J'arrive dans cette série d'études psychologiques au cinquième des personnages que je me suis proposé d'analyser. J'ai examiné un poète : Beaudelaire; j'ai examiné un historien : M. Renan; j'ai examiné un romancier : Gustave Flaubert; j'ai examiné un philosophe : M. Taine; je viens d'examiner un de ces atistes composites, en qui le critique et l'écrivain d'imagination s'unissent étroitement, et j'ai rencontré chez ces cinq Français de tant de valeur, la même philosophie dégoûtée de l'universel néant. Sensuelle et dépravée chez le

premier, subtilisée et comme stérilisée chez le second, raisonnée et furieuse chez le troisième, raisonnée aussi, mais résignée, chez le quatrième, cette philosophie se fait aussi sombre mais plus courageuse chez l'auteur de *Rouge et Noir*. Cette formidable nausée des plus magnifiques intelligences devant les vains efforts de la vie a-t-elle raison ? Et l'homme en se civilisant n'a-t-il fait vraiment que compliquer sa barbarie et raffiner sa misère ? J'imagine que ceux de nos contemporains que ces problèmes préoccupent sont pareils à moi, et qu'à cette angoissante question ils jettent tantôt une réponse de douleur, tantôt une réponse de foi et d'espérance. C'est encore une solution que de sangler son âme comme Beyle, et d'opposer aux malaises du doute la virile énergie de l'homme qui voit l'abîme noir de la destinée, et qui ne sait pas ce que cet abîme cache, — et qui n'a pas peur. »

D'où vient un pareil état d'âme ? Comment s'expliquer la tristesse contemporaine ? On répond : de la difficulté des temps, de la lutte pour la vie, de la concurrence effrénée que les hommes se font aujourd'hui, toutes causes qui ont transformé l'existence en une véritable bataille où l'on a à peine le temps de respirer, et au cours de laquelle les faibles, les incapables, tous ceux qui ne lui opposent pas une force de résistance suffisante doivent nécessairement succomber.

Ah! certes, je me garderai bien de nier que la vie ne soit difficile aujourd'hui, qu'il ne soit dur,

qu'il ne soit rude de faire son chemin dans un monde comme le nôtre, et j'éprouve pour ma part la plus profonde sympathie pour tous ceux qui, mal armés, par le fait des circonstances et de l'hérédité, doivent accomplir une tâche qui les dépasse et parfois les écrase. Je reconnais sans peine qu'à l'heure actuelle nous n'avons plus assez de temps pour jouir de la vie, et pour cueillir les fleurs, qui, quoi qu'on en dise, égayent la route de tous les hommes, même des plus malheureux, et je comprends sans peine que l'âme humaine soit triste dans une pareille course au clocher qui ressemble si souvent à une course à la mort. Mais je ne crois pourtant pas que ce soit là la vraie raison, la cause profonde de la tristesse contemporaine.

On nous dit encore que cette tristesse a pour origine l'esprit d'analyse qui nous caractérise et qui est la maladie des intellectuels, comme la lutte pour la vie est celle des classes ouvrières. En effet, les études de toutes sortes qu'il nous a fallu faire nous ont appris à tout disséquer, y compris notre propre personne; nous avons pris l'habitude de nous replier sans cesse sur nous-mêmes et de pousser l'analyse toujours plus loin. Or, l'analyse n'aide pas à vivre, au contraire, elle ôte facilement le goût de vivre; elle supprime le charme de la vie; elle en paralyse l'entrain.

Cela aussi est évident, mais ce n'est pourtant pas la cause essentielle et principale de la grande tristesse d'aujourd'hui.

Je serais plutôt tenté de la trouver dans le besoin de jouissance effrénée qui s'est emparé de l'homme moderne. On veut jouir à tout prix, on veut jouir en dépit des principes de la morale et de la loi du devoir, jouir grossièrement ou d'une façon raffinée, en poursuivant des plaisirs légitimes et parfaitement honnêtes, ou au contraire, des jouissances franchement coupables. Qu'en est-il résulté ? une sensibilité, ou plutôt une sensiblerie qui rend l'homme de plus en plus incapable d'affronter les devoirs et les souffrances d'ici-bas. Je suis persuadé, avec d'autres, que nous ne souffrons pas plus qu'autrefois; je crois que nous souffrons moins, mais nous sommes tout autrement incapables de souffrir que nos pères. La moindre égratignure, la plus petite contrariété nous font un effet extraordinaire, étant donné notre épiderme à fleur de peau, et le développement excessif de notre système nerveux. Il est, au reste, un fait d'expérience facile à vérifier : plus l'homme, par le développement de son égoïsme, devient dur pour les autres, plus il devient sensible, sensitif pour lui-même. Et puis, ne l'oublions pas, grâce aux communications rapides, grâce aux télégraphes et aux journaux, il ne peut rien se passer d'un peu triste quelque part, sans qu'immédiatement nous en soyons informés. Il y a même certains journaux qui croient de leur devoir de nous communiquer surtout les événements tristes de notre planète. Question d'intérêt, la seule qui importe à beau-

coup, je le sais, mais qui produit sur nos organismes sensitifs des chocs innombrables dont le résultat est précisément cette tristesse contemporaine, d'autant plus grande que l'homme moderne a moins de force de résistance qu'autrefois.

Malgré ce que je viens de dire, je crois qu'il faut aller plus loin, descendre plus profond, pour en découvrir la vraie cause. On a essayé depuis une trentaine d'années, hélas! avec un succès croissant, d'extirper de notre génération l'idée de la divinité. On a cru devoir détruire chez la plupart de nos contemporains la foi au Dieu vivant. Certains maîtres se sont efforcés dans nos écoles de prouver aux enfants qu'un homme intelligent tant soit peu cultivé doit être athée, l'idée même de Dieu contredisant celle de la science. Qu'en est-il résulté ? L'âme humaine qui est essentiellement religieuse, et qui ne peut pas se passer d'une divinité, a dû s'en faire une à sa façon : l'homme moderne a concentré tous ses besoins religieux sur trois idoles qui devaient remplacer le Dieu mort, à savoir : la Nature, la Science et le Moi! Or, il se trouve que ces trois idoles reçoivent chaque jour des coups qui les ébranlent et les auront bientôt renversées; d'où une triple et profonde déception. Après avoir mis toute sa confiance dans ce qu'elle considérait comme son dieu, l'âme humaine fait aujourd'hui l'horrible découverte qu'elle s'est trompée, et que ce qu'elle avait entrevu n'était pas autre chose qu'un mirage sans réalité.

La Nature, après avoir enchanté et comme enivré l'homme, lui est apparue étrange, dure, cruelle, aveugle. C'est un champ de bataille où les faibles sont écrasés par les forts, où les individus sont sacrifiés à la collectivité. La Nature poursuit sa marche fatale sans s'inquiéter le moins du monde des êtres qui la remplissent; quand ces derniers ont rempli leurs fonctions, ils sont éliminés sans plus de façon; en guise de remerciements, ils doivent souvent souffrir amèrement avant de disparaître. Pourvu que l'espèce continue, peu importe l'individu; il a beau gémir, il a beau crier, personne n'entend, nul ne répond à son appel. On dirait même parfois que cette nature se plaît à écraser sans raison ses plus beaux produits, ses plus belles créatures. Pourquoi cela ? Tout simplement parce qu'elle est bien plus un formidable chaos qu'autre chose. Les êtres sont des rouages dans ce mécanisme; le déterminisme universel ne laisse, dit-on, aucune place à la liberté, pas plus qu'à la pitié et à l'amour; l'amour vrai, s'entend, car il est un amour que la nature semble avoir inventé qui n'est autre chose qu'une ruse plus ou moins dissimulée, destinée à garantir la propagation de l'espèce et la continuation de la race. Schopenhauer n'a que trop persuadé nos contemporains de la Volonté aveugle et cruelle qui, cachée derrière les êtres, les fait marcher malgré eux.

Quand on souffre et qu'on pleure, on ne va pas se consoler auprès d'une machine; on a besoin

d'une personne, on a besoin d'un cœur qui vibre à l'unisson du nôtre. Or cette personne et ce cœur, la Nature les ignore; elle n'est ni personnelle, ni aimante; son aveuglement, son insensibilité sont trop grands pour cela. Voilà pourquoi, après avoir « éteint les lumières du ciel », après avoir persuadé l'homme moderne que le ciel est d'airain au-dessus de sa tête, ou plutôt que les espaces infinis qui l'environnent ne renferment aucun Etre capable de le comprendre et de l'aimer, il ne faut plus s'étonner que cet homme soit devenu triste, profondément triste, en face de son idole brisée. Plus il avait compté sur la Nature, plus sa déception a été grande, et plus il se sent triste, découragé, en reprenant sa marche en avant. Avouez qu'on le serait à moins.

La Science a aussi été la grande idôle de l'âme sans Dieu. Ses découvertes furent si belles, ses méthodes si précises, ses progrès si merveilleux que l'homme en eut le vertige, et qu'il fut persuadé, à un moment donné, que la science allait enfin remplacer Dieu. Plus la science avance, disaient beaucoup de gens, plus la foi doit reculer, et quand elle aura fini son œuvre, la foi n'existera plus, car elle est un reste de superstition nécessaire à une époque d'ignorance, mais elle sera inutile une fois cette ignorance évanouie.

Et voici qu'aujourd'hui la réaction commence. La Science découvre ses limites : elle s'aperçoit que tout son effort a pour principal résultat de lui ré-

véler son ignorance. La Science devient de plus en plus la connaissance de ce que l'homme ignore. Le mot de Newton apparaît chaque jour plus vrai : « Je sais une chose, c'est que je ne sais rien, ou plutôt ce que je sais ressemble à la goutte d'eau contenue dans une coquille en face de l'océan qui représente ce que j'ignore. » La parole de Dubois-Raymond est devenue la devise d'un nombre grandissant de savants : *Ignoramus, Ignorabimus* : « Nous ignorons, nous ignorerons. »

Bien plus, certains résultats qui paraissaient définitivement acquis sont contestés aujourd'hui; ce qui, dans ma jeunesse, était enseigné comme un dogme scientifique intangible apparaît à beaucoup aujourd'hui comme une erreur. On ne sait plus ce que c'est que la matière; on la croyait incapable de se perdre, et elle se perd; on la croyait éternelle, et voici qu'on en entrevoit la fin; on était persuadé qu'elle était régie par des lois immuables, sorte de *tabou* auquel nul ne pouvait toucher, et voici qu'aujourd'hui, des penseurs très sérieux se demandent si ces lois existent, et si elles ne sont pas une conception de notre esprit, peut-être sans aucune réalité. Bien plus, l'habitude de l'analyse, fruit direct de la science, semble aujourd'hui faire évanouir la vie et la raison d'être de la vie. A force d'analyser, on se demande s'il reste quelque chose derrière le phénomène, et si le dernier mot n'est pas le néant universel conçu par certains philosophes.

Il n'y a du reste pas besoin d'être un grand prophète pour deviner ce que deviendrait notre planète et l'humanité qui l'habite, au cas où la science seule, sans la morale et sans la religion, viendrait à triompher. La perspective de la guerre de demain, que la science prépare sans cesse, apparaît comme un véritable cauchemar. Quand il faudra se battre sur la terre et sous la terre, sur la mer et sous la mer, et tout autant dans les airs, le séjour de la planète ne sera plus précisément une partie de plaisir. Et si, pour finir, c'est l'hypothèse de Flammarion qui est la vraie, si le genre humain doit avoir pour tombeau une terre transformée en un bloc de glace, ou si, d'après d'autres savants, la fin de notre terre et de toute la civilisation humaine doit provenir d'un choc formidable qui la réduira en poussière par la stupide rencontre avec un autre astre, il faut avouer que cette perspective n'est guère tentante, ni plus capable de nous rendre optimistes.

Avec de pareilles perspectives, comment s'étonner de la tristesse de l'âme contemporaine, si éprise de science, et qui s'aperçoit aujourd'hui que son idole la déçoit, et semble bientôt réduite à néant ? Tout ceux qui n'ont mis leur confiance que dans la science, tous ceux qui l'ayant divinisée en ont attendu l'âge d'or après lequel ils rêvaient, ne peuvent pas ne pas éprouver aujourd'hui une tristesse d'autant plus profonde qu'à un moment donné l'espérance avait été plus grande.

Le troisième dieu que notre génération athée s'est donné est le *Moi humain* : l'homme s'est imaginé qu'il était de son intérêt de se prendre lui-même comme centre de l'univers, de tout rapporter à lui, et de tout concentrer sur sa propre personne. On connaît la fameuse théorie du surhomme de Nietzsche, d'après laquelle l'humanité doit tendre à une élite qui exercera sur elle la domination, et cela grâce au plein épanouissement du moi. Vivre pour soi, s'aimer par-dessus tout, ne considérer les autres que comme autant d'objets d'exploitation dont l'homme doit se servir dans son propre intérêt, c'est là l'idéal d'une multitude de gens. Les progrès de la science et de l'industrie ont contribué à exalter encore le moi en donnant à l'homme un orgueil qui paraît légitime. Mais, chose curieuse et singulièrement instructive, voici que ce moi hypertrophié est devenu hypersensible; il semble avoir l'épiderme à fleur de peau : aussi la souffrance lui paraît-elle insupportable; il est de moins en moins capable de l'affronter, et sa tristesse s'en est accrue d'autant. Bien plus, ce même moi n'a pas tardé à découvrir ses propres limites : il n'est pas l'infini qu'il croyait; il est bien plutôt une prison, j'allais dire un tombeau où l'on étouffe. Quand on est d'origine divine, il est dur de ne pas pouvoir prendre son vol et d'être obligé de se couper les ailes pour vivre. Et c'est bien l'impression que produisent trop souvent les hommes de science d'aujourd'hui, même les plus sincères, même les

plus distingués; ils se sont vus forcés de limiter leur champ d'étude et de concentrer sur des détails presque insignifiants toute leur attention et tout leur génie. Comme si la découverte d'un microbe quelconque, ou celle d'une loi physique, pouvait réellement donner à l'homme la pleine satisfaction de son être !

Ce même Moi divinisé n'a pas tardé à dégoûter l'homme de lui-même. A force de tourner toujours autour de cette idole, une rancœur profonde a envahi son âme, et plus, à un moment donné, l'homme avait cru trouver son bonheur dans le culte du moi, plus ensuite la réaction a été grande, douloureuse, cruelle.

Il y a quelques années, à la fin d'une conférence contradictoire, l'un de ceux qui m'avaient répondu laissa échapper, devant quelques-uns des auditeurs restés dans la salle, l'aveu suivant: « Je n'ai peur de rien, Monsieur le pasteur, ni de Dieu qui n'existe pas, ni des hommes qui sont mes égaux. Je n'ai peur que de moi-même! » Un malheureux de plus, déçu par la terrible idole qui devait remplacer Dieu. Aussi n'avais-je pas tort de dire, tout à l'heure, que l'une des principales causes de la tristesse moderne était l'apothéose du moi et la profonde déception qui l'accompagne toujours. Cela va même si loin qu'un professeur de la Sorbonne, M. Le Dantec, dans un livre récent intitulé *l'Athéisme,* après s'être vanté de n'avoir aucun besoin religieux et d'être par nature et par tempé-

rament le plus convaincu des athées, avoue que si, par malheur, l'humanité devenait athée comme lui, il n'y aurait plus pour elle que désespoir et néant. Mais alors, si c'est au néant que l'on veut nous mener, si c'est à lui qu'aboutit fatalement tout le développement intellectuel et social de l'humanité, il ne vaut pas la peine de vivre; la vie est une erreur, une illusion à moins qu'elle ne soit une tromperie. Comment, avec de telles perspectives nos contemporains ne seraient-ils pas tristes ?

Peut-on espérer sortir de cette lamentable situation ? Oui, certainement; et voici de quelle manière. Avant tout, il faut revenir avec simplicité de cœur à la foi enfantine, si nécessaire, de naguère. Je n'en veux pour preuve que ce mot significatif de l'un des écrivains modernes les plus écoutés et les plus tristes de la littérature française, Anatole France, dans le journal *Le Temps* du 4 février 1893 : « Le mal physique et le mal moral, les misères de l'âme et des sens, le bonheur des méchants, l'humiliation du juste, tout cela serait encore supportable, si l'on en concevait l'ordre et l'économie et si l'on y devinait une providence. Le croyant se réjouit de ses ulcères, il a pour agréable les injustices et les violences de ses ennemis; ses fautes mêmes et ses crimes ne lui ôtent pas l'espérance. Mais dans un monde où toute illumination de la foi est éteinte, le mal et la douleur perdent jusqu'à leur signification et n'apparaissent plus

que comme des plaisanteries odieuses et des farces sinistres... Il n'y a d'autre clef du monde que la foi. Voilà qui est trop vrai. »

Cette foi qui paraît si nécessaire, parce que sans elle le soleil risque de rester toujours caché derrière les nuages et de nous laisser dans un brouillard plus ou moins épais, enveloppés d'une teinte désespérément grise, cette foi, dis-je, quelle est-elle ? Non pas la simple croyance, tout intellectuelle, en un certain nombre de vérités qu'il faudrait admettre; pas davantage quelque système ecclésiastique et cultuel qu'il faudrait suivre d'une manière plus ou moins formaliste; non pas surtout une institution plus humaine que divine qui pourrait nous servir à exploiter autrui. Non, la foi est bien plus et bien mieux que cela : c'est la relation d'une personne avec une autre personne, relation de confiance et de dépendance, de consécration et d'obéissance, qui n'est facile et même possible qu'avec Jésus-Christ, le révélateur parfait du Dieu Père, celui qui nous remet en communication directe et personnelle avec lui. Tout est transformé pour celui qui a foi en Jésus-Christ. L'univers entier s'illumine soudain d'une grande lumière, les brouillards se dissipent, comme au matin d'une belle journée d'automne, sous l'action des rayons du soleil. Pourquoi cela ? parce que précisément le Christ se substituant aux fausses divinités que nous avions essayé de servir, nous donne sur le moi, la science et la nature, la vraie solution.

Sur le *moi* d'abord, en nous arrachant à notre égoïsme, en nous entraînant dans son orbite pour nous apprendre à graviter autour de Dieu, le vrai centre, et à aimer véritablement en nous perdant de vue nous-mêmes. Jésus-Christ, et c'est en cela qu'il nous sauve, brise les barreaux de cette prison qui s'appelle le moi. Il nous rend notre liberté en nous apprenant à renoncer à nous-mêmes et à aimer comme nous avons été aimés. Il nous rappelle la vraie loi de notre être qui, fidèlement observée, fait disparaître nos tristesses : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. Celui qui voudra sauver sa vie la perdra, mais celui qui la perdra à cause de moi la sauvera. » (Matth. XVI. 24-25.)

Et voilà comment, sous l'influence du Sauveur, l'homme qui se met à aimer éprouve en son cœur une joie immense qui lui fait oublier sa tristesse. Oh! je le sais, on me répondra que celui qui aime ne tarde pas à découvrir autour de lui tant de sujets de tristesse, tant de misères, tant de détresses, tant de désespoirs, que sa joie ne peut être ni profonde ni permanente. Je ne le nie pas : comment ne serait-on pas triste au sein d'un monde comme le nôtre, quand on entend les soupirs, les grincements, les cris de tant de nos contemporains ? Cependant, j'affirme que cette tristesse-là est toute différente, car elle est accompagnée d'une joie profonde, la joie de la communion avec Dieu et de la certitude de son amour. Puis elle pousse à

l'action; elle n'a rien de stérile, aussi renferme-t-elle en elle-même son remède.

Jésus-Christ transforme aussi la science elle-même. Bien loin de perdre de son importance ou de son intérêt, bien loin de paraître inutile ou dangereuse, à son école la science devient souverainement attrayante. Si l'homme n'y met plus son cœur, s'il n'en fait plus une idole, il ne l'en estime que plus, car par elle il apprend à « repenser les pensées de Dieu »; il découvre par cette science des choses merveilleuses qui lui révèlent le plan de son puissant Créateur, et font apparaître devant ses yeux étonnés, la main de son tendre Père. En étudiant l'œuvre de Dieu, il s'élève jusqu'à l'Ouvrier pour l'adorer toujours mieux dans sa sagesse infinie et dans son amour.

La nature, enfin, tout à l'heure si déconcertante, devient aussi tout autre sous l'influence de Jésus-Christ qu'on a comparé au foyer d'une lentille où se concentrent d'abord tous les rayons qui la traversent, pour repartir ensuite dans toutes les directions. Celui qui se place à ce foyer a, pour ainsi dire, la clef de l'univers entier. De là le mot de l'apôtre : « Jésus-Christ est celui par qui, et pour qui tout a été créé (Col. I, 6), la Parole sans laquelle rien n'a été fait. » (Jean I, 3.) En contemplant le Saint et le Juste, il devient facile de découvrir le désordre qui règne dans la nature, et de s'apercevoir que l'homme tel que nous le connaissons n'est pas celui que Dieu avait pensé : c'est un être déchu, un homme manqué. Mais dans

la mesure où cet homme se rapprochera du type parfait qu'est le Fils de l'homme, il cessera d'être une énigme pour lui-même. L'univers aussi lui deviendra compréhensible parce qu'il le considérera à travers le Fils qui en est le véritable microcosme. Voilà pourquoi, si profonde que soit la tristesse contemporaine, c'est encore Jésus-Christ qui est le seul capable de la dissiper en nous remplissant d'une grande joie et d'une grande espérance par la purification, puis par la guérison du péché, origine de toutes nos douleurs et de toutes nos tristesses.

Quelle sera donc la conclusion de ce que nous venons de dire ? Nous voudrions supplier les croyants de ne pas mépriser les âmes tristes d'aujourd'hui, de les prendre en sérieuse considération, et de s'efforcer de les arracher à leur tristesse, en leur révélant par une vie d'amour au service de leurs frères, le Christ consolateur, seul capable de nous ôter tous nos jougs, même les plus écrasants.

Je voudrais, d'autre part, supplier mes contemporains tristes et découragés, qui désirent sortir de leur état — car on peut se complaire dans une tristesse devenue chronique — d'imiter les hommes qui, du temps de Jésus, furent sauvés par lui. Une nuit d'orage, quelques disciples étaient en détresse sur le lac de Génézareth, Tout à coup, ils entendirent le Maître qui leur criait sur les flots : « Rassurez-vous, c'est moi, n'ayez pas de peur. » Et

quand ils eurent écouté, le calme se fit en eux et autour d'eux.

Une autre fois, deux d'entre eux se rendaient tout tristes à la bourgade d'Emmaüs, quand tout à coup Jésus vint les rejoindre et fit route avec eux. Et quand ils furent arrivés et qu'ils l'eurent reconnu, la joie inonda leur âme et leur cœur brûla d'un grand amour.

Huit jours après, l'apôtre Thomas, de douteur devenait croyant en touchant de ses mains les plaies de son Sauveur.

Enfin, quelques mois plus tard, sur le chemin de Damas, le pharisien Saul de Tarse, troublé, agité et ne sachant où trouver la paix, fut métamorphosé en abdiquant devant Jésus qui l'avait terrassé.

Si l'âme triste d'aujourd'hui veut triompher de sa tristesse, il faut, de même, qu'elle écoute le Christ comme les disciples dans la tempête, qu'elle s'assoie à ses pieds comme les deux pèlerins d'Emmaüs; qu'elle entre en contact avec lui comme le douteur Thomas, et surtout qu'elle abdique devant son autorité souveraine comme le pharisien persécuteur. Pareille expérience est possible, Jésus étant, par son Esprit, plus vivant et plus agissant que jamais, et plus capable que jamais de nous arracher à nous-mêmes en assurant le développement intégral et joyeux de notre personnalité. « Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite. » (Jean IV, 11.)

Moïse et Darwin.

Parmi les questions qui, il y a quelques années, ont le plus troublé la chrétienté, il faut citer au premier rang la théorie, encore hypothétique, du transformisme ou de l'évolution, appelée aussi le darwinisme, du nom du savant anglais Darwin qui en fut, sinon l'inventeur, du moins le plus génial défenseur. Cette théorie effraye encore tellement certains chrétiens que, pour l'avoir émise dans telles de nos conférences, nous avons reçu des lettres scandalisées, et que, plus d'un enfant de Dieu se croirait perdu s'il allait encore entendre un homme à ce point tombé dans l'incrédulité! Ces chrétiens agissent ainsi parce qu'ils croient que si le darwinisme est vrai la Bible ne l'est plus. On a même été jusqu'à raconter qu'un savant allemand du siècle dernier, très pieux mais très traditionaliste, Johannis Müller, se serait suicidé de désespoir pour avoir découvert le chaînon qui relie les invertébrés aux vertébrés. Il fut tellement bouleversé de cette découverte, qui lui paraissait ruiner l'Ecriture, qu'il n'eut plus le courage de vivre!

Avant tout, qu'il me soit permis de rassurer les chrétiens troublés par le transformisme, en leur

rappelant que Darwin fut un croyant, tout au moins un spiritualiste. Jusqu'à la fin de sa vie, il suivit régulièrement le culte de sa paroisse, et fut navré d'apprendre que certains savants matérialistes s'étaient servis de son hypothèse pour attaquer le christianisme. Bien plus : en faisant son grand voyage autour du monde, il avait cru trouver dans les sauvages de la Terre-de-feu, au sud de l'Amérique du Sud, le chaînon entre l'animal et l'homme, tant ces gens lui semblaient primitifs, mais il changea totalement d'opinion lorsque, beaucoup plus tard, il revint les visiter. Il les trouva à ce point transformés par la puissance de l'Evangile, qu'il s'écria : « Cela est merveilleux et je suis honteux, car j'avais toujours prédit un échec absolu; c'est un grand succès. L'enseignement du missionnaire, c'est la baguette magique de l'enchanteur. Je n'aurais pas cru que tous les missionnaires du monde eussent jamais pu faire des Fuégiens des gens honnêtes. J'avais toujours pensé que la civilisation japonaise était la chose la plus étonnante de l'histoire. Maintenant, je suis convaincu que ce qu'ont fait les missionnaires à la Terre-de-feu en civilisant les indigènes, est pour le moins aussi étonnant. » A partir de ce moment, le grand Darwin remit chaque année son offrande à la Société des Missions de l'Amérique du Sud.

Mais qui est-il ce célèbre Darwin qui a tant fait parler de lui ? Un savant naturaliste, né en 1809 à Schrewsbury, en Angleterre, mort en 1882.

Après avoir étudié assidûment l'histoire naturelle et fait le tour du monde, il publia en 1859 son livre classique, *De l'Origine des Espèces,* dans lequel, reprenant certaines idées de Lamarck et de Geoffroy Saint-Hilaire, il émit l'hypothèse que la vie sur la terre, celle des plantes comme celle des animaux, s'était développée par la lutte, *the struggle for life.* Dans cette lutte, les êtres vivants doivent s'adapter aux différents milieux dans lesquels ils sont appelés à vivre, et cette adaptation entraîne pour eux des modifications plus ou moins considérables, qui peuvent aller parfois jusqu'à des transformations complètes. Ainsi, tant que les eaux couvraient notre globe, les êtres vivants étaient aquatiques, puis lorsque apparurent les îles et les continents, plantes et animaux commencèrent à s'adapter à la vie terrestre, et grâce à certains chaînons, les amphibies, les reptiles, les oiseaux, un certain nombre d'espèces apparurent qui ne pouvaient plus vivre que sur la terre. Dans ce développement, ce furent les plus robustes qui l'emportèrent; il se produisit une sélection naturelle qui donna toujours la victoire aux plus forts. D'autre part, par le fait de l'hérédité, certains caractères s'accumulèrent, en se fortifiant, et purent d'autant plus facilement se transmettre à d'autres. Darwin attribuait au hasard l'apparition de la plupart des caractères utiles aux êtres vivants, mais il ne niait pas la possibilité de la fixation, dans une espèce, de caractères acquis par

les individus sous l'influence directe des conditions de milieu.

En généralisant le darwinisme, on en vint sans peine à se représenter la vie entière de la planète sortant d'une cellule primitive et se développant d'abord sous forme de plantes, puis d'animaux, enfin d'êtres humains. L'homme serait sorti de l'animalité à travers de longues périodes, grâce à un merveilleux développement à la fois physique et psychique. Chose curieuse, on a déjà trouvé entre les différentes apparitions de la vie des intermédiaires ou chaînons qui ont dû servir de transition ou de pont dans l'évolution de cette vie. C'est ainsi qu'entre le monde végétal et le monde animal, il existe toute une série d'êtres rudimentaires dont on ne sait si ce sont encore des champignons ou déjà des microbes, s'ils appartiennent au monde végétal ou au monde animal, tant ils tiennent de l'un et de l'autre. La paléontologie a découvert dans les anciens terrains des restes d'animaux étranges qui étaient à la fois aquatiques et terrestres.

Il faut pourtant reconnaître que l'intermédiaire entre l'animal et l'homme n'a pas encore été trouvé; la fameuse découverte du docteur Dubois, relative aux ossements d'un être mystérieux, apportés de Java, n'a pas donné les résultats que l'on en attendait; et quant aux microcéphales rencontrés ici et là, qui ressemblent à la fois à l'homme et au singe, ils ne sont pas un argument

assez décisif pour transformer l'hypothèse de Darwin en certitude. Nous dirons donc que nous sommes en face d'une hypothèse très vraisemblable, mais qui demande encore confirmation.

Cependant, comme il arrive souvent, les disciples ont été plus loin que le maître. Beaucoup moins savants, et surtout beaucoup moins prudents que Darwin, certains d'entre eux ont tiré de la théorie de l'évolution des conclusions qui n'étaient jamais venues à l'esprit du grand naturaliste. Ainsi, ils sont arrivés à nier la nécessité d'un Créateur puisque la vie évolue toute seule, et l'existence de l'âme humaine, l'homme se distinguant à peine de l'animal. De là il n'y avait qu'un pas à faire pour arriver à refuser toute réalité à l'esprit, et pour n'admettre plus que la matière qui peut évoluer ou se transformer indéfiniment grâce à la puissance latente qu'elle renferme. La fameuse théorie de Hæckel, appelée le *monisme,* n'est pas autre chose que l'antique matérialisme corrigé, amélioré, modernisé sous l'influence du transformisme.

Heureusement que d'autres savants ont su, tout en adoptant le transformisme, du moins dans ses grandes lignes, rester vraiment scientifiques et le compléter, le corriger même parfois et le rendre beaucoup plus acceptable parce que beaucoup plus en accord avec l'ensemble des faits. Certains d'entre eux, par exemple, ont reconnu que la théorie de l'évolution seule ne suffisait pas à expliquer

l'apparition de la vie ni son développement merveilleux sous l'influence des facteurs extérieurs seuls. L'antique formule : *Natura non facit saltus,* la nature ne fait pas de sauts, n'apparut plus tout à fait exacte. Plus d'un savant affirme aujourd'hui, tel le Hollandais Vries, qu'il y a eu des sauts, sortes de hiatus inexplicables par l'évolution seule. D'autres, comme le philosophe Bergson, ont affirmé qu'il y a dans l'être vivant lui-même une force vitale telle, qu'un effort résultant de cette force a dû se produire pour entraîner cet être vers une vie toujours plus élevée; il y aurait alors effort interne plus ou moins conscient ou inconscient ajouté à l'influence des facteurs externes. Lamarck, du reste, avait déjà supposé l'existence de cet effort que Darwin semble avoir beaucoup trop oublié.

Quoi qu'il en soit, cette célèbre hypothèse du darwinisme est venue troubler la paix d'un grand nombre de croyants pour les trois motifs suivants :

1° L'enseignement biblique, dit-on, est renversé par cette théorie, aussi faut-il choisir entre les récits de la Genèse et le transformisme, entre Moïse, ou du moins l'auteur de l'antique document, et Darwin.

Rien ne nous paraît plus faux. Tout d'abord, que les croyants timorés n'oublient pas que la Bible n'est pas un livre de science; elle renferme des données scientifiques et historiques, expression des

connaissances d'une époque; elle ne se donne jamais, nulle part, comme un manuel de science : elle est bien plus et bien mieux que cela, c'est une collection de livres religieux; c'est le document de la révélation divine, le récit des expériences plus ou moins profondes, faites par les hommes de Dieu qui ont été les acteurs de cette révélation. Elle est plus que cela encore : l'histoire de la venue sur la terre du révélateur parfait de Dieu, du Sauveur du monde annoncé dans l'Ancien Testament, et décrit dans le Nouveau. Derrière les faits scientifiques qui peuvent se trouver, ici et là, dans la Bible, et qui n'ont qu'une importance très secondaire, il y a les grandes vérités morales et religieuses qui sont essentielles. Par exemple, peu importe à ma foi la manière dont je suis venu au monde ou dont ma venue a été préparée; ce qui m'importe, c'est de savoir qu'à l'origine de tout, à l'origine de ma vie personnelle, comme de la vie universelle, il y avait Dieu; c'est que « au commencement Dieu créa les cieux et la terre ». Ce qui m'importe encore plus, c'est d'apprendre comment, jeté sur une terre de souffrance et de péché, enveloppé de ténèbres, je puis entrer, ou rentrer, en communication avec le Dieu vivant. Voilà ce que me révèle la Bible, voilà ce qu'instinctivement mon âme y va chercher. Quand on a faim, on se soucie fort peu de l'origine du blé ou de la combinaison chimique de la farine; on cherche le pain jusqu'à ce qu'on l'ait trouvé, puis on le mange

avec bonheur, et quand on a satisfait son appétit, on étudie avec un grand intérêt sa composition chimique. Malheur à ceux dont la foi dépend d'une donnée scientifique de la vie, et qui ne croient que dans la mesure où ils réussissent à comprendre! J'ai bien peur qu'ils ne parviennent jamais à une foi réelle.

Mais, je me hâte d'ajouter ceci : tout en me refusant de chercher dans la Bible des vérités scientifiques, et surtout de faire dépendre ma foi de ces vérités, je me réjouirai chaque fois qu'il y aura coïncidence entre l'enseignement biblique et les résultats acquis de la science, car j'y verrai le commencement de cette harmonie supérieure à laquelle aboutiront certainement un jour la foi et la science. Je veux bien admettre que, momentanément, certaines manifestations de la foi et certains résultats de la science soient en contradiction, mais je crois fermement que ces contradictions sont passagères, la foi et la science formant, avec l'art, les trois côtés d'une pyramide, tendent vers un point commun qui en est le sommet.

Il y a plus encore. Examiné de près, l'enseignement biblique semble bien plutôt en accord étonnant avec l'hypothèse darwinienne. En effet, dans le chapitre premier de la Genèse, l'expression : Dieu créa, ne revient que trois fois, au verset 1, pour la création de la matière, au verset 21, pour la création de la vie, et au verset 27, pour la création de la vie consciente ou de l'homme. Nous ne

pouvons pas, en effet, admettre que la matière soit sortie de rien, que cette matière ait pu produire la vie, ni que l'animal ait pu produire l'homme. Nous avons là comme autant de commencements nouveaux, correspondant à des interventions ou à des actes directs du Créateur.

Mais il est impossible de ne pas remarquer qu'entre chacun de ces actes et le suivant, c'est l'évolution qui règne. Au verset 11 : « Que la terre produise de la verdure, de l'herbe portant de la semence, des arbres fruitiers donnant du fruit selon leur espèce, et ayant en eux leur semence sur la terre. » Et au verset 24 : « Que la terre produise des animaux vivants selon leur espèce, du bétail, des reptiles et des animaux terrestres selon leur espèce. » Et n'est-il pas remarquable de constater à quel point la Bible est d'accord pour la succession des êtres vivants avec la géologie et la paléontologie ? Les plantes avant les animaux, les animaux aquatiques avant les animaux terrestres, et l'homme en dernier lieu, après la série des animaux terrestres.

Ainsi donc, au lieu de redouter l'hypothèse de Darwin, les croyants respectueux de leur Bible devraient l'accueillir avec gratitude; car, sans jamais aller à identifier, ce qui serait dangereux, la Genèse et les découvertes de la science, il est bien permis de se réjouir des rapprochements et des analogies que l'on peut établir entre elles. De là le mot de Thury, un grand savant à la fois

darwinien et chrétien: « S'il y a une page dans la Bible qui soit inspirée littéralement, c'est à coup sûr le premier chapitre de la Genèse ». Au reste, le darwinisme corrigé, complété, jusqu'à un certain point transformé à son tour, apparaît à beaucoup de croyants d'aujourd'hui, parfaitement capable de concilier l'idée de création avec l'idée d'évolution.

2° En second lieu, ce qui dans le darwinisme effraye aujourd'hui bien des croyants chrétiens, c'est la pensée que, la création n'étant plus nécessaire et pouvant être supprimée, l'idée même de Dieu devient à son tour inutile. Le monde, pense-t-on, a dû se faire tout seul par le simple jeu des lois de la force et de la matière; à travers l'accumulation des siècles, les êtres sont sortis les uns des autres ; en évoluant, la matière s'est transformée lentement, en tendant de plus en plus vers l'esprit par la force cachée en elle, dans la vie qu'elle renferme; les êtres se sont développés peu à peu, et la vie est allée se compliquant de plus en plus. On connaît le mot prononcé par Laplace après qu'il eût découvert sa théorie de la nébuleuse primitive: « Je me passe de l'hypothèse d'un Dieu.» Certains évolutionnistes modernes parlent comme lui. La nébuleuse primitive avait supprimé Dieu, la cellule primitive, ou la collection de cellules primitives le supprime plus sûrement encore. Aussi dans le monisme de Haeckel n'y a-t-il plus aucune place pour l'hypothèse d'un Dieu.

Nous admettons que, pour un esprit superficiel, cette conclusion tirée de la théorie de Darwin puisse, au premier abord, paraître satisfaisante, mais un instant de réflexion suffit à la réduire à néant. Pour ma part, je trouve bien plutôt dans le darwinisme une preuve de plus de l'existence et de l'action du Créateur. En effet, qui dit évolution dit point de départ, puis point d'arrivée, et entre les deux plan intermédiaire ou ligne directrice; la vie, pas plus que la matière, n'est éternelle, puisqu'elle est sortie d'une cellule primitive dans laquelle elle n'était pour ainsi dire rien, exactement comme la matière dans la nébuleuse primitive. D'où vient donc cette vie déposée dans la matière ? Cette question ne rend-elle pas l'idée de Dieu nécessaire ? Je sais bien qu'on répond que la vie a pu provenir d'un autre astre et être apportée sur notre planète par un météore ou un aérolithe; mais d'où serait-il venu à son tour, ce germe de vie ? N'est-ce pas reculer la difficulté et la rendre plus insoluble encore, si on lui refuse une cause première ? Tandis qu'au contraire, en admettant cette cause, l'origine de la vie devient compréhensible ainsi que son développement subséquent.

D'autre part, est-il possible de concevoir une évolution sans un but, ou tout au moins sans un point d'arrivée ? Nous allons quelque part, vers une vie toujours plus riche, cela est certain, mais qui donc a donné à la vie initiale sur la terre une

pareille impulsion et une telle destinée ? Qui donc l'a orientée vers ce glorieux sommet, si ce n'est pas Dieu ? Bien plus, quand on considère avec soin les êtres vivants, on est obligé de reconnaître qu'ils se développent comme s'ils suivaient un plan. Or, à moins d'avoir la foi extraordinaire, j'allais dire la crédulité enfantine d'un incrédule, il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'admettre que ce sont les circonstances extérieures seules, la lutte pour la vie, les facteurs internes et externes qui ont amené cette sélection, et finalement ce merveilleux développement. Le plan semble trop évident, la ligne directrice trop visible, malgré certaines sinuosités, certains retours en arrière momentanés, pour qu'on ne soit pas obligé d'admettre une volonté intelligente agissant dans l'évolution.

Pour ma part, j'avoue que jamais la pensée pure n'a fortifié et affermi ma foi comme elle l'a été depuis que j'ai entendu parler de l'évolution; rien ne me semble plus beau que cette humble cellule primitive se développant peu à peu indéfiniment et donnant naissance à des êtres toujours plus nombreux et toujours plus perfectionnés. Je ne puis pas ne pas y voir un acte créateur et divin; que dis-je ? il résulte de l'évolution que le Dieu Créateur est un Dieu d'ordre, un Etre infiniment sage et puissant dans l'emploi de ses ressources. Dans l'usage qu'il fait des matériaux qu'il a tirés du néant ou de lui-même, il sait agir avec sagesse

en se servant toujours de ce qui est pour faire apparaître ce qui n'est pas, ne méprisant, par conséquent, aucun des éléments qui peuvent lui servir, et ne faisant jamais de miracle inutile. Partout où la marche naturelle de l'évolution peut suffire, il s'en contente; mais partout au contraire, où son intervention paraît nécessaire, il n'hésite pas à se manifester. C'est bien le Dieu qui, malgré son infinie richesse, sait tirer un merveilleux parti de ce qui est, pour produire ce qui n'est pas, qui nourrit les multitudes en multipliant les cinq pains et les deux poissons, au lieu de les créer de toutes pièces. Un Dieu pareil ne semble-t-il pas plus grand, plus vrai, et plus digne de notre adoration, que le Dieu du traditionalisme qui ne travaille qu'à coups de baguette magique ?

3° Ce qui effraye encore bien des croyants dans le darwinisme, c'est qu'à leur idée, il rabaisse l'homme en le mettant au même niveau que l'animal, le singe en particulier. Entre ce dernier et l'homme, plus de différence qualitative, mais seulement quantitative. S'il suffit réellement que les animaux se multiplient pour ainsi dire à l'infini, et pendant des milliers d'années, pour devenir des hommes, c'est bien la preuve que ceux-ci n'ont rien de divin en eux et qu'ils ne possèdent que la vie animale; quelle espérance d'une vie future peut-on encore conserver ? Où placer la limite entre les animaux qui, une fois morts, le sont définitivement, et ceux qui, après leur mort, es-

pèrent vivre éternellement ? La religion, la relation avec Dieu, la prière ne vont-elles pas apparaître comme autant d'illusions dont un homme intelligent et cultivé doit se débarrasser au plus vite ?

Que répondre à ces objections ? Avant tout, pour peu que nous réfléchissions, nous déclarerons que nous ne nous croyons pas du tout des singes: nous avons l'impression très nette de notre supériorité sur la bête; nous nous distinguons absolument d'elle par le langage, la faculté de nous développer scientifiquement, et les ardentes aspirations religieuses de l'âme humaine de tous les temps et de tous les pays. Et cependant, au point de vue purement corporel, nous n'avons aucune difficulté à reconnaître une parenté très réelle entre l'animal et nous. Nous découvrons en nous-mêmes suivant les heures, suivant les circonstances, toutes espèces de manifestations de la vie animale. Il n'est pas nécessaire d'insister, le sujet est trop délicat et la démonstration trop facile. D'ailleurs, ne nous est-il pas arrivé de découvrir parfois une supériorité de l'animal sur l'homme ? Tel chien, par exemple, a bien plus de cœur, bien plus d'intelligence, de volonté, presque de conscience que beaucoup d'hommes ; les bêtes sont très souvent pour l'homme des amis autrement plus fidèles et plus dévoués que ses semblables. Que de fois les animaux pourraient nous servir d'exemple, quant à la sobriété, la pureté, et surtout l'amour maternel et paternel!

Et, d'autre part, si nous étions tellement éloignés de la bête, comment pourrait-elle offrir à nos savants un champ d'études pour suivre nos maladies et apprendre à les guérir ? On sait que la contagion existe de l'homme à l'animal et réciproquement; on sait de même que certains microbes tels que ceux de là trichine, le moustique de la malaria, etc., doivent passer de l'animal à l'homme pour arriver à leur complet développement. C'est pourquoi, sans aller jusqu'au discours pleins de tendresse que St François d'Assise adressait aux animaux comme à ses chers frères, il est permis de ne plus voir d'abîme entre eux et nous. La théorie des animaux automates du grand Descartes est depuis longtemps mise de côté comme une absurdité.

D'où viennent alors à la fois ce rapprochement et cet éloignement entre les hommes et les animaux ? Comment se fait-il que nous soyons, malgré tout à peine cousins, en tout cas pas frères ? La Bible, et avec elle le darwinisme complété et corrigé, nous l'indiquent: c'est par notre corps seul que nous sommes du règne animal. Par l'âme, ou mieux encore par l'esprit, nous lui sommes très supérieurs. D'après Genèse I, 26 et 27 et II, 7, il semble que l'apparition de l'homme ait nécessité deux créations successives. Par la premiere, Dieu a fait sortir le corps directement de la terre ou indirectement de la poussière déjà organisée dans un être animal, un singe ou plus

probablement un ancêtre commun au singe et à l'homme; par la seconde, Dieu a fait apparaître l'âme ou l'esprit de l'homme, en mettant dans cet animal un peu de son soufle, ce qu'il n'avait pas fait auparavant. « L'Eternel Dieu forma l'homme de la poussière de la terre. Il souffla dans ses narines un souffle de vie, et l'homme devint un être vivant. » (Gen. II, 7). C'est par son esprit, et non par son corps que l'homme ressemble à Dieu, de cette ressemblance, dont Dieu avait dit: « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre. » (Gen. I, 26). Dieu n'ayant pas de corps, il est à peine nécessaire de rappeler à quel point il est grotesque de prétendre, comme nous l'avons entendu dire plus d'une fois, que l'homme lui ressemble par son corps.

Ainsi donc, à propos de l'homme nous retrouvons les deux méthodes que Dieu emploie pour créer: la méthode de la création proprement dite pour former son âme, et la méthode de l'évolution pour faire apparaître son corps. Il existe un passage, dans l'épître aux Corinthiens, qui pourrait bien appuyer encore ce que nous venons de dire: « S'il y a un corps animal, il y a aussi un corps spirituel. C'est pourquoi il est écrit: le premier homme, Adam, devint une âme vivante. Le dernier Adam est devenu un esprit vivifiant. Mais ce qui

est spirituel, n'est pas le premier, c'est ce qui est animal; ce qui est spirituel vient ensuite. » Pour s'appliquer à Jésus-Christ, le second Adam, cette parole n'en est pas moins significative quant au sujet qui nous occupe. Nous aurions donc avec l'apparition de l'homme comme un résumé de toute l'histoire de la création précédente. L'histoire de l'embryon humain, qui passe par toutes les phases de l'évolution animale, est là pour le prouver. N'est-ce pas ce que l'on a voulu exprimer quand on a dit qu'il était un microcosme, c'est-à-dire un monde en petit ? Si l'homme a une âme mortelle, comme tout animal doué d'intelligence, de cœur et de volonté, il a aussi un esprit immortel qui peut l'entraîner tout entier vers l'immortalité, pour peu qu'il se soumette à la loi divine.

Nous n'aurons donc aucune difficulté à admettre l'hypothèse de Darwin, le jour où cette hypothèse sera définitivement prouvée. Mais nous tenons à dire qu'il faut pour cela que le darwinisme tienne compte des trois faits suivants :

Avant tout, nous affirmons que si l'évolution est vraie sur le terrain des sciences naturelles, l'évolutionnisme, lui, est non seulement faux, mais même dangereux. Nous entendons par évolutionnisme l'application au domaine philosophique, moral, spirituel et religieux, de la théorie de l'évolution, application qui nous paraît contredire la liberté de l'homme, la chute originelle et en général le péché. Un évolutionniste absolu applique tout

naturellement à la vie humaine les principes qu'il a reconnus chez les êtres qui ont précédé l'homme, et de même qu'il se représente l'homme sortant fatalement de l'animalité par l'évolution sans aucun acte créateur, il se représente l'animal devenu homme entraîné toujours plus loin et toujours plus haut par la force même des choses et passant fatalement aussi de la vie de la chair à la vie de l'esprit, de la poussière au trône de Dieu. Je crois à l'évolution jusqu'à l'apparition du corps de l'homme inclusivement. Je n'y crois plus, je n'y peux plus croire, à partir du moment où apparut l'âme humaine. Ou, plus exactement, je puis, à partir de ce moment, admettre encore l'évolution, mais une évolution désormais libre, consciente, voulue. Je crois donc que l'homme a le pouvoir de s'y opposer, de refuser de monter, de regarder ce qui est en arrière, et de s'y attacher avec une passion, avec une ardeur d'autant plus grandes qu'il y met l'infini, c'est-à-dire le divin qui existe en lui. Ne ressemble-t-il pas alors à la femme de Lot dont nous parle l'antique récit de la Genèse ? Mais l'homme peut aussi réaliser pratiquement le sens profond de cette parole de St-Paul: « Je fais une chose, oubliant ce qui est en arrière et me portant vers ce qui est en avant, je cours vers le but pour remporter le prix de la vocation céleste de Dieu en Jésus-Christ. » (Phil. III, 3). La cause de la chute de nos premiers parents, le péché en général, serait donc la préférence étrange, monstrueuse,

donnée aux choses du passé sur les choses de l'avenir, à la vie animale sur la vie divine, et la rédemption accomplie en Jésus-Christ serait le retour à la vraie loi de l'homme, à la loi de l'évolution. En s'unissant à ce second Adam, le véritable, le seul qui ait réalisé pleinement la destinée humaine, l'homme rentrerait dans le mouvement de l'évolution et il se mettrait lui-même dans les conditions voulues pour réaliser à son tour cette destinée. Autant l'évolution nous paraît donc justifiée, autant l'évolutionnisme nous semble suspect. J'allais dire, au risque de paraître paradoxal, qu'il est jusqu'à un certain point le renversement de l'évolution proprement dite, puisqu'il semble oublier ce facteur nouveau qui est intervenu au cours de son histoire et qui s'appelle la liberté.

Nous affirmons ensuite, avec bien des savants évolutionnistes, et surtout avec la Bible, que l'évolution ne peut pas se passer de la création; l'une est la condition de l'autre, elles doivent donc être maintenues toutes deux, et nous ne devons jamais supprimer l'une au détriment de l'autre. La vérité ici, comme cela arrive très souvent, ne se trouve pas dans l'un des termes du problème, à l'exclusion de l'autre, mais dans une combinaison des deux termes. Point d'évolution sans création, mais aussi point de création sans évolution. N'est-ce pas là, du reste, la grande loi de la vie sur la terre ? Pour que cette vie se multiplie, il faut constamment des points de départ nouveaux; mais à leur

tour, ces points de départ doivent être suivis de développements sans lesquels ils n'aboutiront à rien. Pourquoi donc mettre en opposition Moïse et Darwin ? Pourquoi voir une contradiction où il y a, au contraire, un accord et une harmonie splendides ?

Enfin pour pouvoir admettre l'hypothèse du transformisme, il importe d'ajouter à la loi de la lutte pour la vie, la loi de la lutte pour la vie des autres. Il y a dans le développement de la vie un principe de solidarité qu'il ne faut jamais oublier; sans lui, ce développement devient impossible. C'est ce qu'a prouvé dans un livre remarquable, *The Ascent of man* (l'Evolution de l'homme) le célèbre savant écossais Henry Drummond qui, partant de l'origine de la vie sur la terre, montre que son développement ne s'est fait que grâce à ces deux lois qui sont, comme les rails d'un chemin de fer ou les ailes de l'oiseau, aussi nécessaires l'une que l'autre. C'est ainsi que très vite dans le monde animal, par exemple, on voit apparaître l'amour maternel ou l'amour de l'espèce qui contrebalance l'amour de soi, par trop égoïste. Chaque individu, tout en pensant à lui, doit aussi penser aux autres, et en le faisant il ne se nuit pas à lui-même, il travaille au contraire à son véritable bien.

L'anarchiste Kropotkine, dans un livre non moins intéressant, l'*Entr'aide,* est allé plus loin encore puisqu'il a montré que, dès les premières

manifestations de la vie, c'est la préoccupation des autres qui l'emporte; il cite un grand nombre de faits qui se passent, ou se sont passés, chez les peuples sauvages et qui prouvent que l'homme, comme l'animal laissé à lui-même, est beaucoup plus disposé à aider les autres qu'on ne l'a cru jusqu'ici; il semblerait même qu'il y trouve son plus grand bonheur. Nous sommes ici loin, bien loin de la théorie dure et cruelle, presque brutale de Darwin du *Struggle for life*. Mais qu'est-ce que cela prouve ? Précisément la vérité, ou tout au moins la très grande probabilité de l'hypothèse de Darwin ainsi complétée et corrigée.

Il est temps de conclure. Nous le ferons en disant aux croyants de ne plus se laisser troubler par une théorie qui, bien loin de contredire leurs convictions, ne fait que les appuyer et les fortifier; au lieu de s'effrayer, ils feraient infiniment mieux de montrer plus de foi, et surtout une foi plus éclairée en ce qu'ils croient être la vérité. Qu'ils sachent envisager en face et avec calme les efforts que font les savants, et les découvertes qui en résultent. Rien ne pourra détruire la vérité du christianisme; certaines hypothèses pourront apporter des modifications plus ou moins profondes aux explications traditionnalistes des faits chrétiens; ils n'en changeront jamais le fond. Bien plus, on s'apercevra toujours mieux que le christianisme est la vérité dans tous les domaines, et qu'il ne contredit aucun des résultats certains de

la science. Que ces croyants se souviennent de la parole sévère adressée par Jésus à ses premiers disciples, sur le lac de Génézareth agité par la tempête : « Pourquoi avez-vous si peur ? Comment n'avez-vous point de foi ? » (Marc IV, 40.) Et qu'ils n'oublient jamais la triste impression qu'ils ne manquent pas de produire sur ceux qui les observent du dehors, avec une attention plus ou moins bienveillante. Quand on veut convaincre les autres, la première des conditions à remplir est de paraître, et surtout d'être réellement convaincu soi-même.

Mais qu'il me soit permis, d'autre part, de dire à ceux de mes lecteurs darwiniens qui sont plus ou moins incroyants ou même matérialistes, que leur attitude n'est pas logique : s'ils sont vraiment évolutionnistes, ils doivent reconnaître qu'il y a dans la matière une force cachée extraordinaire puisqu'elle peut entraîner cette matière dans une série de développements toujours plus nombreux et toujours plus compliqués. Aussi, prétendre qu'après la mort tout est fini et que le dernier mot de l'évolution de la vie c'est la mort, c'est aussi absurde qu'anti-scientifique. Un véritable évolutionniste doit croire au développement infini et indéfini de la vie, par conséquent à une vie future ou plutôt à des vies futures, nécessaires pour assurer ce développement interrompu soudain par la mort. En ce qui me concerne, et sans parler d'autres arguments d'ordre moral, je me sens

beaucoup trop évolutionniste pour ne pas croire à la vie future et à l'épanouissement de notre être dans cette vie-là. Jésus-Christ n'est-il pas comme un sublime idéal vers lequel il nous faut tendre et que certainement nous atteindrons un jour si nous nous plaçons dans les conditions voulues pour cela ? « Nous tous, dit l'apôtre, qui, le visage découvert, contemplons dans un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par l'Esprit du Seigneur. » (2 Cor. III, 18.) « Tel il est, dit saint Jean, tels nous serons un jour, parce que nous le verrons tel qu'il est. » (1 Jean II, 3.)

Comment cela serait-il possible si la matière existait seule, si tout était fini pour nous après la mort, et si le Dieu de la vie n'était qu'une pure illusion de notre esprit ?

L'idéalisme de Tolstoï et celui de Jésus-Christ.

Quelques-uns de mes lecteurs me trouveront peut-être bien présomptueux de venir, après tant d'autres, leur parler de l'homme de génie dont le nom est connu dans le monde entier. Pour aborder ce sujet, ne faudrait-il pas être au courant de la vie russe, et posséder la langue dont se servait Tolstoï ? C'est possible, et pourtant je ne recule pas, parce que je tiens, tout d'abord, à exprimer, au nom de beaucoup de mes compatriotes, la profonde sympathie que nous éprouvons pour l'âme russe. Nous avons suivi, avec un intérêt grandissant, la marche de ce peuple vers la liberté à travers tant de souffrances. Nous sommes de ceux qui croient qu'il y a en lui des ressources de tous genres que l'avenir révélera peu à peu, et en particulier un mysticisme bien rare chez les nations modernes. Ce n'est guère qu'au sein d'un tel peuple que pouvait naître et se développer l'homme extraordinaire dont nous allons nous entretenir.

Comme pasteur, je crois aussi de mon devoir de rappeler le rôle que le christianisme a joué dans

le développement de Tolstoï, et de montrer en quoi il a été chrétien, et en quoi il ne l'a pas été. La religion chrétienne est si riche et si complexe qu'on lui fait souvent dire ce qu'elle n'a jamais dit; il en résulte que, souvent aussi, on la compromet gravement, tout en ayant à son égard les meilleures intentions, parce qu'on ne se donne pas la peine de contrôler ce que l'on dit ou ce que l'on entend dire.

Si le 20 novembre 1910, le monde civilisé tout entier a été ému en apprenant la mort de Léon Tolstoï, survenue dans l'humble gare d'Astapovo, c'est tout d'abord parce que l'un des plus grands génies littéraires venait de disparaître. Même traduits, ses innombables ouvrages ont produit une impression extraordinaire. Tolstoï était un artiste de premier ordre et son art était le premier de tous, celui qui prend sa source dans la vie même et sait la décrire. A l'inverse de tant de romanciers contemporains qui nous offrent des fantoches ou des malades plus ou moins dégénérés, Tolstoï nous a décrit des êtres réels, emportés souvent par leurs passions, mais dans lesquels aussi la conscience jouait le rôle important qui lui convient. Ce sont autant de tranches de vie, saisissantes de réalisme et d'idéalisme en même temps.

Mais ce qui augmenta encore l'émotion causée par sa mort, c'est le fait de l'évolution spirituelle et morale qui avait transformé ce génie littéraire en un véritable apôtre et un prophète puissant.

Lorsque, tout à coup, il eut découvert le vide de sa vie de grand seigneur, il s'efforça de trouver un idéal plus haut qui répondît mieux aux besoins de son cœur et de sa conscience, et quand il l'eût trouvé, il fit tout pour le présenter au monde dans une série d'ouvrages qui, au point de vue esthétique, peuvent ne pas valoir ses œuvres littéraires, mais qui n'en sont que plus intéressants, en tant qu'œuvres morales et sociales.

L'émotion du monde s'explique peut-être plus encore par le fait qu'on vit ce brillant officier d'autrefois, membre d'une très haute noblesse, chercher de toutes ses forces à manifester dans sa vie les idées qu'il venait de lancer dans le monde. Il est rare que l'homme soit assez sincère pour mettre en pratique ce qu'il croit! La parole est aisée, l'action l'est beaucoup moins. C'est pourtant ce que Tolstoï tâcha de faire au sein de sa famille, dans son château princier, en vivant simplement, et en s'intéressant d'une façon pratique aux nombreux moujiks qui l'entouraient. C'est ainsi qu'il commença son chemin du Calvaire, d'autant plus douloureux pour lui, qu'il était plus sincère et plus désireux de se montrer conséquent.

Je me demande si sa fin tragique et poignante ne l'a pas encore grandi et n'a pas, plus que tout le reste, touché ses contemporains. On a prétendu qu'il y avait eu de la pose dans sa manière de vivre et jusque dans sa manière de mourir : je ne veux, je ne peux pas le croire; j'aime mieux me le

représenter parfaitement sincère. Comme tout le monde, j'ai été ému, saisi, quand j'ai appris son départ en troisième classe, ce départ qui devait mettre fin au divorce de sa vie en lui permettant d'être conséquent avec ses principes; son arrivée au couvent de sa sœur; son nouveau départ; puis, après le voyage qui amena sa maladie, sa fin paisible dans l'obscure station de chemin de fer. Et mon émotion a grandi encore en apprenant que l'une de ses dernières paroles avait été pour l'immense foule de ceux qui souffrent et auxquels il pensait, lorsqu'il reprochait presque à ceux qui l'entouraient de délaisser cette foule pour le soigner, lui.

Un homme à ce point solidaire des autres fait trop contraste avec ses contemporains égoïstes pour ne pas exciter un étonnement mêlé de respect et d'admiration.

Mais ce n'est pas seulement le côté touchant et sublime de cette vie et de cette mort que je voudrais relever, c'est aussi le côté dramatique. A une époque d'utilitarisme et de veulerie de caractère, Léon Tolstoï a eu le courage de proposer au monde le plus désintéressé des idéalismes; il a donné comme règle l'amour qui, d'après lui, transformerait la société tout entière s'il devenait la loi dominante. A une époque où chacun — les petits comme les grands, le peuple comme la bourgeoisie — cherche ses intérêts personnels, parfois avec férocité, il a osé dire que c'était une erreur, et que tant

que la société en resterait là, tout serait compromis, la morale, l'art, la science, la politique; en plein XXe siècle, il a eu la hardiesse de proposer un idéal de fraternité dont seule une organisation communiste de la vie toute pénétrée d'amour permettrait l'application. Bien plus, à une époque où l'athéisme lève si haut la tête, et proclame avec tant d'effronterie qu'il n'y a point de Dieu, point d'espérance après la mort et que, par conséquent, la religion, toutes les religions sont des restes de superstition dont l'homme doit se débarrasser à mesure qu'il évolue, à une époque où l'orgueilleux Nietzsche, pour soutenir son idée impie du *surhomme* sans Dieu, qui écrase les faibles et les petits, a combattu de toutes ses forces ce comble d'absurdité qui s'appelle l'Evangile, entraînant après lui des millions d'Allemands, lui, Tolstoï, a osé proclamer bien haut la valeur infinie de la religion chrétienne, la réalité du Dieu vivant, la beauté morale de Jésus de Nazareth, et la nécessité de faire passer dans la vie, les grands principes chrétiens de la foi, de l'espérance et de la charité.

Enfin, à une époque où trop souvent, hélas! ceux qui croient à quelque chose en restent à une religion formaliste et tout extérieure, complice des pires injustices de l'histoire, lui, Tolstoï, s'est mis bravement, courageusement, solitairement aussi, à proclamer la valeur de la seule religion en esprit, et la supériorité de la vie sur les dogmes, du

moins sur les dogmes qui ne représentent que des doctrines mortes et non pas des principes de justice et d'amour! On connaît les dernières lignes qu'il a publiées en 1905 dans le *Mercure de France,* paroles sévères, exagérées sans doute, car nous sommes convaincu qu'il y a en Russie, comme partout ailleurs, des représentants du clergé réellement fidèles et conséquents, mais paroles qui expliquent pourquoi il n'a pas voulu de prêtre à son lit de mort :

« La religion orthodoxe? ce mot maintenant n'évoque en moi pas autre chose que quelques hommes aux cheveux longs, vêtus de soie et de velours, ornés de pierreries, qu'on appelle archevêques et métropolitains, et des milliers d'autres hommes aux cheveux non taillés qui se courbent sous la dépendance la plus servile de ces dizaines d'ouvriers occupés, eux, sous le couvert du sacrement, à tromper et à piller le peuple. Comment donc puis-je avoir confiance en cette Eglise, y croire quand, à l'homme qui l'interroge du fond de son âme, elle répond par les plus misérables tromperies, par des insanités, en affirmant que personne n'a le droit de répondre autrement à ces questions, que dans tout ce que ma vie a de plus précieux, je n'ai pas le droit de prendre d'autre guide que ses indications? Je puis choisir la couleur de mes pantalons, prendre une femme à mon goût, mais le reste, ce par quoi je me sens homme, je dois le demander à ces gens oisifs, trompeurs

et ignorants. Pour guide de ma vie, dans l'intimité de mon âme, j'ai le prêtre de ma paroisse qui est sorti du séminaire, un garçon superficiel, presque illettré, ou un vieil ivrogne dont le seul souci est de récolter le plus d'œufs et de sous. Or, quand le prêtre, pendant la prière, demande longue vie pour la fornicatrice Catherine II ou pour Pierre, le brigand, l'assassin qui blasphémait l'Evangile, je dois prier pour cela ? Le plus souvent, il demande de brûler et de pendre mes frères, et je dois leur crier anathème! Ces hommes ordonnent-ils de considérer mes frères comme des maudits, je dois crier anathème! Ordonnent-ils que j'aille boire du vin dans la petite cuiller et jurer que ce n'est pas du vin, mais le corps et le sang de Dieu, je dois le faire. Mais c'est horrible!

« Le Christ a dit aux peuples et aux disciples : « Ne vous faites point appeler maîtres, car vous n'avez qu'un Maître, qui est le Christ, et ne vous faites point appeler docteurs, car vous n'avez qu'un seul docteur, qui est le Christ. »

« Ce ne sont pas deux ou trois passages, c'est tout le sens de l'Evangile qui prêche contre les maîtres : tous les discours adressés aux pharisiens sur l'adoration extérieure de Dieu, et cette parabole de l'aveugle qui ne doit pas guider un autre aveugle, car tous deux tomberont ensemble, et, en général tout le sens de la doctrine de Jésus-Christ dans les Evangiles de saint Jean et dans les autres... La foi est tout entière dans la vie, dans

la conscience, et cette vie au-dessus de tout ne peut être soumise à personne, sauf à Dieu, qu'on ne peut comprendre que par la vie. »

On comprend les colères de beaucoup de gens à la lecture de telles paroles — qui ne sont que trop vraies pour bien des Eglises — mais il faut reconnaître qu'en les écrivant Tolstoï n'a fait que suivre l'exemple de Christ lui-même.

Le côté dramatique de sa vie et de ses idées ressort encore plus du fait qu'il n'a pas réussi, et qu'il a été un grand déçu, parmi tant d'autres. Oh! certes, beaucoup de ses idées sont des semences qui lèveront tôt ou tard, mais pour le moment elles ont produit une réaction formidable qui risque fort de compromettre les plus nobles de ses aspirations. Sa mort n'est-elle pas comme le symbole de ce troublant échec ? Et n'est-il pas probable qu'avec Tolstoï il est beaucoup d'hommes, parmi les plus sincères et les plus sérieux, qui ont été, ou qui vont être déçus comme lui ? des hommes qui avaient mis tout leur espoir dans ce prophète et qui s'imaginaient volontiers, tant ses idées leur semblaient justes, qu'elles allaient remporter une éclatante victoire. Et voici qu'au contraire c'est la défaite, c'est la critique, c'est la réaction qui se généralisent!

Mais je n'ai pas fini; il est quelque chose de plus dramatique encore, c'est le danger que le tolstoïsme fait courir au christianisme. Aux yeux de beaucoup, ils sont identiques : le tolstoïsme, c'est

le christianisme authentique, normal, appliqué tel qu'il devrait être vécu, en contraste avec le christianisme ordinaire; et l'on voit d'ici la conclusion que ne manqueront pas de tirer un très grand nombre d'esprits plus ou moins simplistes : si le tolstoïsme échoue, c'est une défaite, ajoutée à tant d'autres, pour le christianisme. Les adversaires de Jésus-Christ vont triompher une fois de plus, et répéter ce qu'ils ont si souvent dit, que le christianisme est une pure utopie, belle, splendide, sublime, mais enfin une utopie qu'il faut abandonner, si l'on veut préparer des temps nouveaux, en même temps que l'illusion dangereuse d'un Sauveur très bien intentionné, mais tout à fait incapable de transformer le monde. Une fois de plus socialistes et anarchistes, libres-penseurs de toutes nuances vont nous crier : « Nous ne voulons pas de Sauveur; nous nous sauverons nous-mêmes et nous ne compterons plus sur un Dieu qui n'a jamais existé et sur une grâce divine qui est aussi périlleuse que mensongère, puisqu'elle paralyse l'énergie de l'homme en lui faisant attendre d'En-haut ce qu'il ne doit attendre que de lui-même. »

Nous arrivons ainsi au cœur de notre sujet. Il faut reconnaître que la question vaut la peine d'être étudiée sérieusement, afin de lui trouver une solution qui soit aussi sincère et aussi conforme que possible à la vérité.

Eh bien, en dépit des apparences, nous sommes

persuadé que cette crainte des uns et cette critique des autres reposent sur une pure illusion, car si le tolstoïsme renferme une grande part de vérité chrétienne, il contient une tout aussi grande part d'erreur, en ce qui concerne sa conception du christianisme. Son idéal n'est, en fin de compte, et quoique beaucoup pensent le contraire, pas du tout celui du christianisme. Jésus-Christ et Tolstoï sont partis d'un même point de départ, cela est vrai, la loi d'amour, base et condition de tout, mais pour diverger ensuite bien plus qu'il ne le semble dans deux directions différentes. C'est ce que nous voudrions faire ressortir des quatre faits suivants.

1. L'idéalisme de Tolstoï est impraticable par le fait de son littéralisme; c'est une sorte d'idéalisme littéraliste : celui de Jésus-Christ est infiniment plus pratique parce que beaucoup plus spirituel.

Partant du sermon sur la montagne, et encore d'une partie seulement de ce sermon, des cinq maximes suivantes :

a) Ne pas se mettre en colère,
b) Ne pas commettre adultère,
c) Ne pas prêter serment,
d) Ne pas résister au méchant,
e) Ne pas faire la guerre,

Tolstoï semble mettre de côté le reste qui nous paraît cependant tout aussi important, et s'efforce de proposer une application intégrale, absolue, littérale, de ces préceptes, en ne tenant aucun compte

des circonstances et des contingences. Or, tous ceux qui s'occupent de leur prochain savent qu'étant données les ruses du cœur naturel, il faut, à son égard, une extrême prudence dans la manière d'appliquer les maximes de Jésus-Christ. Ceux qui, par exemple, ont prêté de l'argent pour obéir à Jésus-Christ, ont fait souvent plus de mal que de bien et se sont créé des ennemis parfois irréconciliables. Une très grande sagesse est nécessaire dans nos rapports avec ceux qui viennent à nous, car en dépit des sophismes anarchistes et socialistes, il y a dans tous les pays beaucoup de paresseux, d'alcooliques, de gens méchants, que des dons et des prêts ne font que rendre pires. Ne pas résister au méchant, donner sa joue droite quand on a reçu un soufflet sur la gauche, est peut-être très touchant, mais extrêmement dangereux, car c'est ouvrir sa maison aux cambrioleurs, tendre sa gorge aux assassins, et préparer des guerres internationales, et surtout des guerres intestines, en comparaison desquelles les plus sanglantes de l'histoire ne furent que jeux d'enfants. Il n'y a qu'à voir, pour s'en convaincre, la haine que les meneurs du peuple, adversaires acharnés du christianisme, soufflent sans s'arrêter jamais sur les ouvriers : à quelques exceptions près chaque fois que nous les entendons, nous avons l'impression qu'ils excitent constamment les passions humaines au lieu de les apaiser. Quelle singulière manière de préparer la cité de justice et de frater-

nité après laquelle nous soupirons! Il ne nous est jamais dit que Jésus-Christ ait prêté de l'argent ou donné sa tunique, et quand il reçut un soufflet sur une joue, je ne sache pas qu'il ait présenté l'autre.

L'exemple du communisme des premiers chrétiens est particulièrement intéressant à cet égard. Ce fut l'une des plus émouvantes démonstrations d'amour de l'histoire, et l'une des plus graves erreurs économiques, par la bonne raison que le monde dans lequel ils vivaient n'avait encore rien compris à l'Evangile; le résultat fut la pauvreté des chrétiens de Jérusalem et la nécessité de faire, pour les empêcher de mourir de faim, des collectes en leur faveur dans les églises pagano-chrétiennes. Qu'on nous donne une société réellement chrétienne, qu'au lieu d'être 400 millions portant le nom de chrétiens, la majorité soit formée de disciples authentiques du Christ, alors, la société humaine étant devenue une famille de frères, les principes chrétiens pourront être acceptés et appliqués tels quels. Mais hélas! tant qu'il n'en sera pas ainsi, il faut prendre son parti d'un christianisme appliqué en partie seulement. Ou plutôt non, il ne faut pas en prendre son parti, mais s'efforcer de l'appliquer avec autant de sagesse, d'intelligence, de prudence, par-là même d'amour, que possible. Dans l'intérêt même de nos semblables qui viennent en foule nous demander des secours, faisons des enquêtes, informons-nous de

ce qu'ils sont et de ce qu'ils veulent être, puis, suivant les cas, prêtons, donnons largement si nous le pouvons, ou sachons refuser. Nous aimerons infiniment plus nos frères en agissant ainsi qu'en leur donnant à tort et à travers. On a souvent remarqué, et Genève en fournit la preuve convaincante, que plus on fait pour les pauvres, plus on augmente le paupérisme. Que ceux qui ne savent pas donner, mais qui critiquent les chrétiens qui donnent, le sachent bien : il faut souvent beaucoup plus d'amour pour refuser un don ou pour s'imposer la peine d'une enquête, que pour faire le don que semble nous proposer le sermon sur la montagne interprété littéralement.

Jésus-Christ, lui, nous présente un idéalisme tout aussi haut, que dis-je ? bien plus haut encore, puisqu'il nous demande d'être parfaits comme Dieu, et de faire pour les autres des choses extraordinaires, mais avec quel sens pratique! Il commence par développer l'intelligence de ses disciples, il leur montre que pour atteindre les plus hauts sommets, ce n'est pas toujours la ligne droite qu'il faut suivre, car il y a des sentiers détournés qui sont le plus court chemin pour atteindre la cime. Il connaît trop « le cœur humain désespérément malin » pour livrer les siens, pieds et mains liés, à leurs ennemis; il va même jusqu'à recommander à ses disciples la prudence de l'économe infidèle, qui, pour s'assurer le pain du lendemain, commet des injustices à l'égard de son

maître! Il va sans dire que ce qu'il recommande ce ne sont naturellement pas les injustices, mais la prudence de l'économe. « Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes, car voici je vous envoie comme des brebis au milieu des loups; mettez-vous donc en garde contre les hommes. » (Matth. X, 16-17.)

2. L'idéalisme de Tolstoï ne repose pas avant tout sur une base morale; c'est un idéalisme, non pas certes immoral, mais amoral, tandis que celui de Jésus-Christ a un fondement moral qui lui donne son caractère pratique et inébranlable. On a dit très justement que ce qui avait gagné Tolstoï au christianisme, c'était sa raison et son cœur, plutôt que sa conscience. Sa raison, car cette intelligence de génie n'a pas eu de peine à comprendre ce qu'il y a de souverainement rationnel dans la théorie chrétienne de l'amour altruiste; elle s'est facilement rendu compte qu'une société dans laquelle chacun cherche ses intérêts ne peut subsister, car elle est divisée intérieurement. L'intérêt commun est la base nécessaire d'une société bien ordonnée. D'autre part, son grand cœur, sa sensibilité extrême, lui ayant fait comprendre les souffrances humaines, il s'est senti ému de compassion jusque dans les dernières profondeurs de son être; et comme il trouvait en Christ une manifestation suprême de l'amour divin, il se sentit attiré puissamment par cette sublime figure, et fut convaincu que si les hommes se tournaient

vers elle, leur vie serait bientôt complètement transformée.

Tout cela est beau, tout cela est vrai, mais ce n'est pourtant pas l'élément essentiel de la foi. Nous croyons plutôt que celle-ci provient d'un mouvement de conscience, et doit se développer ensuite sous l'influence de cette même conscience. C'est dans la mesure où la conviction de péché est produite dans l'âme humaine, par les accusations de la conscience, que cette âme peut devenir réellement chrétienne. Là où la conscience n'a pas parlé, il n'y a pas de piété véritable, ou plutôt la piété restera toujours d'une qualité inférieure, puisqu'elle n'amènera pas l'homme brisé et humilié au Sauveur du monde. Nous avons appelé amoral l'idéalisme du grand écrivain russe, parce qu'il n'a pas sa source dans la conscience religieuse, à peine dans la conscience morale. Or, rien de grand, rien de solide surtout, ne peut être construit dans ce domaine lorsque la conscience n'a pas parlé.

Tout autre est l'idéalisme que nous propose Jésus-Christ, car il provient directement de la conscience humaine : c'est elle qu'il cherche à réveiller directement ou indirectement, mais avant tout, dans la foule, chez ses disciples, comme chez la Samaritaine, Nicodème ou le paralytique, et quand l'homme, sous son influence, a été convaincu de péché, il est en état de saisir la grâce de Dieu, d'autant plus attrayante et d'autant plus né-

cessaire que le but proposé est plus glorieux et semble plus inaccessible.

3. L'idéalisme de Tolstoï est, en conséquence, très superficiel. Le mal, en effet, ne lui apparaît pas dans toute sa gravité, il est à ses yeux une erreur, une erreur de l'intelligence, bien plutôt qu'une révolte de l'âme humaine contre Dieu; ce n'est pas une loi, à la fois divine et humaine, qui a été violée; c'est une mauvaise direction qui a été prise par manque de jugement ou par séduction. La conversion est donc, avant tout, pour Tolstoï, un changement de direction dans le domaine intellectuel et social : il faut que l'homme reconnaisse qu'il s'est trompé, que la vie qu'il mène est aussi vide qu'inutile et qu'il n'y trouvera jamais le véritable bonheur; il doit donc en recommencer une autre plus intelligente, plus utile, plus véritablement humaine. Le dégoût de la vie, d'après l'expérience personnelle de Tolstoï, provient avant tout d'un manque d'intelligence, et il suffit que l'homme reconnaisse son erreur et qu'il adopte une autre philosophie, une autre conception de la vie, une autre mentalité, pour qu'il soit converti.

Tout ceci ne découle-t-il pas d'une idée étrange, mais trop répandue, à l'égard de l'homme ? N'est-ce pas l'illusion de J.-J. Rousseau qui s'imaginait, comme tant d'autres avec lui et après lui, que l'homme naît bon, et que c'est la société qui, étant mauvaise, le gâte ? On comprend très bien que, pénétré d'une idée semblable, Tolstoï ait espéré

changer l'homme et l'humanité en leur donnant de bons conseils, et se soit imaginé que son idéalisme était accessible à quiconque en prendrait connaissance.

Comme nous aimons mieux la notion du péché qu'avait Jésus-Christ, notion renfermant un pessisme sans désespoir et un optimisme sans illusion, et qui correspond bien à l'expérience. Le cœur de l'homme est malin, désespérément malin, et cependant il est appelé à la perfection. Pour qu'il y arrive, un changement profond devra s'accomplir en lui; une conversion radicale, suivie d'une régénération complète devra faire de lui une créature nouvelle par une intervention de Dieu directe et nécessaire. Même les plus honnêtes, les plus pieux, même les Nicodème, les saint Jean, les saint Pierre, doivent passer par la nouvelle naissance; sans elle, il n'y a rien à espérer, car « ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit. » (Jean III. 6.) De là des paroles catégoriques comme celles-ci : « Je vous le dis en vérité, si vous ne vous convertissez et si vous ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » (Matth. XVIII. 3.) « Si un homme n'est pas né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu. Si un homme n'est pas né d'eau et d'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Il faut que vous naissiez de nouveau. » (Jean III. 3, 5, 7.)

L'idéalisme de Jésus-Christ est infiniment plus

élevé que celui de Tolstoï, il l'est même beaucoup trop pour que l'homme soit capable de l'atteindre par ses propres forces; voilà pourquoi cet homme a besoin d'un Sauveur.

4. Malgré les apparences, l'idéalisme de Tolstoï est beaucoup moins chrétien qu'on ne le croit : il est teinté de christianisme; il est inspiré par le christianisme, mais il n'est pas chrétien, par la bonne raison que pour le grand écrivain russe, Jésus-Christ est un magnifique idéal, le meilleur ami de l'homme, son frère, son frère aîné, mais pas son Sauveur. Nous n'avons donc pas besoin de lui comme d'une force surnaturelle et divine, descendant vers nous pour nous transformer à l'image de Dieu. Puisque l'homme n'est pas né mauvais, il doit, d'après Tolstoï, par son énergie et sa bonne volonté, s'élever graduellement jusqu'à Dieu; il est capable d'aimer comme il a été aimé; il n'a pour cela qu'à vouloir, qu'à prendre des résolutions, et tout naturellement, il se rapprochera de son parfait modèle, dans la mesure où il le voudra, et cela quel qu'il soit et quel qu'ait été son passé.

Qui ne voit qu'un christianisme pareil, si attrayant qu'il paraisse, n'est pas le véritable ? C'est un christianisme sans Jésus-Christ et sans la grâce divine qui nous a donné ce parfait Sauveur. Mais pousser l'homme à faire ce qu'il n'est pas capable de faire, lui proposer un but absolument irréalisable, n'est-ce pas le désespérer ? Plus il sera sérieux et droit, plus il devra constater son

impuissance et plus il sentira le désespoir envahir son âme. J'ai peur des réactions qui ne manqueront pas de suivre tout essai loyal et consciencieux de mettre en pratique les théories de Tolstoï. Or, l'âme humaine n'a pas besoin d'une déception de plus; il lui faudrait des encouragements, des succès dans le domaine spirituel, plutôt que d'amères expériences.

En outre, l'idéalisme de Tolstoï ne renferme pas la foi en l'immortalité personnelle. Son auteur croyait évidemment à une sorte d'immortalité collective de la race; à celle de l'individu, j'en doute. Serait-ce que celui-ci n'a qu'une valeur secondaire, et que la vie qu'il mène ou qu'il mènera ne vaut guère la peine d'être vécue ?

Tout autre est l'idéalisme de Jésus-Christ, qui nous propose non pas seulement le salut de la race, mais celui de la personnalité humaine, et qui nous assure, après la mort, un développement infini et indéfini que rien ne pourra ni retarder, ni empêcher. C'est que Jésus-Christ est persuadé que, si mauvais que soit l'homme, Dieu peut le transformer puisqu'il lui a donné un parfait Sauveur, capable de faire ce que jamais il n'aurait pu faire seul. Tout est grâce dans l'Evangile, le pardon comme le reste, la réconciliation avec Dieu comme le changement du cœur, et quand la vie divine est entrée dans son âme, la transformation qui s'y opère est, et restera, jusqu'au bout l'effet de la grâce divine. Aussi l'homme peut-il avoir

confiance dans le Dieu qui s'est penché sur lui pour le faire monter sur son trône. Un Dieu pareil est un Dieu fidèle qui doit mener à la perfection l'œuvre entreprise et ne jamais abandonner la créature qui a mis en lui toute sa confiance. Le nom même de Jésus ne signifie-t-il pas « Dieu Sauve » ? « Le Fils de l'homme n'est-il pas venu pour chercher et sauver ce qui était perdu ? » (Luc XIX, 10.) Si ce n'était pas là son œuvre, si ce n'était pas là son but, n'aurait-il pas mieux fait de rester où il était ? Jésus modèle ne nous donne pas la paix; il nous l'ôte au contraire, car en face de lui notre conscience nous crie : « Voici l'homme! Voici ton modèle! Tu dois être comme lui ou tu périras! »

Dans une admirable page, G. Frommel a dit en termes autrement éloquents ce que nous venons d'exprimer sur l'idéalisme de Tolstoï qui désespère l'homme au lieu de le sauver : « Rien n'accentue autant l'impuissance de l'homme que le bien suprême dont Tolstoï le trouve capable. Aimer, aimer constamment, aimer en toute circonstance, aimer jusqu'au don de soi-même, ne vivre que pour aimer, c'est la doctrine première du tolstoïsme sans laquelle il s'effondre instantanément, et c'est aussi l'incapacité première de l'homme. Cet amour, but éternel de l'homme, ne se réalise que dans l'humanité nouvelle du Fils de l'homme. Tolstoï l'a reçu *de* lui, mais il l'applique *sans* lui. Là est son erreur capitale. Il n'a pas compris que Jésus

est un homme sans doute, mais un homme nouveau et que les principes de sa vie humaine, séparés des puissances de sa vie humaine, perdent toute efficacité. Tolstoï a salué l'Evangile, mais il l'a méconnu. Ce qui manque à l'homme, en effet, ce qui lui manque totalement, ce qui n'appartient qu'à l'Evangile, c'est de communiquer et de conférer les énergies spirituelles que réclament ces commandements, que requiert cet idéal. L'Evangile est avant tout la communication d'une grâce divine; Tolstoï n'y a discerné qu'une sagesse et qu'une loi. En ne saisissant dans Jésus de Nazareth qu'un homme historique, ce qu'il est en effet, en manquant d'y voir le Christ éternel de Dieu, ce qu'il est surtout, Tolstoï a manqué le centre du christianisme.

« Tout ce qu'il y a de vérité dans le tolstoïsme vient du Christ; tout ce qu'il y a d'erroné vient d'une fausse interprétation du christianisme. L'erreur de Tolstoï est d'avoir appliqué un christianisme mutilé à un homme irréel. Aussi bien son christianisme social n'est-il pas un christianisme viable, non parce qu'il contredit à tel ou tel point inscrit au canon ecclésiastique, mais parce qu'il ne correspond pas au besoin éternel et primitif de l'homme. C'est une noble tentative, mais un système avorté.

« Et cependant Tolstoï a certainement plus vécu à lui seul que des millions d'hommes en Europe. Son œuvre révèle une beauté si tragique, une

dignité si haute qu'elle touche au sublime... Il a remis en évidence la personne du Christ au milieu des foules qui l'ignoraient et a jeté son nom dans la multitude souffrante, si ce n'est comme celui d'un Sauveur, du moins comme celui d'un frère et d'un ami. Et c'est déjà quelque chose que d'avoir proclamé au monde que la cause du Christ et celle de l'homme sont une seule et même cause. »

Après ces nobles paroles, qui complètent admirablement ce que nous avons dit plus haut, quelle sera notre conclusion ? C'est que, si grand que soit Tolstoï, il n'est pourtant qu'un enfant en regard de Jésus-Christ. Si attrayant que soit le tolstoïsme, il n'est pourtant pas le christianisme authentique, bien qu'il lui ait emprunté quelques-uns de ses beaux principes. Le sort du christianisme n'est donc pas lié à celui du tolstoïsme. La doctrine du réformateur russe passera, celle de Jésus-Christ restera; ou plutôt ce qui ne passera pas dans la doctrine tolstoïste, c'est tout simplement ce qu'elle a pris au christianisme; mais en tant qu'il s'en est séparé, le tolstoïsme passera. Même ce qu'il y a de plus touchant, de plus sublime dans ses revendications, l'application courageuse de la morale chrétienne à la vie sociale et individuelle ne demeurera que dans la mesure où l'on se rapprochera de Jésus-Christ pour proclamer avec lui la nécessité d'un changement radical du cœur chez quiconque veut vivre en chrétien.

Et si nous allons tout au fond de l'erreur de

Tolstoï, qui est celle de l'homme de tous les temps, parce que c'est celle de l'homme naturel, nous devons avouer que c'est encore une conséquence du péché, une manifestation plus ou moins inconsciente de l'incommensurable orgueil de l'être révolté contre Dieu, qui ne veut pas de la grâce divine, parce qu'il ne veut pas d'un Sauveur. Il faut, pour que l'orgueil humain soit satisfait, que l'homme puisse se sauver seul, qu'il puisse traiter Dieu presque d'égal à égal, mais qu'il ne reçoive pas de lui le don d'une grâce qui ne serait en somme qu'une humiliante aumône. Accepter le don d'un Sauveur, c'est reconnaître qu'on est perdu. Or rien n'est plus antipathique au cœur naturel, et, pour l'éviter, il est prêt à tous les sacrifices, sauf, ô poignante ironie! à celui-là seul que Dieu lui demande. « Si quelqu'un veut venir après moi, dit Jésus, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. » (Matth. XVI. 14.)

Nous formons le vœu qu'au sein de notre génération si agitée, si tourmentée, et, sous des apparences trompeuses, si désespérément triste, il se lève beaucoup d'hommes qui, tout en ayant la générosité et le courage sublime d'un Tolstoï, aient en même temps cette humilité, cette abnégation de leur volonté propre qui fait le véritable chrétien. Pour ne plus être idéalistes à la façon de l'écrivain russe, ils ne le seront que plus réellement en l'étant à la manière de Jésus-Christ.

Un chrétien peut-il être socialiste ?

Dans une de ses conférences, Mme Annie Besant, l'une des théosophes les plus convaincues de notre époque, prononçait ces paroles significatives: « C'est de la bourgeoisie que viendra la transformation de la société actuelle, car ils sont de plus en plus nombreux les représentants de la classe aisée qui souffrent de leurs privilèges en voyant tant de leurs semblables plus ou moins privés de ce dont ils sont eux-mêmes comblés. Le moment approche, et il est déjà venu pour plus d'un, où la préoccupation des classes laborieuses sera telle, qu'il deviendra impossible au bourgeois de jouir égoïstement en s'apercevant que les autres ne jouissent pas du tout. » Cette prophétie est en train de se réaliser, et, si bien des bourgeois ne cherchent à améliorer la situation de la classe ouvrière que par crainte de la révolution sociale ou par sentimentalité, par sensiblerie devrais-je dire, afin de ne plus être gênés dans leurs jouissances par la pensée ou la vue de ceux qui ne jouissent pas, il en est d'autres, heureusement, et leur nombre va croissant, qui s'intéressent à leur

prochain, grâce à un véritable altruisme et à une sympathie de plus en plus sincère.

Mais nous nous hâtons d'ajouter que pour faire quelque chose de bon dans le domaine social comme dans les autres, pour travailler efficacement, à l'édification de la cité future, faite de justice et de véritable bonheur, il faut absolument avoir beaucoup de confiance, car la confiance nous semble être le fondement indispensable de cette cité. Or, si le monde va mal, si les affaires sont souvent arrêtées, c'est, on peut en être certain, en grande partie parce que les hommes manquent de confiance les uns dans les autres. Ils ont été trompés, ils se sont trompés mutuellement et la défiance en a été le triste résultat. Or la confiance n'est possible que là où l'amour existe et se manifeste; elle en est le fruit béni : amour des hommes, tout d'abord, mais aussi, mais tout autant, amour de la vérité.

L'amour des hommes, tout d'abord, ai-je dit. Or, cet amour, ce n'est pas à l'école du socialisme que nous l'avons appris, c'est à celle de Jésus-Christ, c'est aux pieds et dans la communion de celui qui seul l'a rendu possible en proclamant tous les hommes frères, parce que fils du même Père céleste. Jésus-Christ ne s'est pas contenté de proposer la fraternité universelle, il l'a vécue, lui, le tout premier; il a su, lui, le saint et le juste, considérer tous les hommes sans exception, même les Samaritains, même les païens, même les pires des hommes, comme ses frères, et, comme tels, il les

a aimés jusqu'à donner sa vie pour eux. Lui qui avait la puissance de faire des miracles, il n'en a jamais fait un seul pour lui-même; lui qui a consenti à souffrir la faim jusqu'à en être tenté, il n'a pas pu supporter la vue des multitudes affamées; lui qui a consenti à se laisser ballotter sur les flots soulevés, il n'a pas pu supporter de voir ses disciples inquiétés par ces mêmes flots; lui qui a accepté de passer par les détresses physiques et morales de Gethsémané, allant jusqu'à la sueur de sang, il n'a pas pu voir un seul malade sans le guérir. Sa vie est un perpétuel rayonnement d'amour fraternel, il est bien la personnification de cet amour dans sa vie comme dans sa mort, dans sa joie comme dans sa tristesse; et les témoins oculaires de son activité bénie en Galilée, ont conservé le souvenir de cette compassion infinie qui remplissait son cœur à la vue des multitudes semblables à des brebis sans berger.

Cet amour fraternel, — cette fraternité dans l'amour, — qui n'est pas fait de discours mais d'actes et de vie, nous semble la condition essentielle de toute entente, de toute amélioration réelle; c'est lui et lui seul qui rapprochera les classes, qui comblera les fossés, et qui, en particulier, aidera bourgeois et prolétaires à mieux se comprendre pour pouvoir mieux s'aimer et s'entr'aider. A supposer, ce que nous souhaitons de tout notre cœur, que des lois meilleures soient décrétées et proposées au peuple, qu'un état économique supé-

rieur à l'état actuel puisse enfin s'établir, sans l'amour fraternel, nous n'aurons pas cette cité de justice après laquelle nous soupirons; notre terre si belle qu'elle devienne, ne sera jamais un paradis tant que l'amour n'aura pas remplacé la haine. L'amour, c'est le soleil de nos âmes, c'est le ciment qui relie les pierres de l'édifice, c'est la loi d'attraction toute puissante qui unit étroitement les molécules de matière, et par des combinaisons intimes et profondes donne à l'univers matériel sa cohésion et son harmonieuse beauté.

Or, je prétends qu'en dehors de Jésus-Christ il est difficile, pour ne pas dire impossible, que les hommes s'aiment comme des frères. Le socialisme matérialiste, qui commence par mettre de côté systématiquement toute foi en Christ, toute pensée religieuse comme absurde et inutile, est absolument incapable d'enfanter un monde d'amour. Il a beau dire et beau faire, consciemment ou non, et malgré son magnifique programme, il élargit les fossés qui existaient déjà entre les hommes, au point de les transformer trop souvent en abîmes. Sauf de rares exceptions, auxquelles nous nous plaisons à rendre le plus sincère hommage, les meneurs socialistes que nous avons entendus, proclament et proposent aux classes laborieuses la haine du bourgeois, ou tout au moins la défiance systématique à son égard. Chaque fois que ce bourgeois s'approche d'eux, il peut être sûr d'être suspecté dans ses intentions, et d'être considéré com-

me un hypocrite, un complice du capitalisme, qui ne s'occupe des classes prolétaires que par intérêt et pour chercher à les endormir par des promesses mensongères. Il n'est pas difficile de recueillir des applaudissements, il est aisé de gagner de l'argent, et souvent beaucoup d'argent, par des conférences qui excitent les passions en flattant les masses populaires. Le premier conférencier venu, possédant le redoutable talent d'exprimer facilement des paroles de haine, peut semer le vent et préparer la tempête, car le cœur naturel est toujours prêt à accueillir de semblables discours et à vomir la haine. C'est ainsi que trop souvent les meneurs d'ouvriers réussissent à communiquer leurs mauvais sentiments à ceux auxquels ils s'adressent. Sans bien se rendre compte de ce qu'ils font et de ce qu'ils pensent, de ce qu'ils disent et de ce qu'ils espèrent, ces ouvriers se mettent à haïr à leur tour ceux qui n'avaient à leur égard que des pensées d'amour. On condamne en bloc tous les bourgeois, sans se donner la peine d'examiner s'il n'y aurait pas parmi eux de louables exceptions. Rien n'est plus injuste.

J'avoue que cela ne m'étonne pas, parce qu'il est impossible de considérer les hommes comme des frères si l'on n'a pas appris à voir en eux les fils du même père. Un Anglais et un Boer, un Russe et un Japonais, un Français et un Allemand, un bourgeois et un prolétaire, un patron et un ouvrier n'ont aucune raison quelconque de

se considérer comme des frères s'ils sont le produit du hasard, les roues d'un formidable engrenage, des animaux supérieurs, mieux armés que que les autres, pour se haïr et se faire la guerre. Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, la raison humaine ne s'est pas trompée quand elle a dit de l'homme qu'« il était un loup pour l'homme ». En dehors du Dieu d'amour, cela n'est que trop vrai! Oh! comprenez-moi bien: je ne viens pas du tout dire ici que les chrétiens s'aiment comme ils devraient s'aimer, qu'ils vivent tous véritablement comme des frères, et qu'ils ont partout et toujours pour les autres hommes des sentiments fraternels; je sais trop ce qui manque à leur amour. Mais que les gens sincères le reconnaissent, ce n'est pas parce qu'ils sont chrétiens qu'ils ne s'aiment pas assez, c'est parce qu'ils ne le sont pas suffisamment. Leur manque d'amour est en opposition directe avec leurs convictions chrétiennes. S'il y a eu des guerres entre nations chrétiennes, ce n'est pas parce que ces nations étaient chrétiennes, c'est parce que les individus qui les composaient n'étaient pas vraiment chrétiens. Nous commençons enfin à reconnaître qu'il n'y a pas de nation chrétienne, mais seulement des individus chrétiens. Les peuples sont teintés de christianisme, et c'est tout. Parfois même, cette teinte ou ce vernis est plus nuisible qu'utile, car il leur inspire un orgueil pharisaïque qui les rend pires encore. Il serait temps d'en finir avec cette légende que ce

sont les chrétiens qui font la guerre. On en a beaucoup voulu, par exemple, à la protestante Angleterre d'avoir combattu le peuple boer, et l'on ignore ou l'on feint d'ignorer systématiquement que beaucoup de chrétiens anglais ont protesté énergiquement contre cette guerre. Mais, à la tête du pays, il y avait alors un athée qui ne pensait guère qu'aux mines d'or du Transvaal; c'est lui qui a fait déclarer la guerre, et il en doit porter la plus grande part de responsabilité. Je ne veux pas dire pour cela que les chrétiens n'ont jamais été belliqueux; mais quand ils l'ont été, à moins que ce ne fût pour défendre leur pays, ils ont agi contre leurs principes, leur Maître leur ayant dit: « Vous êtes tous frères. » (Matth. XXIII, 8.)

Mais à côté de cela, les œuvres d'amour enfantées par l'Evangile, partout où il est apparu, sont légion. Il serait impossible d'en faire ici la statistique, et si elles n'ont pas toujours réussi, si elles n'ont pas pu se multiplier davantage encore, c'est bien souvent aux adversaires eux-mêmes qu'on le doit. On dirait vraiment qu'ils mettent un malin plaisir à entraver tous les efforts que cherchent à faire les chrétiens conséquents. Le système abominable de la prostitution patentée aurait très probablement été balayé à Genève, il y a quelques années, si le mouvement abolitionniste n'avait pas eu à sa tête des chrétiens, des *mômiers,* comme l'on dit. Parce qu'il venait d'eux, ceux qui se disaient pourtant socialistes et amis de la classe qui

souffre le plus de cette honteuse institution, l'ont combattu. Lors de la lutte contre l'absinthe, on a vivement recommandé aux pasteurs de rester dans l'ombre. « Si l'on vous voit vous occuper de ce mouvement, leur disait-on, on peut être sûr qu'il échouera! » J'en appelle à la sincérité de mes lecteurs, comment voulez-vous que dans des conditions pareilles, le christianisme puisse réussir comme il le voudrait ? Il faudrait être juste, et avant de lui reprocher de n'avoir rien fait, ce qui est absolument faux, ses adversaires devraient se demander si ce n'est pas en partie par leur faute que l'Eglise n'a pu faire encore davantage. Les socialistes et les anarchistes, et en général tous ceux qui prétendent travailler à l'avènement d'une société nouvelle, verront, dans la mesure où ils agiront au lieu de critiquer, à quel point il est difficile de travailler au vrai bien de l'humanité dans un monde comme le nôtre. Malgré cela, tout homme sincère est obligé de reconnaître que des œuvres en grand nombre ont été entreprises et accomplies par l'Eglise, et nous demandons que l'on mette, en regard de ces œuvres, celles que les socialistes et les anarchistes ont produites jusqu'ici. Nous les entendons bien crier, critiquer ou condamner tout ce qui s'est fait ou se fait encore; nous les voyons bien s'efforcer de démolir; mais, sauf de rares exceptions, qu'encore ici nous sommes heureux de reconnaître, nous ne voyons pas que leurs œuvres soient à la hauteur de leurs cris,

leurs constructions au niveau des ruines qu'ils préparent.

Il faut, d'autre part, avons-nous dit plus haut, pour que la confiance apparaisse au sein de la société moderne, l'amour de la vérité : cet amour est pour le moins aussi important que l'amour des hommes. Or, ici encore, c'est à l'école de Jésus-Christ que nous avons appris à aimer, et à aimer passionnément la vérité. Partout où le christianisme authentique s'est répandu, la recherche de la vérité a commencé ou a reçu un formidable élan. Quand, après la nuit du moyen âge, après le long sommeil et la phase de mort spirituelle que venait de traverser l'Eglise, apparurent nos réformateurs, Luther et Calvin, ils encouragèrent les études, car ils étaient eux-mêmes de véritables savants. A Genève, la grande préoccupation de Calvin fut de fonder le Collège et l'Académie pour dissiper les ténèbres de l'ignorance. Ce n'est donc pas à nous qu'il faut venir parler d'un christianisme ennemi de la vérité. Pour applaudir des insanités pareilles, il faut ou bien une ignorance sans nom, qui n'a pas le droit de vanter son amour de la vérité, ou bien un parti pris, pour le moins étrange, chez des hommes qui se disent libres-penseurs.

Et qu'on ne vienne pas nous citer des paroles comme celle-ci : « Je te rends grâce, ô Père ! de ce que tu as caché ces choses aux intelligents et de ce que tu les as révélées aux enfants. » (Matth.

XI, 25.) « Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux. » (V, 3.) « La prédication de la croix est une folie pour ceux qui périssent. Aussi est-il écrit : Je défierai la sagesse des sages et j'anéantirai l'intelligence des intelligents. Il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication » (1 Cor. II, 16-21), car nous répondrions immédiatement que c'est mal comprendre ces paroles que de les interpréter ainsi, et que c'est une preuve d'ignorance que d'y voir un argument contre l'amour de la vérité. Quoi qu'on dise et quoi qu'on pense de Jésus-Christ et de son grand apôtre Paul, personne, à moins d'être un fanatique, n'oserait nier qu'ils n'aient été du nombre des plus grands génies de l'histoire.

Nous voulons donc la vérité, mais nous la voulons complète; nous n'admettons aucun terrain réservé, aucun *à priori* systématique, aucune limite à l'horizon intellectuel; nous voulons que la recherche de la vérité se fasse dans toutes les directions, et qu'on ne nous impose pas d'avance l'interdiction de toute recherche philosophique, métaphysique ou religieuse, comme si une telle recherche était le signe d'un cerveau étroit et d'une intelligence bornée. Le cerveau étroit, c'est bien plutôt celui qui est incapable d'embrasser la vérité dans son ensemble, et qui, par parti-pris, met de côté sans même l'examiner, tout ce qui ne lui convient pas.

Si le socialisme nous propose la recherche de la vérité telle que nous venons de la décrire, nous le disons franchement, il nous attire et nous ne sommes pas loin de l'adopter, tant il se rapproche de l'Evangile de Jésus-Christ. Mais si, comme je le crains, le socialisme est aux antipodes de cette mentalité-là, alors, que ses partisans le sachent bien, nous n'en voulons pas, et la véritable humanité non plus. Nous sommes trop chrétiens pour cela.

Cet amour passionné de la vérité nous oblige à sortir de ce qui est vague et nébuleux, car le christianisme aime et recherche la clarté, la précision. C'est pour cela que nous sommons les socialistes de répondre aux trois questions que nous allons leur poser, car ce n'est que dans la mesure où ces questions seront résolues que nous pourrons faire du bon ouvrage en posant la base solide de la confiance, condition indispensable de l'amour.

1° Est-ce du socialisme ou de l'anarchie qu'il s'agit ? Il y a quelques années, tel conférencier retentissant nous proposait l'anarchie dans ce qu'elle a de plus hardi et de plus conséquent. Aujourd'hui, le même conférencier nous offre une autre marchandise, le socialisme. Et moi qui croyais qu'il y avait entre ces deux conceptions une profonde incompatibilité! Le socialisme, si je le comprends bien, car il est multiple et ses formes sont légion, a pour principe l'étatisme; il croit à l'Etat infiniment plus que nous, par exemple, qui

le concevons à la manière anglaise, c'est-à-dire le plus discret possible. Pour lui, l'Etat est tout, il doit tout faire; l'individu n'est rien, il doit abdiquer devant l'Etat qui lui prend son capital privé pour en faire un capital collectif. Pour le socialisme matérialiste, sa bonne providence, son dieu — car l'homme ne peut se passer d'un dieu — c'est l'Etat.

L'anarchie, au contraire, ne veut point d'Etat du tout; elle supprime toute espèce d'autorité, puisque l'autorité est le grand mal, le monstre qu'il faut conspuer, anéantir, la cause de tous nos maux. L'autorité paternelle, elle-même, est un danger, combien plus celle du « prêtre qui meurt, de l'officier qui tue, et surtout du gouvernement qui vole ». Comment deux systèmes aussi opposés peuvent-ils maintenant se concilier dans une synthèse supérieure ? Comment peut-on nous proposer une cité dans laquelle l'Etat sera à la fois tout et rien, l'individu rien et tout ? Malgré notre bonne volonté sincère, nous n'arrivons pas à comprendre.

Oh! je le sais bien, on nous répondra que l'entente est provisoire, que socialistes et anarchistes devaient s'unir momentanément pour pouvoir *chambarder* plus vite la société capitaliste, pour être plus forts et plus sûrs de renverser la bastille moderne. Après la grande révolution, socialistes et anarchistes vainqueurs sauront, nous dit-on, très bien s'entendre pour partager le gâteau et le man-

ger ensemble. Eh bien, nous avouons notre manque de foi; nous ne croyons pas du tout cette entente possible, et ceux qui parlent ainsi, nous prouvent une fois de plus à quel point ils sont utopistes, généreux parfois, mais utopistes quand même, et leurs illusions nous inquiètent singulièrement.

2° Autre question capitale : Quand on combat le christianisme, comme on le fait constamment dans les conférences socialistes ou anarchistes matérialistes, s'agit-il du christianisme authentique, de celui de Jésus-Christ et des apôtres, ou de l'une ou de l'autre de ses caricatures ? Car, en fin de compte, nous voulons croire que ceux qui se vantent tant d'aimer et de chercher la vérité, qui se piquent d'être rigoureusement scientifiques, n'ignorent pas que le fleuve, parfaitement pur à sa source, s'est souillé à mesure qu'il s'en éloignait. La Réforme du XVIme siècle fut un immense effort du monde chrétien pour retrouver l'Evangile primitif et le mettre en pratique. Le mouvement du christianisme social auquel nous assistons est lui aussi, toutes proportions gardées, un effort du même genre. Il serait nécessaire, il serait juste d'en tenir compte. Rien n'est plus facile que de prendre l'une des formes les plus altérées du christianisme et de s'en faire une tête de turc pour combattre l'Evangile. Mais ce procédé simpliste, qui n'est pas honnête, ne peut décidément pas se soutenir en face de questions aussi graves, pas plus qu'on aurait le droit de condamner un homme

honnête, irréprochable et vraiment philanthrope, parce qu'il aurait le malheur d'avoir pour fils un mauvais sujet dont la vie serait un démenti perpétuel à l'exemple de son père. Si vraiment on cherche avec ardeur la vérité, il faut, avant de rejeter le christianisme, remonter à sa source, et voir s'il est réellement en opposition avec les principes de liberté et de fraternité que l'on prétend défendre.

3° Troisième et dernière question : L'homme que l'on nous décrit si souvent dans les conférences socialistes matérialistes, l'homme que l'on semble avoir constamment devant les yeux, est-ce l'homme réel, ou un homme inventé pour les besoins de la cause ? L'homme tel que nous le connaissons est tout autre que celui dont on nous parle sans cesse. Il me semble que sur ce point comme sur les autres, nos adversaires manquent décidément de précision et de clairvoyance. Quand on nous dit, par exemple, que l'homme laissé à lui-même, l'homme naturel, qui a secoué tous les préjugés et qui ne suit que ses instincts est disposé à se sacrifier pour une humanité qu'il ne verra jamais, tout en sachant très bien que lui-même va, d'un instant à l'autre, rentrer dans le néant où le suivra cette humanité, ce n'est pas l'homme que nous avons partout rencontré; ce n'est pas l'homme que nous sommes; c'est peut-être un beau rêve, ce n'est pas une réalité. L'homme réel est profondément égoïste, intéressé, préoccupé de lui-même et de

ses intérêts, parfois très paresseux, quand même on nous dit le contraire. Aussi quand on ose affirmer, au milieu des applaudissements, que Ferrer est bien plus grand que Jésus-Christ parce qu'il s'est sacrifié, pour les hommes ses frères, sans aucun espoir de récompense, tout en sachant que lui, comme eux disparaîtraient dans le néant, tandis que Jésus-Christ a été un homme intéressé puisqu'il comptait ressusciter et jouir dans le ciel d'un bonheur infini, nous déclarons que cela peut faire de l'effet sur une foule vibrante d'émotion, mais que cela ne veut rien dire du tout, car tout en protestant énergiquement contre l'exécution de l'athée de Barcelone, nous sommes absolument convaincu que les hommes, tous les hommes sans exception se recherchent eux-mêmes. Si Jésus-Christ a été le plus grand de tous, ce n'est pas parce qu'il s'est sacrifié pour le seul plaisir de se sacrifier, avec la perspective que son œuvre serait réduite à néant, mais parce qu'il s'est sacrifié en vue du but splendide d'arracher au péché et à la mort l'humanité perdue. A force de dire et de répéter à l'homme qu'il doit travailler et se sacrifier pour une humanité dont il ne fera pas partie et qui disparaîtra comme lui dans le néant, on ne réussira qu'à lui couper les ailes. Il serait plus sage, plus vrai, plus conforme à la nature humaine, de lui rappeler l'antique loi, remise en lumière par Jésus-Christ, qui lui recommande d'aimer son

prochain comme lui-même. S'aimer soi-même, de la bonne manière, c'est la condition de l'amour du prochain; supprimer cet amour de soi, c'est rendre l'homme incapable d'aimer le prochain. Comment d'ailleurs peut-on concilier le désintéressement aveugle avec la morale de la volupté que l'on nous a si souvent proposée dans les milieux matérialistes ? L'homme que nous connaissons, l'homme réel est un être chez lequel l'amour de soi est devenu, hélas! si prédominant qu'il l'a fait tomber dans l'égoïsme et un égoïsme monstrueux, et c'est la raison pour laquelle le christianisme a subi tant d'altérations qui l'ont rendu méconnaissable. N'est-il pas extraordinaire, en effet, de constater que la plus belle chose du monde, la religion de fraternité et d'amour la plus parfaite qui ait été présentée aux hommes, soit devenue précisément celle qui leur a le plus servi à s'opprimer les uns les autres ? Preuve en soit l'exécution de Ferrer elle-même, inspirée par les représentants officiels de l'Eglise, ou les conférences de tant d'adversaires qui ne connaissent de l'Evangile qu'une caricature plus ou moins mensongère.

Si donc, dans ce qu'on nous dit, il s'agit de l'homme réel, nous ne croyons pas qu'il soit si facile de le transformer : un système économique, quelque nouveau qu'il soit, sera toujours incapable de le changer. Il faut aller plus loin, il faut aller plus profond; il faut descendre jusqu'au cœur même de l'homme, pour obtenir une société

nouvelle. Voilà ce que nous avons dit, voilà ce que nous ne cesserons de répéter à ceux qui trouvent leur plaisir à exciter les passions en présentant toujours les ouvriers comme bons, et les bourgeois comme indignes de vivre. Il est facile, à ce compte-là, de se rendre populaire, mais une telle popularité ne fait l'éloge ni de ceux qui se la procurent, ni des foules qui la leur assurent.

Cela dit, toujours par amour pour la vérité, voyons de près ce qu'est le christianisme authentique; ce sera répondre en même temps à la question qui sert de thème à notre étude : Un chrétien peut-il être socialiste ? Il me semble que ce christianisme offre quatre traits distinctifs et caractéristiques.

1. Ce qu'il veut pour l'homme, ce qu'il lui propose en tout et partout, ce n'est pas la souffrance, c'est le bonheur. On a prétendu que socialisme et christianisme étaient inconciliables parce que le premier était une doctrine et une vie de bonheur, et le second, une doctrine et une vie de souffrance. Rien n'est plus faux. Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner, même superficiellement, les enseignements de Jésus. C'est par les Béatitudes, c'est-à-dire par le bonheur offert à tous, qu'il commence son sermon sur la montagne. C'est par des paroles débordantes d'enthousiasme et de joyeuses perspectives qu'il dépeint le plan du salut proposé aux hommes; la parabole des noces royales, celle du grand festin sont là pour le prouver. Lui-même

parle à plusieurs reprises de sa joie parfaite, et quand l'épître aux Hébreux décrit ses souffrances, elle a bien soin de proclamer que c'est « en vue de la joie qui lui était proposée qu'il a souffert la croix, méprisé l'ignominie ». (XII, 2.)

Mais le bonheur que l'Evangile promet n'est pas un bonheur incomplet, superficiel, c'est le bonheur profond, complet de l'homme tout entier, esprit, âme et corps, et de l'humanité tout entière aussi, car elle n'est pas formée de la seule classe des prolétaires. Le bonheur du corps, tout d'abord, puisque Jésus guérit tous les malades qu'il rencontre, multiplie à deux reprises les pains et les poissons jusqu'à ce que tous soient rassasiés, change l'eau en vin excellent et abondant, et nous apprend à dire : « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien. » (Matth. VI, 11.) D'autre part, jamais Jésus n'a prêché l'ascétisme ou le célibat; il veut la satisfaction de tous les besoins légitimes de l'homme, seulement cette satisfaction doit être disciplinée par l'esprit. Il place le mariage si haut qu'il défend le divorce, sauf en cas d'adultère, et son plus grand disciple, l'apôtre Paul, qui ne semble pas s'être marié, l'idéalisait à tel point, qu'il en faisait une image de ce qu'il y a de plus beau : l'union de Christ et de l'Eglise.

On a prétendu que le grand apôtre a prêché le célibat en disant que celui qui marie sa fille fait bien, mais que celui qui ne la marie pas fait mieux. C'est mal comprendre sa pensée, car précisément

ce verset prouve en quelle haute estime il tenait le mariage : il le voulait si pur, si heureux qu'étant données les circonstances du moment, les persécutions en particulier, il valait mieux, selon lui, du moins à cette époque, ne pas se marier pour ne pas risquer de porter atteinte à cette institution divine. Et franchement, si Paul vivait aujourd'hui, il est fort possible qu'en découvrant tant de ménages malheureux, d'époux mal assortis, il découragerait plus d'un jeune homme et plus d'une jeune fille de contracter cette union. Mille fois mieux, en effet, ne pas se marier que de ressembler à tant d'époux modernes dont la vie conjugale est devenue un véritable enfer.

Mais ce n'est pas seulement le bonheur de l'être physique que veut l'Evangile, c'est tout autant celui de l'être intellectuel, spirituel et moral, parce que jamais il n'a, comme on le fait si souvent aujourd'hui, rabaissé l'homme jusqu'à le considérer comme un simple animal, privé de cet esprit qui lui donne son incontestable supériorité. Je ne comprends pas, quant à moi, que des gens qui se disent les amis de l'ouvrier se permettent de lui faire croire qu'il n'est autre chose qu'un animal supérieur. Il y a dans l'homme, dans tout homme, même chez le plus humble, un élément qui n'a rien de matériel. Aussi, quand on aura satisfait la bête dans l'homme, quand on l'aura nourrie en répondant à tous ses besoins, il faudra bien s'occuper de ce qu'il y a au-dessus de la bête : l'intelligence

avec ses merveilleuses facultés, le cœur avec sa puissance d'affection plus merveilleuse encore, la conscience surtout, avec ses saintes exigences et le haut idéal qu'elle propose, les solennels avertissements qu'elle fait entendre. Mettre par son corps l'homme en rapport avec le monde matériel, c'est quelque chose, mais cela ne suffit pas; le mettre par son âme en rapport avec les autres hommes, c'est déjà beaucoup mieux; mais il faut aller plus loin et plus haut, il faut rétablir le contact entre l'humain et le divin, unir la créature à son Créateur, refaire du fils de la poussière un fils de Dieu. A cette condition seulement, le bonheur de l'homme peut être complet. Si l'on ne va pas jusque-là, il reste et il restera toujours une partie de son être qui ne sera pas satisfaite et qui empêchera l'homme d'être véritablement heureux. Quand on est un fils de roi destiné au trône, quand on est fait pour l'infini, on ne peut pas se contenter d'une vie au rabais. Piétiner sur place, se traîner dans la boue, rester emprisonné, c'est chose insupportable. Voilà pourquoi nous croyons que l'idéal proposé par le socialisme matérialiste ne pourra jamais répondre aux besoins profonds de l'âme humaine, ni étancher sa soif ardente de bonheur : seul, le christianisme en est capable.

Donc, si le socialisme qu'on nous propose répond à tous les besoins de la nature humaine, sans en oublier aucun, s'il propose à l'humanité un bonheur complet, alors nous répondrons qu'un

chrétien peut être socialiste. Mais s'il diminue l'homme, s'il oublie les aspirations infinies de son être, ou s'il les foule aux pieds, nous le dirons bien haut : un vrai chrétien ne peut pas, ne pourra jamais être socialiste.

2. Peut-on dire ensuite que la résignation est un des traits caractéristiques du christianisme ? On le prétend. On nous affirme que la conciliation est impossible entre le socialisme et le christianisme parce que le premier prêche la révolte, le second la résignation. Rien n'est plus faux. Je ne connais pas de puissance révolutionnaire plus irrésistible que celle du christianisme. Partout où il est apparu, partout où il a été représenté par de fidèles témoins, le monde a été bouleversé, les antiques préjugés renversés, les désordres attaqués, les injustices, les oppressions dénoncées. Nulle part il n'a pu prendre son parti du mal, sous quelque forme que ce soit. La révolution qu'il propose n'est, il est vrai, ni extérieure, ni artificielle; elle ne s'adresse pas à une seule catégorie d'hommes, mais à tous et à chacun, aux pauvres comme aux riches, et ce qu'elle veut changer et bouleverser, c'est l'homme lui-même jusque dans les dernières profondeurs de son être; la révolution qu'il propose à l'homme va même si loin, qu'elle est appelée une nouvelle naissance ou une nouvelle création.

Et chose plus extraordinaire encore, elle invite l'homme, non pas à verser le sang des autres, mais

le sien s'il le faut; elle lui dit que la révolution doit commencer en lui-même et qu'il doit en finir avec la résignation, non seulement pour lui, mais encore plus pour les autres. Il ne doit pas se contenter de ce qu'il est ou ce qu'il a, il faut qu'il change de fond en comble. Puis, cela fait, il faut qu'il combatte le mal partout où il le trouve, sans jamais faire de compromis avec lui, sans jamais en prendre son parti.

On objecte, il est vrai, la parole de Jésus : « Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre. Si quelqu'un veut plaider contre toi et te prendre ta tunique, laisse-lui encore ton manteau. Si quelqu'un te force à faire un mille, fais-en deux avec lui. Donne à celui qui te demande et ne te détourne pas de celui qui veut emprunter de toi. » (Matth. V, 39-42.) Mais cette objection ne porte pas, car Jésus emploie ici le paradoxe, puisque lui-même n'a pas présenté l'autre joue quand il a été souffleté. Il veut dire, tout simplement, que, par amour fraternel, il faut être prêt à se sacrifier pour autrui, prendre si peu son parti de la misère des autres, que l'on soit prêt à se laisser dépouiller. On objecte encore ces passages : « Je vous laisse la paix; je vous donne ma paix. » (Jean XIV, 27.) « S'il est possible, autant qu'il dépend de vous, soyez en paix avec tous les hommes. » (Rom. XII, 18.) Mais on sait fort bien aussi, lorsqu'on en a besoin, citer cette autre parole de Jésus : « Je ne suis pas venu apporter la

paix sur la terre, mais la guerre. » (Matth. X, 24.) Jésus prévoyait, en effet, qu'en proposant aux hommes le salut, il soulèverait de terribles oppositions et déchaînerait des guerres sur la terre, mais ce n'était certes pas son désir, et il en aurait été tout autrement si les hommes avaient consenti de bon cœur à la transformation individuelle et sociale qu'il leur proposait. Un vrai chrétien, tout en ayant « appris à être content de l'état où il se trouve » (Phil. IV, 11), n'est jamais complètement satisfait; quand il a obtenu pour lui ce qu'il réclamait, il se préoccupe des autres; il ne peut pas ne pas s'en préoccuper, car il se sent solidaire, et ses droits lui pèsent aussi longtemps qu'il en jouit seul. Tandis, au contraire, que la morale de la volupté proposée par le socialisme matérialiste ne consiste qu'à jouir et pousse l'homme à être satisfait dès qu'il a obtenu ce qu'il désire. Que lui importent les autres, pourvu qu'il jouisse!

Nous avons dans l'institution de la Cène, centre de la doctrine, de la morale et du culte chrétiens, une admirable image de ce que nous venons d'exposer, car ce repas est à la fois le plus révolutionnaire et le plus pacificateur qui existe; révolutionnaire, car tous les participants mis sur le même pied et mangeant du même pain, tous buvant à la même coupe, en souvenir de celui qui a versé son sang pour eux, n'est-ce pas l'abolition des classes et des castes, et en général des différences sociales dont parlent perpétuellement les socialistes maté-

rialistes ? Et d'autre part, repas de paix, à la portée de chacun, où l'on apprend à se consacrer les uns aux autres dans l'amour, en souvenir de celui qui le premier se sacrifia pour nous.

Si donc, on entend par socialisme un système qui pousse à la révolte sanglante, assoiffée du sang du prochain, parce qu'elle est faite de haine, il est évident qu'un chrétien ne peut être socialiste. Mais si l'on entend par socialisme un programme de révolte complète, de transformation radicale de l'homme, tellement radicale qu'elle fasse de lui, loup dévorant, un agneau plein de douceur qui triomphe en donnant sa vie par amour; si l'on entend par socialisme une puissance de régénération individuelle et sociale, alors, oui, certes un chrétien peut, un chrétien doit être socialiste.

3. Le christianisme pousse, dit-on, au recul, tandis que le socialisme pousse au progrès. Décidément, nous comprenons toujours moins. Jamais, en effet, on ne vit dans le monde une puissance de progrès telle que le christianisme, et c'est justement pour cela que les hommes lui ont fait la guerre et ont essayé de l'étouffer dès sa naissance. Jésus-Christ a été crucifié parce qu'il heurtait les idées conservatrices de son temps; la croix fut le prix de son immense effort pour introduire l'humanité dans un état nouveau. Son plus grand disciple souleva à son tour des haines féroces dans tous les pays qu'il parcourut, et finalement mourut martyr, parce que, lui aussi, voulait en sui-

vant les traces de son Maître, enrichir l'humanité de principes nouveaux. Le Maître avait dit : « Personne ne coud une pièce de drap neuf à un vieil habit, autrement la pièce de drap neuf emporterait une partie du vieux et la déchirure serait pire. Et personne ne met du vin nouveau dans de vieilles outres, autrement le vin fait rompre les outres, et le vin et les outres sont perdus; mais il faut mettre le vin nouveau dans des outres neuves. » (Marc II, 21-22.) Le disciple, à son tour, s'écrie : « Oubliant ce qui est en arrière et me portant vers ce qui est en avant, je cours vers le but, pour remporter le prix de la vocation céleste de Dieu en Jésus-Christ. » (Phil. III, 14.) Tout le christianisme est résumé dans ces deux paroles, et l'on vient nous dire qu'il n'est pas religion de progrès! Au XVe siècle, c'est précisément parce qu'il cessait de progresser qu'éclata l'orage de la réformation: nos glorieux réformateurs s'efforcèrent de redonner à l'église le mouvement progressif qu'elle n'aurait jamais dû laisser s'arrêter. Et depuis lors, tous les chrétiens authentiques ont lutté contre le *statu quo* et cherché à orienter l'Eglise vers sa véritable voie, qui est celle de la marche en avant.

Mais il y a progrès et progrès. Nous ne pouvons pas nous contenter, nous qui avons été à l'école de Jésus-Christ, d'un progrès qui ne doit durer que ce que dure la vie humaine; nous voulons un progrès infini et indéfini. Fidèles à la grande loi de

l'évolution que Jésus-Christ a remise en lumière et proposée aux hommes, nous ne pouvons admettre un progrès qui s'arrêterait à la mort; nous le voulons jusque dans l'éternité, et nous défions la raison humaine de se dire satisfaite par la perspective d'une humanité qui, après avoir atteint son point culminant, devrait finir tout comme une bête, par la décomposition du tombeau ou l'incinération du four crématoire.

Si donc on entend par socialisme une théorie qui nous propose un progrès limité, c'est-à-dire une marche vers le néant et la destruction, un progrès qui ne soit que pour quelques-uns, pour les hommes de demain, et qui soit incapable de se prolonger indéfiniment, alors nous n'en voulons pas, et nous disons bien haut qu'un chrétien ne peut être socialiste. Mais si, au contraire, le progrès que nous propose le socialisme est réel et complet, c'est-à-dire pour tous et pour chacun, pour le temps et pour l'éternité, alors nous en voulons, et nous disons bien haut qu'un chrétien peut et doit être socialiste, par la bonne raison que ce socialiste-là répète ce qu'a dit Jésus-Christ et se montre ainsi son disciple.

4. Enfin, la conciliation, nous dit-on, est impossible entre le christianisme et le socialisme parce que l'un pousse au conservatisme et l'autre à la transformation sociale. Encore là, nous regrettons infiniment l'erreur initiale qui consiste à confondre le christianisme de Jésus-Christ avec

sa caricature. En effet, ce que nous avons dit plus haut prouve que le christianisme n'est rien moins que conservateur, puisqu'il veut la transformation de tous et de chacun. Mais ce qu'il demande, c'est une transformation sociale profonde et radicale et non superficielle, la transformation de l'homme tout entier, esprit, âme et corps, en vue de la transformation de la société, et cela doit même aller si loin que le Nouveau Testament appelle le chrétien une nouvelle créature, et la conversion une régénération ou une création nouvelle. De plus, il ne veut pas transformer seulement le bourgeois, mais aussi l'ouvrier; il s'adresse à toutes les classes parce que toutes sont mauvaises et qu'il n'a pas d'illusions sur l'état de l'homme séparé de Dieu. Ce que le christianisme demande, c'est que nous soyons prêts à verser notre propre sang; il nous inspire un esprit de sacrifice qui est bien la chose la plus extraordinaire dans le monde de l'égoïsme et de la lutte pour la vie. Quiconque a rencontré sur sa route le fondateur du christianisme, quiconque a eu soudain la vision de l'humanité nouvelle révélée en Jésus-Christ, a pu mesurer sans peine l'abîme profond qui sépare l'homme réel de l'homme normal, et n'a plus été étonné d'entendre Jésus lui parler d'un changement radical nécessaire à l'avènement de la société nouvelle.

Il faut que ce changement se produise pour que les classes puissent se rapprocher les unes des autres et former une même famille, et pour que les

injustices qui souillent encore notre pauvre terre puissent disparaître. Quand un homme devient chrétien, il ne lui suffit plus d'être heureux lui-même, il se préoccupe des autres; il ne peut ni se reposer, ni jouir pleinement aussi longtemps qu'il découvre un seul de ses frères malheureux ou injustement traité. Il faut qu'il lui fasse partager son bonheur, car il se sent solidaire de tout le genre humain. Evidemment, une mentalité pareille n'est guère conciliable avec la morale de la volupté, et si les socialistes matérialistes ou les anarchistes n'en ont pas d'autre à nous proposer, ils peuvent être tranquilles, la situation des classes laborieuses ne sera pas changée de si tôt. Pour s'occuper des autres, il faut les aimer, et pour les aimer, il faut être devenu une nouvelle créature.

Comment donc, s'il en est ainsi, oser prétendre que le christianisme prêche le conservatisme social, tandis que le socialisme proposerait la transformation sociale ? Parler ainsi, n'est-ce pas méconnaître à la fois l'un et l'autre ? Encore une fois, n'est-ce pas prendre pour le christianisme ce qui n'en est qu'une vilaine caricature ?

Si donc on entend par socialisme une morale de volupté et d'intérêt, qui veut bien une transformation, mais celle des autres, qui veut bien un changement, mais un changement tout extérieur, alors nous n'en voulons pas; le socialisme nous fait peur; c'est un ennemi de la société. Mais si l'on entend par socialisme une théorie de régénération,

que dis-je ? une puissance presque irrésistible de transformation individuelle et sociale, capable de changer le cœur de pierre caché au fond de l'homme en un cœur de chair, alors nous en voulons. Mais qui ne remarque que précisément ce socialisme-là n'est autre chose que le christianisme bien compris et bien appliqué ?

Enfin, on ne nous fera jamais croire que la perspective du néant après la mort, sans cesse offerte à nos méditations par le camp socialiste et anarchiste, puisse satisfaire réellement le cœur, la conscience et même la raison de l'homme; se donner tant de peine pour soi et pour les autres, prendre conscience, à travers l'évolution, de soi-même, de sa personnalité, pour n'apercevoir que le néant d'où l'on sort et le néant où l'on va; en d'autres termes, sortir de l'inconscient pour découvrir que le conscient est une illusion, vraiment cela ne vaut pas la peine de vivre, et plus l'humanité sera parvenue à un degré de développement élevé et glorieux, plus sera cruelle, plus sera absurde, monstrueuse, sa disparition dans la fosse. Quand on est un homme intelligent, on ne peut pas trouver sa satisfaction à préparer une pâture à la décomposition du sépulcre. Et j'avoue que je me sens trop évolutionniste, je crois trop au progrès infini et indéfini de l'humanité pour m'imaginer qu'après la mort tout progrès cesse. La mort ne peut être le point final et fatal de la vie. La vie terrestre m'apparaît de plus en plus, au contraire,

comme une préparation qui n'a de sens que dans la mesure où elle se continuera toujours plus complète, toujours plus belle, pour l'individu comme pour la société, dans une économie supérieure.

S'il en est ainsi, je voudrais dire bien haut aux ouvriers socialistes qui se croient très forts lorsque, sous l'influence de leurs meneurs, ils combattent le christianisme, qu'ils commettent une grave, très grave erreur. Je voudrais leur crier que s'ils sont sincères et réellement désireux d'améliorer l'état social du monde, s'ils soupirent après plus de fraternité, plus de justice et plus de bonheur, ils ont grandement tort de combattre le christianisme, Jésus-Christ étant leur meilleur ami et leur plus sûr allié. D'innombrables socialistes d'Amérique, d'Angleterre, d'Allemagne, de Belgique et d'ailleurs l'ont compris, et désormais ils se garderaient bien de combattre encore celui sans lequel ils n'existeraient pas. A Bruxelles, ils ont placé le portrait du Christ, un grand, un immense portrait, dans l'une de leurs principales salles; c'est même, si je me souviens bien, le seul portrait qui existe dans toute la maison. En Angleterre, ils se comptent par centaines de mille les ouvriers chrétiens, qui, dimanche après dimanche, se réunissent en *Fraternités* pour s'édifier et se développer au point de vue religieux comme à tous les autres, et cela ne les empêche pas d'être des socialistes convaincus.

Je voudrais donc supplier ceux de mes lecteurs

qui combattent l'Evangile au nom du socialisme, de cesser ce jeu à la fois injuste et dangereux. Eux, qui ont soif de justice, ils devraient se montrer plus justes à l'égard du grand méconnu de l'histoire. Eux, qui désirent tant une transformation sociale, ils devraient être reconnaissants envers celui qui est seul capable de transformer le cœur d'un bourgeois comme celui d'un ouvrier. Sans Jésus-Christ, j'ai peur de l'égoïsme des riches, ils ont pour eux l'argent et la culture dont ils pourront se servir contre les classes populaires, mais j'ai tout aussi peur de l'égoïsme des prolétaires! ils ont pour eux la masse et la force matérielle dont ils ne manqueront pas de se servir contre les riches dont ils se feront des ennemis. Que nos socialistes et anarchistes, qui sont si fiers de se dire libre-penseurs fassent usage de leur pensée libre pour s'affranchir de ceux qui les mènent et des préjugés qui les aveuglent; qu'ils s'en servent pour dégager le Christ lui-même de tout ce qui l'a altéré et faussé à travers les siècles. Et alors, dans une alliance féconde et puissante, les vrais chrétiens de toutes les classes et les hommes honnêtes de tous les partis politiques pourront monter à l'assaut des vieilles forteresses de l'oppression et de l'injustice, et préparer cette cité de demain après laquelle nous soupirons tous, depuis que la Bible nous en a donné la merveilleuse vision.

Le plus grand ami du peuple.

Deux remarques préliminaires:

Dans le bon vieux temps, le souverain était un monarque absolu ou constitutionnel qui régnait sur ses sujets avec plus ou moins de conscience et d'intelligence. Tout naturellement, il était entouré d'une cour et d'une foule de flatteurs empressés qui s'efforçaient de gagner ses faveurs, car de lui dépendaient les places, les succès, la fortune. Se mettre mal avec le souverain, exciter son mécontentement ou sa colère, pouvait amener les conséquences les plus fâcheuses pour les simples mortels. Heureusement, ce temps est passé, et de plus en plus, il devient impossible à un homme, si doué qu'il soit et si méritant qu'il puisse être, d'exercer sur les autres une telle souveraineté.

Mais pour avoir changé de nom, le souverain des temps modernes, le peuple, celui qu'on appelle *le peuple souverain,* est-il beaucoup plus digne d'exercer sa souveraineté, et ne court-il pas pour le moins autant de dangers que le monarque d'autrefois ? Il est de mode, en effet, quand on veut

réussir, de faire sa cour à ce souverain; lui aussi est entouré de soi-disants amis, qui poursuivent leurs intérêts personnels bien plus que les siens. Ce qu'ils cherchent, ce qu'ils veulent par-dessus tout, c'est la faveur populaire qui leur permettra d'arriver au pouvoir, de se faire une position, et d'exercer une influence plus ou moins défavorable à la démocratie. Ils paraissent aimer le peuple, ils se posent, dans de belles périodes oratoires, en défenseurs de ses intérêts, quand au fond, ils ne pensent guère qu'à eux-mêmes et à leurs ambitions personnelles.

D'une façon générale, nous pouvons dire à coup sûr que tous ceux qui flattent le peuple et excitent ses passions, tous ceux qui lui font croire qu'il a tous les mérites, tandis que les bourgeois n'ont que des défauts, sont ses ennemis bien plutôt que ses amis. C'est là ce qui gâte la politique, et fait d'une chose qui pourrait être si belle et si utile, l'un des dangers les plus redoutables de notre époque, comme de toutes les époques. Bien rares sont ceux qui font de la politique un moyen d'élever réellement la démocratie; d'ordinaire, c'est l'intérêt d'un parti, c'est le triomphe d'une coterie et l'écrasement de l'adversaire que l'on poursuit; quand l'égoïsme devient collectif, il n'en est que plus hideux et plus redoutable.

Ma seconde remarque porte sur l'une des erreurs les plus graves et les plus répandues de l'heure actuelle. Le peuple possède un grand ami,

Jésus-Christ, et il le méconnaît; il s'en défie; il le fuit; il le méprise; parfois il le hait comme s'il était son plus grand ennemi. Aveuglé par les meneurs qui ont tout intérêt à le tromper pour mieux l'exploiter, le peuple ne comprend pas qu'il aurait tout à gagner à suivre un tel ami. Oh! je le sais, il n'est pas tout à fait responsable; il lui manque trop souvent la connaissance, le recueillement nécessaire pour se rendre compte du tort qu'on lui fait en l'excitant contre Jésus de Nazareth. Il se fie trop à ses conducteurs qui lui font voir dans le fils de Marie un adversaire, un allié des capitalistes, et cherchent à le persuader que la religion de Jésus-Christ est un danger autant qu'une absurdité. Et puis, hélas! ayons le courage de le dire, les passions qui l'entraînent trop souvent et qui font de lui un esclave bien plus qu'un être libre, l'empêchent de voir clair, car pour arriver à Jésus-Christ, ce n'est pas tant l'intelligence qui importe, que le cœur et la conscience, l'être moral en un mot. Il faut aimer le bien, le vouloir avec persévérance pour se sentir attiré par le grand ami du peuple.

Eh bien, c'est ce malentendu qui nuit à tous, mais très particulièrement au peuple, que nous aimerions faire cesser : prenant les mains de ces deux êtres si bien faits pour se comprendre, si bien faits pour s'aimer, Jésus-Christ et le peuple, nous aimerions les réunir, puis les unir si fortement qu'ils ne puissent plus jamais se séparer. Si nous

y réussissions, nous aurions donné au peuple le meilleur défenseur, le plus habile en tout cas, quelqu'un qui saurait le protéger contre ses faux amis, les grands exploiteurs de droite et de gauche, aussi dangereux les uns que les autres. Nous connaissons trop le peuple, nous sommes trop du peuple, pour ignorer ses souffrances; nous avons vu de près quelques-unes de ses détresses; et c'est précisément pour cela que nous déplorons amèrement le fossé que l'on s'efforce de creuser entre lui et son grand ami, parce qu'on a peur de son influence sur les foules, et que l'on sait qu'un peuple conduit par Jésus-Christ ne se laissera jamais mener par personne, si habiles que soient les meneurs.

Il me semble qu'il y a là une question de justice à l'égard du grand ami du peuple, le plus méconnu des hommes, en même temps qu'une question d'intérêt pour le peuple lui-même. Nous voulons être justes et travailler au vrai bien de ce dernier; voilà pourquoi nous allons chercher à prouver que, pour quatre raisons, Jésus-Christ est bien le plus grand ami du peuple.

1. Avant tout, il est l'ami du peuple parce qu'il appartient au peuple et qu'il s'adresse à tous les hommes sans exception. Il est du peuple, au sens ordinaire du mot, c'est-à-dire de la classe laborieuse et même pauvre. Lui qui aurait pu naître sur un trône et dans un splendide palais, il naît dans une étable; son berceau est une crèche, et

c'est dans une humble petite ville de Judée qu'il vient au monde. Ses parents, sans être dans la misère, ont une position des plus modestes. Joseph doit gagner sa vie, et celle de sa nombreuse famille, à la sueur de son front, comme un simple ouvrier. Pour venir en aide aux siens, Jésus fera comme lui: pendant trente ans, il travaillera aussi de ses mains, et dans la mesure de ses forces physiques, collaborera à l'éducation de ses frères et sœurs. Puis, lorsqu'il commencera son ministère, ce sera dans des conditions analogues, en attendant qu'il meure sur une croix. Cette croix sera son lit de mort comme la crèche avait été son berceau, car il n'a pas un lieu où reposer sa tête. Il vit de ce qu'on lui donne; il souffre parfois de la faim jusqu'à en être tenté; quand il a soif, il doit demander un peu d'eau à une femme samaritaine qui commence par la lui refuser. Il loge chez des amis et se contente de ce qu'on lui offre; sans s'imaginer rien perdre de sa dignité, il accepte des cadeaux : la robe d'une seule couture que lui donnent des femmes riches de Galilée, le nard pur de grand prix que lui prépare Marie, la sœur de Lazare. Il travaille plus que personne, de ses mains comme de son cœur, de sa parole comme de sa pensée, et plus tard, son principal apôtre écrira, sous l'influence de son Esprit, des paroles comme celle-ci: « Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas non plus manger » (2 Thes. III, 10), car il sait quelle dignité, quel respect de soi, quelle

noblesse il y a pour l'homme à travailler de toute son énergie. Serait-il le Fils et le représentant parfait du Créateur de l'univers, le premier des ouvriers, s'il n'était pas laborieux ?

C'est parmi des gens simples, des travailleurs, qu'il choisit ses disciples: plusieurs sont des pêcheurs de Galilée; l'un d'entre eux gagne sa vie dans un bureau. Il est vrai que, au moment de quitter les affaires, ce dernier, Matthieu, fait une grande invitation pour mettre en contact avec Jésus quelques péagers de ses amis, et que l'apôtre Pierre semble avoir eu une maison dans la ville de Capernaüm : ils n'en étaient pas moins des gens modestes; ils n'avaient ni les allures, ni les manières, ni la position des grands de ce monde.

Et remarquez-le bien, s'il l'avait voulu, Jésus aurait pu devenir riche; avec des talents comme les siens, disposant de la puissance miraculeuse que l'on sait, une fortune est bien vite faite : c'est gratuitement, toujours gratuitement qu'il a distribué ses bien spirituels, qu'il a utilisé ses talents, et il a bien plus cherché à enrichir les autres qu'à s'enrichir lui-même, lui dont l'apôtre Paul écrira plus tard: « Vous connaissez la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, étant riche, s'est fait pauvre, afin que par sa pauvreté vous fussiez enrichis ». (2 Cor. VIII, 9.)

Mais, chose curieuse et de toute importance, tout en appartenant à la classe ouvrière, il n'a jamais exclu personne de son cœur ni de ses pensées,

parce qu'il n'a jamais considéré le peuple comme formé d'une seule classe. Il n'a jamais eu l'idée étroite que se font beaucoup de gens aujourd'hui, du peuple réduit à la classe ouvrière. Pour lui, le peuple c'était toute l'humanité, et il ne s'est pas arrogé le droit, comme on le fait de nos jours avec un ostracisme aussi injuste que ridicule, de refuser le nom de peuple à des gens cultivés ou à des bourgeois. Voilà pourquoi s'il s'adresse au pauvre, il s'adresse aussi au riche; s'il parle aux péagers et aux gens de mauvaise vie, il ne néglige pas pour cela les pharisiens; s'il a pour l'humble samaritaine, pour le modeste aveugle-né ou pour le brigand sur la croix des compassions infinies, il a autant d'égards pour le docteur Nicodème, pour le pharisien Simon ou pour le centenier de Capernaüm. Il est trop du peuple lui-même pour ne pas se mettre au-dessus des classes: que dis-je ? il ne voit pas ces classes, il n'y fait pas attention, et il renverse par là même tous les préjugés de son époque, caractérisée par le régime de l'esclavage et le règne de l'aristocratie.

Dans la parabole du bon Samaritain, il exprime sa pensée et affirme ses opinions en montrant ce Samaritain plein de compassion, descendant de sa monture pour soigner le malheureux qui gît à terre, baigné dans son sang, et cela tout simplement parce qu'il est un homme, sans s'inquiéter de la classe à laquelle ce blessé appartient, de sa fortune ou de sa position sociale. Il est son

prochain, cela suffit au Samaritain pour qu'il ait pitié de lui.

Oh! vous qui lisez ces lignes, je vous en supplie, défiez-vous de tous ceux, de droite et de gauche, qui cherchent, parce qu'ils y ont intérêt, à creuser des fossés et parfois des abîmes entre les différentes classes de la société, en particulier entre bourgeois et prolétaires. Malgré certaines apparences, malgré la fierté des uns et la défiance des autres, ces fossés n'existent pas en réalité; il est impossible, du moins dans nos démocraties modernes, d'établir entre les uns et les autres une ligne de démarcation. Il est impossible de dire : la classe ouvrière commence ici, la classe bourgeoise finit là, car il y a des bourgeois qui sont extrêmement simples et qui travaillent autrement plus que des ouvriers, et il y a des ouvriers dont le plus grand défaut est précisément la paresse, et qui ont infiniment plus d'orgueil que des riches. Ceux qui voudraient à tout prix vous mettre à part, ceux qui vous flattent en vous attribuant toutes les qualités et aux autres tous les vices, ne vous aiment pas réellement; c'est pourquoi ils s'efforcent aussi de creuser un abîme entre vous et Jésus-Christ. Plus ils tâchent de vous rendre défiants à son égard en vous persuadant que vous pouvez vous sauver vous-mêmes et que vous n'avez pas besoin de Sauveur, plus ils prouvent leur manque d'amour pour vous, quelle que soit l'éloquence de leurs discours ou la beauté de leurs promesses.

A l'école de Jésus-Christ, nous apprendrons les uns et les autres à être du peuple, dans le vrai et le grand sens du mot, c'est-à-dire à n'avoir aucun préjugé de caste, aucune idée préconçue contre qui que ce soit, et à être prêts à tendre la main à quiconque aura besoin de nous pauvre ou riche, savant ou ignorant. Mais pour en arriver là, vous aurez à mettre de côté bien des idées fausses en même temps que vous soulèverez contre vous la haine et l'opposition de beaucoup de ceux auxquels vous enlèverez l'une des armes les plus terribles dont ils se servent contre la société moderne.

2. Jésus-Christ est le plus grand ami du peuple parce qu'il s'adresse non seulement *à tous les hommes,* mais à *tout l'homme.* Il a de l'homme une idée trop haute pour le réduire à l'état animal ou de simple estomac; il respecte trop ceux qu'il appelle ses frères pour leur faire l'injure de croire qu'ils ne sont que matière, et que leur organisme physique est tout. Ah! certes, il ne néglige pas le soin du corps, celui qui, sans exception, a guéri tous les malades qu'il a rencontrés ou qu'on a pu lui amener, même des lépreux, même des aveugles-nés, même un paralytique couché depuis trente-huit ans. Il a pour le corps une tendre sollicitude, celui qui, à deux reprises, ému de compassion en voyant les foules de Galilée près de défaillir de faim, accomplit le miracle de la multiplication des pains et des poissons d'une façon si parfaite que tous, et ils étaient des milliers, furent rassasiés, et

qu'il resta douze corbeilles pleines de morceaux. Aux noces de Cana, il oublie si peu le corps des convives qu'il change l'eau en vin, et donne à boire à tous un vin abondant et généreux. Oh! je sais bien qu'on traitera ces récits de légendaires; je sais qu'on déclarera fous ceux qui peuvent croire encore à de pareilles bêtises. Cela n'empêche pas que, nous qui aimons le peuple et qui savons ce qu'il souffre pour gagner son pain quotidien, nous sommes heureux et reconnaissant d'avoir appris à connaître par les Evangiles, un Sauveur qui est si bien au courant de nos besoins matériels. Que dis-je ? Il comprend à tel point la puissance de ces besoins que dans la parabole de l'enfant prodigue il nous montre le jeune homme coupable revenant à son père, non pas poussé par un beau mouvement du cœur ou de la conscience, mais tout simplement par une souffrance physique : « Il aurait bien voulu se rassasier des caroubes que mangeaient les pourceaux, mais personne ne lui en donnait. Etant rentré en lui-même il dit : Combien de mercenaires chez mon père ont du pain en abondance, et moi ici je meurs de faim! » (Luc XV, 16-17.) On dit que la faim fait sortir le loup du bois : c'est elle aussi qui plus d'une fois a ramené les enfants à leur père et préparé leur conversion.

Dans l'oraison dominicale, ce même Christ met au centre des six requêtes celle qui concerne le pain quotidien, immédiatement après celles qui se

rapportent aux intérêts du règne de Dieu, de son nom et de sa volonté. Avant même qu'il soit question du pardon des offenses, Jésus nous propose de demander au Père notre pain quotidien, car il sait quelle place la question du pain occupe dans les préoccupations humaines. Il sait, sans le connaître encore, la vérité de ce proverbe : *Ventre affamé n'a pas d'oreilles,* et il est trop humain, il est trop fils de l'homme, il sait trop par expérience ce que c'est que d'avoir faim pour oublier un instant cette question capitale. Aussi, jusque dans les détails, retrouvons-nous la sollicitude de Jésus pour le corps des siens : quand la petite fille de Jaïrus est ressuscitée, il ordonne qu'on lui donne à manger; quand il voit ses disciples fatigués, il leur propose de traverser de l'autre côté du lac; quand il veut instituer la sainte Cène, il la fait précéder d'un repas; quand il apparaît aux Apôtres au bord du lac de Génézareth, il les invite à manger le poisson cuit sur les charbons allumés et le pain qu'il leur avait préparés.

Mais je me hâte d'ajouter que Jésus-Christ connaît trop l'être humain pour en rester là. Il y a dans l'homme d'autres besoins que les besoins physiques, d'autres faims, d'autres soifs que la faim et la soif matérielles, et il s'efforce de les satisfaire. « L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, » dit-il au tentateur. (Luc IV. 4.) Aussi s'efforce-t-il de cultiver l'intelligence de ses disciples, de la déve-

lopper; il les rend sages, ces hommes du peuple, à tel point qu'ils peuvent ensuite tenir tête à ceux de leurs contemporains, tout autrement cultivés qu'eux, aux membres du sanhédrin, par exemple, qui après les avoir entendus parler, ne comprennent rien à leur sagesse, et ne se l'expliquent qu'en se rappelant les avoir vus avec Jésus.

Jésus-Christ sait, d'autre part, qu'il y a dans l'homme des besoins d'affection qui demandent impérieusement à être satisfaits; il connaît les tristesses cachées au fond des cœurs; il devine les larmes qui si souvent mouillent en secret les yeux des plus forts, et il s'efforce de consoler, de relever, d'aimer, en bandant les blessures et en séchant les larmes : « Venez à moi, s'écrie-t-il, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos. Prenez mon joug sur vous et recevez mes instructions, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes, car mon joug est doux et mon fardeau léger. (Matth. X. 28-30.) Heureux les affligés, car ils seront consolés! Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés! Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des cieux est à eux! (Matth. V. 4. 6. 10.) Que votre cœur ne se trouble point et ne s'alarme point, vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix, je ne vous la donne pas comme le monde donne. (Jean XIV. 1 et 27.) En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et

vous vous lamenterez et le monde se réjouira, vous serez dans la tritesse, mais votre tristesse se changera en joie. Vous aurez des tribulations dans le monde; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde. » (Jean XVI. 20 et 33.)

C'est par son amour infini, et personnel en même temps, que Jésus-Christ nous console; il nous serre sur son cœur; il nous jette dans les bras de son Père, et là, mais pas ailleurs, nous trouvons la consolation qui console réellement et pour toujours.

Mais Jésus-Christ découvre des besoins plus profonds encore dans l'âme humaine ; il sait que ce qui trouble l'homme pécheur, c'est la voix de sa conscience, ce sont les accusations du Dieu caché dans les profondeurs de son cœur et qui lui crie : « Tu es cet homme-là! » Il sait que, derrière les visages moqueurs, le scepticisme blagueur, l'incrédulité distinguée ou grossière, il y a la peur de Dieu et la peur de soi-même. Alors, pour guérir l'homme à fond, il lui offre le pardon, la paix de son âme, la réconciliation avec Dieu. Le sachant fils de Dieu, bien plus que fils de la poussière, il n'a de tranquillité qu'après l'avoir remis en relations personnelles avec Dieu, et lui avoir appris à dire au Roi des rois, Créateur des cieux et de la terre : « Abba! Père! »

N'écoutons donc pas, surtout ne suivons pas ceux qui nous dégradent en nous rabaissant au niveau de l'animal, même de l'animal supérieur.

Il a eu raison le chef socialiste Jaurès de rappeler les vides profonds cachés derrière le vide de l'estomac. Ne suivons pas ceux qui s'efforcent de nous faire croire que bien manger, bien boire et bien dormir peut suffire à l'être humain. Un animal repu peut être satisfait, un homme jamais; s'il dit qu'il l'est, il manque de sincérité ou il ne se connaît pas lui-même. Il y a en nous des besoins intellectuels auxquels l'ami du peuple peut seul répondre parfaitement, lui qui a inspiré à ses plus grands serviteurs la fondation des écoles, des collèges, des académies, à une époque où les matérialistes n'y pensaient pas; témoin Calvin, le fondateur du Collège et de l'Académie de Genève. C'est ce qui a fait dire au recteur de l'Université de cette ville, lors du jubilé du grand Réformateur : « Nous devons l'avouer franchement, la science moderne est fille du christianisme. » Nous avons des besoins d'affection qui jamais ne pourront être satisfaits par le mécanisme universel. Quand on pleure, ce n'est pas auprès d'une machine, même parfaite, que l'on va sécher ses larmes; c'est auprès d'un cœur, d'un cœur aimant, tendre et sensible comme le nôtre. C'est pourquoi la théorie matérialiste et mécaniste de l'univers ne pourra jamais consoler les cœurs; elle ne fera que les désespérer. Nous avons des besoins de conscience, c'est-à-dire des besoins moraux et religieux, car en nous, si peu cultivés que nous soyons, existe une conscience infiniment plus compliquée qu'on ne voudrait nous

le faire croire, une triple conscience, dirais-je : une conscience élémentaire, la conscience de nous-mêmes, commune à tous les êtres humains; une conscience morale, c'est-à-dire la conscience de nous-mêmes en tant qu'êtres moraux, dépendants d'une autorité et d'une loi qui nous est supérieure et qui distingue l'homme de la bête; une conscience religieuse enfin, qui est celle d'une relation entre nous et le Créateur, relation légale d'abord, mais qu'il dépend de nous de rendre filiale, et qui distingue l'homme complet, l'homme normal, le fils de l'homme, des hommes ordinaires, anormaux parce que pécheurs. Défions-nous, comme de nos pires ennemis, de ceux qui pour mieux nous mener et nous exploiter essayent de porter atteinte à notre personnalité en diminuant, fût-ce d'une manière quelconque, notre titre de noblesse par excellence, notre conscience religieuse. Et sachons considérer comme notre plus grand ami celui qui, sans nous flatter, veut nous élever aussi haut que possible, celui qui ne peut pas prendre son parti de notre pauvreté intellectuelle, morale et spirituelle, tout aussi bien que de notre pauvreté matérielle, et qui, nous proposant le plus haut idéal que l'on puisse concevoir, nous dit la vérité, parfois sévèrement, mais toujours avec amour et avec l'ardent désir de faire de nous des hommes indépendants, parce que dépendants de Dieu même. Vouloir le bien de l'homme tout entier, et l'épanouissement de cet homme dans toutes les parties

de son être, c'est se montrer le véritable ami du peuple. Quelle folie de se défier d'un tel ami! Quel crime que d'en éloigner le prochain!

3. Jésus-Christ est le plus grand ami du peuple, parce que dans son amour, il donne tout à l'homme. Sachant la complexité de sa nature et les besoins profonds de son être, il veut lui assurer la pleine satisfaction de ces besoins; aussi cherche-t-il à l'enrichir à tous les points de vue. S'il lui assure la santé de l'âme, la paix du cœur, il lui donne tout autant la santé du corps. L'homme, en effet, se porterait infiniment mieux, il éviterait un grand nombre de maladies, s'il suivait les indications de la parole de Dieu, s'il savait mettre de l'ordre dans sa vie, discipliner ses instincts, se reposer après avoir travaillé, et ne pas se laisser entraîner à toutes espèces de passions plus ou moins dangereuses. Si l'on venait, par exemple, à supprimer l'alcoolisme de notre pays, que de maladies, que de maux innombrables seraient immédiatement supprimés! Si l'on respectait avec soin le repos du dimanche et le sommeil de la nuit, que de neurasthénies, que de causes d'épuisement disparaîtraient comme par enchantement!

Jésus-Christ est celui de tous les hommes qui, sans aucun doute, a le plus enrichi l'humanité de biens matériels. Que l'on compare les temps modernes aux temps anciens, les pays pénétrés par l'influence du christianisme à ceux qui ne l'ont pas subie, et l'on reconnaîtra sans peine ce qu'il a

fait, même pour des hommes qui ne veulent pas de lui. Oh! je le sais, il y a encore de grandes souffrances dans la classe ouvrière, des injustices contre lesquelles nous avons le devoir de protester; mais quoi qu'on dise, des progrès innombrables ont été accomplis, et nous marchons vers des temps nouveaux où nous verrons le triomphe de la justice et de la solidarité. Ce qui me le fait croire, ce qui me permet de l'espérer, c'est en particulier, le mécontentement grandissant de tant de gens, et l'aspiration toujours plus générale de l'humanité vers un état économique meilleur et plus équitable.

En effet, ce n'est pas seulement la vie individuelle que le grand ami du peuple veut transformer, c'est encore, c'est tout autant la vie sociale et collective, car le disciple de Jésus-Christ sait, grâce à la Bible qui l'enseigne depuis plus de trois mille ans, que l'humanité est un tout et que les hommes sont solidaires les uns des autres; ils ne peuvent, ils ne doivent pas vivre séparés ; ils ont tout intérêt à se grouper, à s'associer pour devenir un organisme dont les membres bien unis travaillent les uns pour les autres. Mais il sait aussi qu'à un organisme il faut une tête; sans elle, c'est l'anarchie et la décomposition, c'est-à-dire le désordre. Or, Jésus-Christ s'offre à être lui-même cette tête, non pas à la manière d'un tyran pour se faire servir, mais plutôt comme le premier des serviteurs, à l'exemple de la tête qui

ne consent à être servie qu'à la condition de servir la toute première.

Jésus-Christ donne tout à l'homme en lui donnant la vie éternelle. Il l'estime trop, cet homme, pour lui laisser croire que la vie présente puisse lui suffire; il le transforme de telle façon, il met en lui de telles aspirations, que la pensée de la mort lui devient insupportable. Il le dirige trop vers l'évolution, la vraie, la glorieuse évolution de l'humanité, pour lui laisser croire que le dernier mot de la vie terrestre soit la décomposition du tombeau. Finir dans une fosse quand on est fait pour l'infini, n'avoir d'autre perspective que de devenir la proie du sépulcre quand on sent en soi les aspirations d'un fils de Dieu, cela ne peut satisfaire ni le cœur, ni la conscience, ni la raison d'un disciple de Jésus-Christ... ni même de tout homme sincère qui réfléchit. De là l'effort que notre grand ami fait constamment pour guider l'homme vers la vie éternelle, pour lui donner cette vie qui est la seule vraie, la vie de plénitude. Evidemment, dans un certain sens, en le faisant, il ne pousse pas l'homme à être content de l'état où il se trouve, car il met en lui le désir, la passion de quelque chose de meilleur, et en fait le premier des mécontents. S'il en est ainsi, je ne comprends pas que les socialistes et les anarchistes, dont le caractère commun, peut-être le principal, est d'être mécontents, puissent en prendre occasion pour combattre Jésus-Christ. S'il y a une chose qui devrait

les attirer à ce Christ, n'est-ce pas précisément le fait qu'il est le grand révolté de l'histoire, celui qui, à aucun prix, ne pourrait prendre son parti d'étouffer, et de laisser l'homme étouffer, dans une vie qui passe, et qui est plus une apparence qu'une réalité, une caricature de vie plus qu'une vie véritable ?

Jésus-Christ donne tout à l'homme enfin, en lui redonnant Dieu, non pas un Dieu quelconque, mais le Père dont le péché l'a séparé en le rendant orphelin. Il le remet en relations filiales avec son Dieu. Avoir Dieu pour Père, n'est-ce pas tout avoir ? N'est-ce pas, en particulier, retrouver dans le prochain le frère dont le péché nous a éloignés tout autant que de Dieu ? N'est-ce pas reconstituer la famille humaine, et avec elle la solidarité dans l'amour ?

S'il en est ainsi, je n'avais pas tort de parler de Jésus-Christ comme du plus grand ami du peuple, car il l'est, puisqu'il nous donne tout en nous redonnant Dieu. « Dieu qui n'a point épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il pas aussi toutes choses avec lui ? » (Rom. VIII, 32.) « En lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité. Vous avez tout pleinement en lui. » (Col. II, 9-10.)

4. Enfin Jésus-Christ est le plus grand ami du peuple parce qu'il se donne tout entier à l'homme. Il se donne par ses paroles, mais bien plus encore

par ses actes; il se donne constamment, tous les jours davantage, jusqu'au sacrifice complet, absolu, incompréhensible de son être. Il ne possède rien qu'il ne le donne aux autres; il ne fait jamais de miracle pour lui-même, mais toujours pour ses frères. Il enrichit les autres et il reste pauvre; puis, quand l'heure solennelle est venue, il s'offre à ses bourreaux, le jour même où dans chaque famille israélite on mettait à part l'agneau pascal. S'il convie l'humanité au pied de sa croix, où il accepte d'être immolé entre deux malfaiteurs, qui oserait encore prétendre que le sacrifice de soi est une illusion ? Il est vrai que ce sacrifice est très rare, mais il est d'autant plus digne d'être remarqué lorsqu'on le contemple dans le divin crucifié.

Oh! vous qui vous plaignez d'être des exploités, sachez donc reconnaître dans votre grand ami celui qui n'a jamais essayé de vous nuire. Oh! je le sais, on vous pousse à vous défier de lui, on vous excite à lui déclarer la guerre; mais la plupart de ceux qui le font, sachez-le bien, ne savent pas ce que c'est que l'esprit de sacrifice; ils n'ont rien compris au don de soi-même : s'ils l'avaient fait, ils se sentiraient attirés vers le Sauveur immolé. S'ils n'en veulent pas, c'est qu'ils ont une tout autre mentalité que la sienne : ils ne se donnent pas quand ils vous parlent; ils ne se donnent pas quand ils vous poussent à la haine; ils ne se donnent pas quand ils vous proposent, à vous, de faire des sacrifices pour le parti quand ils n'en

font peut-être pas eux-mêmes. Leurs discours peuvent être beaux; mais il ne s'agit pas ici de discours; il faut des actes plutôt que des paroles, des réalités plutôt que des théories, et si ce sont ces actes, ces réalités que vous cherchez, encore une fois, laissez-moi vous le dire, vous les trouverez en Jésus-Christ bien plus sûrement que dans ces beaux parleurs qui, trop souvent, ne pensent qu'à vous mener pour mieux vous exploiter.

Sur l'un des hauts sommets de la chaîne des Andes qui, dans l'Amérique du Sud, sépare le Chili de la République Argentine, on peut voir, à une altitude de 3900 mètres, une colossale statue du Christ. Les pieds posés sur une sphère de granit représentant le monde, il soutient une croix de la main gauche, tandis que sa main droite est levée en un geste de bénédiction sur les pays qui s'étendent au loin entre les Océans. Le piédestal porte l'inscription suivante : « Ces montagnes s'écrouleront et tomberont en poussière avant que les habitants du Chili et de la République Argentine aient oublié les solennels serments qu'ils ont échangé aux pieds du Christ. » Cette statue date de 1903 : les deux pays allaient en venir aux mains pour des questions de frontière, quand le jour de Pâques, Mgr Bénavente, évêque de Cuyo, termina les cérémonies de la semaine sainte à Buenos-Ayres en adjurant le peuple argentin d'écouter la voix du Rédempteur, venu pour apporter la paix sur la terre, et en formulant le

vœu que sa statue s'élevât sur les bornes des pays ennemis, en témoignage de réconciliation et d'amour. Mgr Java, évêque du Chili, entendit cet appel et prêcha à son tour l'apaisement. Tous deux firent tant et si bien qu'ils produisirent un mouvement populaire qui obligea les deux gouvernements à renoncer à la guerre. Trois mois après, sous l'irrésistible poussée de ce mouvement, les deux gouvernements concluaient un traité par lequel « ils s'engageaient, pour une période de cinq années, à soumettre à l'arbitrage toutes les contestations qui pourraient s'élever entre eux. Ils convenaient, en outre, de licencier une partie de leurs armées, d'arrêter la fabrication des navires en construction et de diminuer leur marine de guerre. » Ces engagements ne sont pas restés lettre morte, les armées ont été réduites, on a vendu ou transformé en vaisseaux marchands plusieurs navires de guerre. Dans le grand arsenal du Chili, une école de travail manuel s'est installée; une immense digue a été construite dans le port de Valparaiso. On a procédé à l'établissement d'une ligne de chemin de fer qui réunit à travers les Andes les deux capitales qui ne sont plus qu'à dix-huit heures de distance l'une de l'autre. On a tracé de nouvelles routes, édifié quantité d'habitations salubres et confortables, etc. Puis on s'est occupé de la statue. Elle fut fondue dans l'arsenal avec le bronze des canons des forts; en-

suite, posée sur des affûts de canons, elle fut traînée par des mulets, puis par des marins et des soldats. L'inauguration eut lieu le 13 mars 1904, en présence d'une foule immense : le canon grondait et l'écho des montagnes, étonné, répétait pour la première fois les mâles accents des musiques militaires. La statue fut alors découverte au milieu d'un silence religieux et impressionnant. Tandis que le disque du soleil descendait vers l'Océan, les deux peuples assemblés aux pieds du Christ, triomphateur de la haine, demandaient à Dieu, dans une émouvante prière, « que toutes les nations du globe suivissent un jour leur exemple de fraternité et d'amour ».

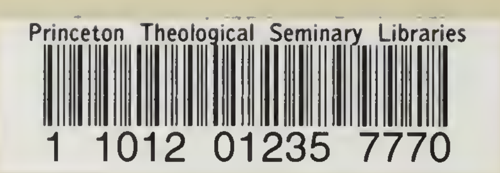
Voilà un fait qui prouve, mieux que des théories, ce que pourrait faire le Christ, l'ami suprême du peuple, s'il était enfin reconnu et accepté de tous. Aussi je me sens pressé en terminant de demander aux chrétiens qui liront ces lignes, de se poser la question : « Ai-je oui ou non travaillé à la réalisation de cet idéal ? » Hélas! beaucoup d'entre nous, tous probablement, devront reconnaître qu'ils n'ont pas assez montré au peuple son grand ami; ils l'ont souvent voilé, défiguré; peut-être ont-ils même empêché beaucoup de gens de venir à lui. S'ils veulent gagner au Christ les foules plus ou moins incroyantes, il faut qu'ils le leur montrent dans leur vie comme dans leurs paroles, dans leurs actes comme dans toute leur conduite.

Que, pour cela, ils commencent par devenir eux-mêmes des amis de ce peuple, que constamment ils manifestent Christ comme celui qui est plus vivant que jamais, et capable, aujourd'hui encore, de répondre aux besoins de tout le peuple et de tous les peuples. Au lieu de jeter la pierre aux autres, qu'ils se frappent la poitrine et que, vivant plus près de lui, ils se laissent transformer à son image, sous l'influence toute puissante de son Esprit d'amour.

Et quant à ceux qui doutent ou qui nient, peut-être même haïssent le prophète de Nazareth, qu'ils me permettent de leur demander un acte de justice : ils disent qu'ils ont faim et soif de justice, nous voulons le croire. Eh bien! ils ont une occasion toute trouvée de satisfaire ce besoin, c'est de réparer dans la mesure de leurs forces la grande injustice qui a été commise à l'égard de leur meilleur ami. Jésus-Christ est le personnage de l'histoire le plus méconnu peut-être, et une réparation urgente lui est due. Cette réparation s'impose, même en vue de ceux qui viendront plus tard : tant que cette injustice subsistera, les peuples n'auront pas le droit de compter sur la justice pour eux-mêmes. Que mes lecteurs, libres-penseurs ou autres, soient donc assez indépendants, assez libres dans leurs pensées pour aller directement au Christ et lui rendre l'honneur qui lui est dû. Qu'ils prouvent et affirment leur liberté en faisant acte

d'obéissance à leur conscience, et eux aussi, comme les Américains du Sud, ne tarderont pas à reconnaître que le Fils de Marie est bien en effet le plus grand ami du peuple, et que si, par impossible, l'humanité venait à le perdre, elle perdrait tout avec lui, pour le temps et pour l'éternité.

TABLE DES MATIÈRES



Genève. — Imprimerie Albert Kündig.